
U d'/of OTTAWA
39003002194164

Aug 4-67

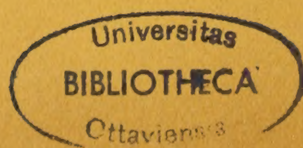
M.-C. POINSOT

AUPRÈS DE VICTOR HUGO



PARIS
LIBRAIRIE GARNIER FRÈRES
6, Rue des Saints-Pères, 6

Prix : **3 fr. 50**



A Madame Lecomte

A Georges Lecomte

Cet essai de compréhension d'un génie

En toute affectueuse reconnaissance

[illegible]

AUPRÈS

DE

VICTOR HUGO

PRINCIPALES ŒUVRES DE M.-C. POINSOT

POÉSIE

Les Minutes profondes (nouvelle édition).

ROMANS

L'Échelle (collaboration G. Normandy).
La mortelle Impuissance (collaboration G. Normandy).
La Faillite du Rêve (collaboration G. Normandy).
Sur le Gouffre (roman guernesiais).
La Joie des Yeux (roman d'un peintre. — 4e édition).
Toute la Vie (5e édition).
Le Cœur ailé.

CONTES ET NOUVELLES

Mâles (collaboration G. Normandy).
Amours (collaboration G. Normandy).

ESSAIS ET CRITIQUES

Littérature sociale.
Le Temple qu'on rebatit.
Constantin Meunier.
Esthétique Régionaliste.
Le Quartier Latin (sous presse).
Auprès de Victor Hugo.
L'Art Littéraire (à paraître).
Spectacles et Recueillements (volumes à paraître).

THÉATRE

Anarchistes (collaboration G. Normandy).
Les Vaincues (collaboration G. Normandy).
La grande Marcelle (collaboration Léo Poldès).
Lui ou l'Autre? (drame de guerre).

HISTOIRE ET POLITIQUE

La Vie romanesque de la Duchesse de Berry.
La Vie galante aux Tuileries sous le Second Empire.
Une œuvre clairvoyante de Défense Nationale.
Les Volontaires étrangers au service de la France.

M.-C. POINSOT

AUPRÈS

DE

VICTOR HUGO

La haute critique seule, qui a pour point de départ l'enthousiasme, pénètre les arcanes du grand art.

Victor Hugo.

La valeur morale de l'homme est en proportion de sa faculté d'admirer.

Ernest Renan.



PARIS
LIBRAIRIE GARNIER FRÈRES
6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6

1919

A VICTOR MARGUERITTE

Président de la Société Victor Hugo

A tous ceux qui communient dans une même admiration pour le plus grand de nos poètes.

M.-C. P.

AUPRÈS DE VICTOR HUGO

CHAPITRE I

CE LIVRE.....

I

Un été, il y a quelque dix ans, je séjournai plusieurs semaines à Guernesey. Rarement site m'offrit un tel enchantement. Cette île, aussi bretonne que Jersey s'affirme normande, est à la fois gracieuse comme l'idylle et farouche comme l'épopée. Elle permet la promenade aimable parmi les spectacles les plus séduisants, et la méditation féconde parmi les décors les plus sauvages. Gais pâtis, grèves désertiques, roches convulsées, sylves et guérets riches d'une sève venue des vigueurs de la pierre et de la mer et qui mûrit des herbes grasses jusqu'à la célébrité, des fruits de Terre Promise, des fleurs dont certaines ne poussent point autre part (tel le *Gernesey Lily*), baies, jardins, carrières, se mêlent pour le contentement de l'industriel, du pêcheur, du commerçant, et plus encore pour celui de l'excursionniste qui flâne et du songeur qui observe. Trinacrie toute de contrastes, lyre posée sur les eaux, terre marquée pour l'exil d'un grand barde romantique !

Aussi l'ambiance hugolienne m'enveloppa-t-elle durant ces jours tissés de minutes exquises et d'heures graves. Après l'avoir tant aimé, je compris tout à fait le Maître, là, dans ces errances dévotieuses où je me pénétrais des visions du ciel et de la mer qu'il dut connaître, et m'asseyais sur les rochers où il dut s'asseoir. Je flânais avec sa pensée pour compagne, relisant maintes pages tant de fois savourées, constatant en sus de ses extraordinaires qualités d'artiste, et sur place, son étonnant souci du trait typique, du détail observé, de la touche exacte. A coup sûr, bien avant l'époque naturaliste et dans la mesure où l'art s'accorde à la réalité, il fut épris de vérité vivante et précise. Et je surprenais sur le vif combien, en dehors de toute doctrine, Celui-là fut un grand écrivain qui s'élançait de cette réalité terre à terre aux sommets célestes de la beauté.

Sachant de plus quelle stricte discipline il s'imposait, quel énorme labeur il poursuivait, de quel œil attentif il suivait son siècle, de quel cœur ardent il en aidait l'évolution, je m'épris violemment de cette activité peu commune. Je me dis alors qu'il serait peut-être intéressant d'écrire sur ce magistral exemplaire d'humanité un livre oublieux des menus faits de la bio-bibliographie, des arguties de la critique tatillonne, de la pourchasse au document inédit, — un livre tout plein simplement de son âme enchanteresse et titanique.

II

Quelque temps plus tard, je fis ou plutôt refis le voyage du Rhin qui jadis avait ébloui ma vingtième

année de normalien. Je m'immergeai aux félicités profondes d'une excursion mêlée d'émotions amples ou délicates, de souvenirs d'histoire, et de ces pensées agrandies de toute la nature embrassée. J'avais en main, l'on s'en doute, les fameuses lettres d'Hugo à Louis Boulanger, consacrées à la classique randonnée rhénane. Et là encore, je m'émerveillais. Je m'émerveillais de cette puissance de résurrection, de ce mélange inouï de savoir, de grâce, de force, de ce talent d'évoquer, de charmer par la caresse des mots, l'originalité du style, l'inattendu blotti au coin des pages... Et l'obsession me revint d'un volume à ce génie multiple et curieux, cas unique des Lettres Françaises, un volume où je chercherais le secret de cet élixir qu'il buvait et versait aux autres, et qui nous réchauffe aux heures froides, nous ensoleille aux heures grises, et qui, à celles où nous nous sentons des fourmis trop chétives perdues dans le vaste Univers, glisse en nous le sentiment que nous contenons tout de même un peu de divinité.

III

Je me croyais alors prêt à prendre la plume. J'attendis cependant. Les sévères jugements qui accablèrent l'écrivain me firent craindre de céder à un entraînement insuffisamment réfléchi. Je lus et relus. Or, après un long et sérieux contact avec Lui, je trouvai bien étrange que mon affection littéraire ne se démantelât pas sous le bombardement des diatribes, et qu'il me suffît de revenir à mon poète pour en jouir éperdument. Je complétai d'ailleurs mon

information. Je m'aperçus que si des critiques littéraires traitent de haut l'écrivain, d'autres esprits, et de la plus indiscutable valeur, l'admirent largement. Je m'aperçus que si des grincheux daubent sur l'homme, la publication successive de documents et lettres le concernant tourne à son avantage. Je m'aperçus enfin qu'après tant de luttes autour de son nom, luttes connues de toutes les grandes individualités et qui leur font une couronne d'épines lentement muée en auréole de gloire, j'avais le droit d'admirer, moi aussi, sans risque, et à satiété. Je ne me pressai pas cependant. Je mis au point mon opinion, l'étayant, cherchant à pénétrer de plus en plus celui qui me captivait, et désireux d'atteindre moi-même, avant de parler, ces crêtes de l'existence où pareil essai aurait chance de s'alourdir d'une pensée mûrie par l'expérience et l'épreuve... Et puis la Guerre vint.

La Guerre vint, chaque jour un peu plus engluée d'horreur. Ce n'est pas le lieu de narrer les écœurements qu'elle apporta aux clairvoyants et aux sincères, les désillusions effroyables qu'elle suscita chez l'élite évoluée qui avait abouti aux cimes de sagesse et de fraternité mondiale (élite d'alouettes et d'aigles, cependant qu'aux marécages des bas-fonds, grenouilles et crapauds coassaient), les épouvantes dont elle enveloppa les sentimentaux, les doux, ceux qui abhorrent la colère et le sang. Du moins avouerai-je que, des mois, je restai sans courage à ma table de travail, étreint d'une immense angoisse devant la formidable catastrophe humaine, les yeux fixés sur l'horizon tragique de la tuerie gigantesque d'où j'entendais monter les râles, en même temps qu'autour de moi j'écoutais les sanglots étouffés des amantes et des

mères. Cauchemar mondial que vint accentuer un cauchemar domestique : des nuits au chevet d'une malade adorée qui d'ailleurs me fut enlevée par le destin cruel, des jours traversés de terreurs et de pâles espoirs, d'arrachements de larmes, de la contemplation affolée d'une longue agonie...

Impropre à la vie des camps, je commençai enfin ce livre au milieu même de l'interminable lutte, un peu pour m'évader des épreuves, un peu pour servir par la plume la défense nationale qui ne s'exerce point qu'aux frontières. Je le commençai, date curieuse, le 22 avril 1915, le jour où, vésane et chargée d'ans, la dernière fille de Victor Hugo s'éteignait à Suresnes, dans cette villa d'où ses yeux fixaient au loin l'Arc de Triomphe sous lequel, voici un tiers de siècle, son père recevait l'hommage le plus grandiose qu'un mort ait jamais obtenu.

Peut-être cet ouvrage, écrit avec un profond amour du génie français, sera-t-il utile, je ne dis pas au Poète qui n'a plus besoin d'avocat et de laudes, mais à la refonte des destinées littéraires de mon pays. Depuis une trentaine d'années, de singuliers torrents descendus des terres étrangères se déversaient dans notre fleuve aux eaux claires. On verra par la suite que je ne suis nullement hostile aux enrichissements intellectuels d'une race quand elle n'y perd rien de ses qualités essentielles (Hugo est un frappant exemple de cette auguste digestion cérébrale des idées, mêmes venues d'outre-frontières). Mais il est temps pour nous de reprendre la route un peu délaissée de nos vraies gloires.

En saluant ce grand Français, il m'a plu de le dresser au seuil des temps qui s'annoncent.

IV

Que veut être ce livre ? Une biographie ? Non. A quoi servirait du rabâchage plus ou moins documentaire, après les Rabbe, les Asseline, les Mabilleau, les Claretie, les Rivet, les Lesclide, les Bertaut et *tutti quanti?* On pourrait d'ailleurs soutenir qu'une *Vie* complète de Victor Hugo ne sera possible qu'après le dépouillement des quatre ou cinq mille lettres de Mme Drouet, dont on n'a connu qu'assez récemment le rôle notable dans l'existence du grand homme. D'autre part, je n'ai nullement le prurit de l'inédit, de la pièce inconnue, triomphalement brandie, car ce n'est pas avec des paperasses qu'on fait comprendre le génie. Je ne suis point, je l'avoue, de cette phalange pour qui tout jugement d'enthousiasme non maçonné sur une série de précisions n'est qu'un morceau *di bravoura*, de ces gens à la date invincible et à l'objectivité intransigeante, muets et glacés devant tout ce qui échappe à la vérification matérielle. Ils font de la critique de mathématiciens et par là se trompent autant que ceux qui font de la critique d'entrepreneurs de démolitions.

Ce que je tente ici, c'est tout bonnement une méditation amoureuse sur l'œuvre du Maître. Ainsi fit l'anonyme auteur de l'*Imitation*. J'ai voulu un titre modeste. Titre également effectueux : *Auprès de Victor Hugo*. Je l'imagine vivant encore, mon poète cher entre tous. Il est là, dans son fauteuil, sourire et barbe de neige, front de doux olympien. Religieusement, mais en toute indépendance, je l'écoute. *Ainsi*

je me vis plusieurs fois en rêve, amical, familier, de belles heures à ses côtés. Si ce ne sont pas ses lèvres qui remuent, ce sont ses livres qui me parlent. Nulle différence. Car il est son œuvre et son œuvre est lui. Sa voix est d'or. Sa voix est une lyre. Sa lyre est une voix. Je suis Jean aux côtés du Nazaréen... Et cette attitude, non de soumission mais de dévotion, convient, me semble-t-il, en face de ce que j'appellerai les hors-concours de la Littérature. De tels hommes existent, on en conviendra. Qui ricanerait d'Eschyle, de Dante, de Racine ? Ce sont là nos étoiles humaines. Ce sont là nos bonnes, nos chères, nos grandes gloires, toutes discutées un temps, puis enfin portées à notre Panthéon (fût-ce pour chacune avec des réserves, car nul n'est parfait) et acceptées, tous comptes faits, à grosse majorité, par l'élite, par la foule suiveuse...

Méditation amoureuse auprès du Maître. Une sympathie de deux cents pages. Voilà ce livre. « La haute critique seule, qui a pour point de départ l'enthousiasme, a dit lui-même Hugo, pénètre les arcanes du grand art. » C'est en partant de l'enthousiasme que j'ai commencé cette incursion jusqu'au fond d'un être dont je répéterai ce qu'il pensait, lui, des génies : « Je ne chicane pas ces grands bienfaiteurs-là... Je reçois et je remercie. Un chef-d'œuvre est une hospitalité. J'y entre chapeau bas. »

Au bref, j'expliquerai cette sympathie, malgré des défauts que je n'ignore pas, et même après la leçon de Sainte-Beuve et de Taine, et même après les bavardages méchants d'un Edmond Biré ou d'un Paul Chenay, et même après les opinions autorisées des Brunetière, des Lemaître, des Faguet, des Lanson... Je l'expliquerai comme j'expliquerais pourquoi

j'aime Berlioz ou Delacroix, Balzac ou Zola, malgré leurs outrances, et Saint-Étienne-du-Mont, ou la cathédrale de Bourges, malgré leur impureté divinement pittoresque. J'entends déjà quelqu'un s'écrier : « Encore un qui n'a pas le sens critique ! » Tant pis pour moi. J'aime, et n'en fais pas mystère, les écrivains doués de tempérament (ce que je ne confonds pas avec la bizarrerie). Or, Hugo eut du tempérament, et d'une façon débordante, inouïe, mais saine. Originalité dans la clarté. Quelle meilleure formule littéraire ? Hugo fut original et clair. Il fait ma joie. Ce livre est un remerciement.

Je lis et relis Hugo, avec l'heureuse stupéfaction de constamment découvrir en lui de nouveaux coins d'art. *La Légende des Siècles* est le bréviaire des poètes, disait Banville. Toute son œuvre, hormis quelques erreurs de goût, quelques exagérations de procédé, est, à mon avis, le bréviaire de l'écrivain-artiste. Forêt prodigieuse et touffue. On y côtoie des vertiges de gouffres et des gaîtés de ruisselets. On s'y attarde à des clairières fleuries, à des halliers farouches, à des belvédères où l'on peut s'accouder devant des lointains bleus, des couchants de pourpre et d'éclatantes aurores. On y respire le frais en de délicieux sous-bois près de sources menues ou de chutes gigantesques. Tohu-bohu de splendeurs. Et si l'on s'enfonce au passage dans une flaque d'eau, si l'on voit un champignon sur quelque tronc pourrissant, des nodosités sur une courbe gracieuse de branche, on jouit, ou du moins je jouis quand même de ma sylve, telle quelle, immensément. Des souffles passent, doux ou violents. Des lueurs vacillent. Des clartés fulgurent. De l'inattendu surgit à tous les détours. J'aime, j'aime, vous dis-je, parce que cette création

formidable m'apporte une émotion bien supérieure aux maigres satisfactions d'une critique chicanière qui briderait mon plaisir et tordrait le cou à mon bonheur.

CHAPITRE II

VOCES SÆCULORUM

I

« Victor Hugo me fait l'effet d'un homme qui parle toujours dans un porte-voix », souriait Aurélien Scholl, monocle haut. Prenons la gouaille au mot. C'est vrai, Hugo fait porte-voix. Il est le porte-voix du XIXe siècle. Mais quelle voix d'harmonie puissante, et digne de dire son heure, qui fut grande !

Car le XIXe siècle fut un grand siècle. A ce propos, il serait peut-être bon de remettre un peu les siècles, comme certaines gens, à leur place. On aime à souligner, dans les classes, un des siècles de notre histoire, et l'on s'obstine à l'appeler *le Grand Siècle.* On lui octroie la majuscule. On l'étudie à part. On lui rend les honneurs. Pourquoi cette obséquiosité routinière, cette iniquité par conséquent, à l'égard, si j'ose m'exprimer ainsi, de ses collègues de l'éternité ? Il n'y a pas de grands et de petits siècles, ou plutôt tous les siècles sont grands par leur volonté vénérable d'ascension. Quelques-uns résument des réalisations dans un certain nombre de noms éclatants dont d'autres

sont moins pourvus. Mais faut-il s'hypnotiser sur ces seules illustrations, oublier que, autant que les génies, c'est une élite qui travaille à la gloire d'une époque ? Les génies donnent, mais ils reçoivent auparavant. Le passé, l'ambiance, maints esprits secondaires leur fournissent la matière dont ils pétrissent des chefs-d'œuvre. Ils ajoutent seulement, et c'est énorme j'en conviens, c'est le principal, cela vaut nos respects et nos statues ; mais cela n'est pas tout. Je suis persuadé que les siècles non classés par notre manie hiérarchisante regorgèrent d'idées. On est injuste envers eux comme envers les précurseurs, souvent noms de brume éclipsés par des suiveurs glorieux, quelquefois simplement plus habiles, en tout cas diminués du mérite initial. Il y eut des bonds dans l'évolution de la civilisation, mais jamais d'arrêts. Jamais, donc, de siècles nuls. « La ténèbre du Moyen Age » est une expression insultante et fausse. Dans les nuits les plus sombres, malgré fléaux et tyrans, des lumières brillaient, peut-être oubliées aujourd'hui, mais remplissant alors leur fonction. Sous les pires oppressions, des révoltes sourdaient, préparant aux affranchissements ultérieurs. Qui saura le nom des mille Luthers obscurs de la Religion, des mille Papins étouffés de l'Industrie, des mille Spartacus chuchotants de la Pensée frémissante ? Les siècles d'ombre doivent nous être chers pour la somme de vouloir sous pression qu'ils continrent.

Même du ve au viiie siècle, entre Attila et Charlemagne, il y eut marche en avant pendant le mystérieux réenracinement des peuples rués de l'Orient vers nos sols fertiles — invasion dont l'agression germanique de 1914 n'est qu'un épisode. Les hommes du

temps de Charles Martel ne pouvaient ressembler aux hommes du temps d'Alaric. Dans ces heures troubles, il s'échafaudait du savoir, de la beauté. Un Grégoire de Tours chroniquait, un Fortunat chantait, un Éloi orfévrait. On essayait la plume et l'outil. L'industrie artistique mérovingienne nous est témoin que ne mourait pas le sens sacré de l'idéal. Et en tout cas, la thèse que j'indique devient éclatante à partir du Grand Empereur qui engendra une *renaissance*, ou plutôt, car ce mot n'est jamais exact, une recrudescence d'activité intellectuelle.

Sans détails hors de saison, convenons qu'est grand en France à l'égal des autres, ce siècle de Karl où naissent des institutions glorieuses des noms d'Alcuin, de Gerbert, d'Engelbert, d'Eghinard. Et ce XIe siècle qui bâtit chansons de geste et basiliques romaines, ces deux groupes d'épopées. Et ce XIIe siècle qui vit frémir les premières hardiesses révolutionnaires aboutissant aux libertés communales, germer le goût des nouveautés par les chevauchées d'Orient, commencer la fêlure de l'aveugle foi par la scolastique d'un Abailard que prolongeront les Albert le Grand et les Roger Bacon. Et ce XIIIe siècle lumineux de la moisson de nos cathédrales et de nos docteurs qui faisaient de la France la reine d'art et d'esprit de l'Europe. Et ces XIVe et XVe siècles, si dédaignés et calomniés, à propos desquels on prononce invariablement le mot de « décadence », quand il faudrait prononcer le mot de « transition », grands de leur effort de renouvellement au bout du Moyen Age épuisé, de leur création d'art que révélait en 1914 une si curieuse exposition de nos peintres primitifs et qu'accusent le portail de Louviers, le chœur d'Albi, le ciseau de Michel Colomb, le talent

de nos huchiers, la lyre de Villon dans le cœur de qui saignait la pauvre et précaire humanité d'alors, la bonhomie profonde de *Pathelin*, la pensée chercheuse d'un Lefèvre d'Étaples, la témérité d'un Christophe Colomb, la découverte de l'imprimerie. Ah ! certes, ils valent un salut, ces temps où nos profondeurs d'instinct cherchaient à résister à la Renaissance étrangère qui poignardait notre Tradition. Et ne prenez pas pour une parenthèse oiseuse ma plaidoirie en faveur des siècles méprisés, et notamment de ceux des Malouel, des Van Eyck et des Gutenberg. Victor Hugo les comprit et les aima au point d'en faire le sujet d'une incomparable évocation : *Notre-Dame de Paris.* Oui, un tel roman n'est pas qu'une résurrection pittoresque. C'est un salut à l'immense fièvre qui, parmi ces chaos de rocs et de broussailles, créait les sources cachées, lesquelles allaient se faire jour et devenir torrents...

Malgré le mal que nous fit intrinsèquement la Renaissance dont les réalisations indéniablement intéressantes — grands classiques et beaux monuments — prouvent notre fabuleux pouvoir d'assimilation plus que l'opportunité de ce mouvement anticeltique, comme, vers ce temps-là, éclatèrent le rire de Rabelais, la révolte de Calvin, le doute de Montaigne, le lyrisme de la Pléiade, appelons le XVIe siècle, creuset de savoir et d'examen, lui aussi, un grand siècle. Et n'en est-ce pas un autre, celui qui sape l'ancien régime et fait bondir de ciel en ciel le tonnerre de la Révolution ?

Peut-être avancera-t-on que le siècle de Louis XIV fut grandissime pour avoir constitué un aboutissement de la Royauté dont le classicisme est la projection sur le plan de l'art. Mais le XIIIe siècle est lui

aussi un aboutissement, l'épanouissement de toutes les sèves médiévales. Mais le XVIIIe est, lui aussi, un terme, la borne rouge de l'espérance angoissée qui se tordait au fond de l'âme populaire. Mais le XIXe est, lui aussi, une floraison magnifique : celle de notre bon sens par la liquidation des philosophies et des politiques surannées, celle de notre génie créateur par une étonnante éclosion industrielle, celle de notre esthétique par le renouvellement fabuleux des arts et des lettres, et par deux fois, vers 1830 et un demi-siècle plus tard, celle de la Démocratie — j'en passe. J'en passe pour y revenir dans un instant mais pour conclure déjà. Pas de siècles-soleils, car tous les siècles ont en eux le soleil sacré du progrès en puissance. Pas de siècles favoris, car nous devons les aimer tous également pour leurs souffrances et pour leurs gestations. Gloire à tous ! Respect à tous ! Tendresse à tous ! Comme Hugo frissonnant devant le mur de l'Histoire, devant la grandeur des siècles à laquelle il consacra la *Légende* où, précisément, ne résonnent pas que des noms illustres, où sa prunelle distingue des humilités émouvantes et son oreille des rumeurs profondes, — tendons l'ouïe à toutes les voix fortes ou grêles qui chantent successivement à l'Espace l'hymne humain dont chaque strophe est héroïque.

II

Or, si les siècles s'équivalent dans la noblesse de leurs enfantements, que dire du XIXe sur lequel il sied de jeter maintenant un regard de synthèse afin de mieux comprendre pourquoi on a pu l'appeler le

Siècle de Victor Hugo, pourquoi Victor Hugo en est la trompette illustre?

Ébloui, le poète l'a chanté dans diverses pages dont l'une nous le montre, ce siècle, enfant de la Révolution, roulant ce sang dans ses veines et ne relevant que de lui-même. Emporté par son amour filial, Victor Hugo était si près du formidable bouleversement que sa tête restait pleine du bruit des chaînes rompues et des tyrannies brisées. A nous, qui avons du recul, le mouvement paraît moins décisif. Nous reconnaissons certaines erreurs de l'immense secousse tout en les excusant, en les expliquant. Nous constatons bien des régressions, bien des reconquêtes mauvaises de l'autrefois, bien des lâchetés aussi. Nous savons d'autre part combien l'esprit humain s'oppose dans ses masses à toute rapide avancée, combien un temps quelconque, comme tout homme, contient d'hérédités obscures et résistantes.

Moins exclusifs, quelque bénéfice au reste qu'ait tiré le XIXe siècle de la Révolution, nous ne dénions cependant à celui-ci aucun de ses travaux prométhéens. Il fourmille de noms immortels. Il s'est battu avec le plus étonnant des capitaines. Il a travaillé avec des savants obligatoirement plus grands que leurs prédécesseurs, puisque riches d'une addition de savoir à leur savoir. Il a chanté avec des musiciens reconnus de plus haute taille que leurs aînés. Il a pétri la glaise avec des sculpteurs et illuminé la toile avec des peintres qui, tout aussi fameux que leurs maîtres, ont également fait preuve de création. Il a pensé avec des cerveaux prodigieux qui ont complètement rénové l'arsenal de la dialectique et donné une force nouvelle à la philosophie. Je ne nomme point. Les grands noms sont trop. Il est impossible

et dangereux de les aligner, sous peine de lacunes. Ils résident d'ailleurs en toutes les mémoires. Mais il serait édifiant de les mettre en balance avec ceux de jadis : on verrait que, partout, les anciennes cimes ont été atteintes et souvent dépassées, atteintes en art, dépassées en science.

Dirai-je que Victor Hugo est individuellement supérieur à chacun de ces grands hommes ? Ce serait de l'enfantillage. Mais il a contenu un peu de chacun d'eux. Il n'a été étranger à aucune de leurs préoccupations. Il les a tous exaltés. Son lyrisme est fait de leurs transports. Il a glorifié les sciences, et quand un Thiers souriait des chemins de fer, par exemple, lui, dès le début, en magnifiait les promesses. Il a été, des élites de son siècle, comme le vénérable et majestueux représentant. Au travers de sa lyre leur souffle a passé. Et leurs voix de travail et d'espérance, on les retrouve dans sa voix de poète et de citoyen.

Que n'a point fait le XIXe siècle ! Il a délivré des nations opprimées, abondé en découvertes, aboli l'esclavage, fourni mille inventions dont plusieurs capitales pour l'Univers, libéré l'Art, libéré la Science, abordé tous les problèmes sociaux, les liant en une doctrine qui, un jour ou l'autre, se modifiant, s'adaptant, bouleversera fatalement et de fond en comble l'ordre millénaire. Il a renoué ensemble, fait important, le Sentiment et la Raison qui tendaient sans cesse à se disjoindre, à se dominer alternativement. Il a en somme et surtout cherché, cherché beaucoup, sans trêve, ouvrant plus qu'aucun autre de larges fenêtres sur la Vérité, peut-être parce qu'humblement il publia ses doutes, et que le doute, au contraire de ce que pensait le dogmatisme jusqu'à lui triomphant, constitue le meilleur début du savoir.

Recherches en tous sens ; et le flair du mystère. Recherches pour dompter et capter la nature. Recherches pour l'utilisation rationnelle et complète de la planète. Recherches pour permettre à l'homme son maximum de rendement physique, intellectuel et social. Recherches pour extraire du Passé l'utile et l'intéressant. Recherches pour constituer un paradis humain de bonheur et de vérité ! Bouillonnement admirable de volontés ! Ultimes évasions des anciennes geôles ! Élans téméraires et généreux ! Et vraiment, je ne sais plus trop, quoi que j'en aie dit, si, à côté d'autres siècles, grands parce qu'ils furent des aboutissements, celui-ci n'est pas en outre très grand d'avoir rendu possibles tant de commencements...

III

Victor Hugo comprit cette ardeur. Il a suivi pas à pas cette vie du Siècle qui, tout comme on peut le dire d'un peuple, d'une ville, respire, travaille, achève, prépare, pleure et rit, se fâche, s'agenouille, enchaîne ou délivre, pétrit des hommes et des œuvres, et lâche, quand il lui plaît, ces bondissantes cavales que sont les génies. Il a éprouvé cette évolution, ce qui explique ses fluctuations toutes d'ailleurs dans le sens du libéralisme et de la démocratie dont il suivrait à coup sûr, encore vivant, la marche de triomphe. Il a exprimé cette âme mouvante avec une originalité, une vigueur, une variété surprenantes. Une unité aussi, qui, espérons-le ressortira nettement de ces pages. Il y avait continuité fatale dans son temps comme dans tous les temps. Cette

continuité éclate dans son œuvre qui s'avère, d'un bout à l'autre, un acte superbe de volonté, une constante montée vers la Lumière. Né à l'aube et disparu au crépuscule de cette longue journée de labeur que fut le XIXe siècle, il y mêla son verbe souvent prophétique. Il crut avec lui à la nécessité du franc parler des consciences et des cœurs. Il revint avec lui à l'adoration de la nature, à l'étude amoureuse et intelligente du Moyen Age. Il chanta l'émancipation par la science encouragée, par l'instruction répandue. Il salua les délivrances de peuples et les jaillissements de révolutions, sachant accepter leurs principes et réprouver leurs excès. Il se pencha sur les plèbes, frémit devant les plaies de la misère et du vice, jeta les plus retentissants des appels à la pitié et à la justice. Il rompit avec les théocraties et les pouvoirs improuvés comme avec les codes littéraires surannés. Il fut pris, comme son siècle, d'une soif inextinguible de progrès.

« L'avenir presse, s'écrie-t-il... L'Humanité n'a pas une minute à perdre. Vite, vite, dépêchons, les misérables ont les pieds sur le fer rouge... Cherchons le mieux. Allez tous à la découverte... Mais avant tout prodiguons la lumière... Ouvrons les intelligences toutes grandes. Aérons les âmes... Vite, vite, ô penseurs... Tous à la manœuvre : la vaste Urgence est là. Plus d'art fainéant... Le rêveur doit être un pionnier. La strophe doit vouloir. Le beau doit se mettre au service de l'honnête... Que personne ne s'attarde... Ah ! il y a des heures où il me semble qu'on voudrait entendre les pierres murmurer contre la lenteur de l'homme. »

Comme il est bien à l'unisson de son siècle, de ce siècle pressé et qui fouaille l'évolution, et lui fait

prendre le galop ! C'est d'une belle âme. Mais — j'en demande pardon au Maître — cette hâte si généreuse, si logique, a des dangers qu'on voit mieux aujourd'hui. Elle inquiète le penseur et l'artiste. Le penseur s'aperçoit qu'une élite s'est formée, marchant très en avant de la foule, et qu'ainsi se sont établies des ruptures d'harmonie générale et de graves malaises. L'artiste s'aperçoit qu'on innove avec trop de facilité et trop peu de réflexion, afin d'arriver plus tôt à l'apparence de résultats inédits, et de gagner par là des titres à la création originale. On le possède aujourd'hui, cet empressement à jeter bas, à faire neuf, et cela nous vaut des ébauches de réformes, qu'on nous donne pour de la législation définitive, des ébauches sorties d'une foule d'écoles plus salvatrices les unes que les autres, et qu'on nous donne pour de la réalisation géniale. On ne va bientôt plus savoir ni flâner, ni rêver, ni inventer lentement dans le silence, et ce sera dommage, car la flânerie, la rêverie, le silence sont indispensables à la gestation sérieuse. Un mal est né de cette fièvre de s'imposer à l'attention, coûte que coûte : le *bluff*, mot anglais, tare mondiale. Bluff artistique, bluff littéraire, bluff financier, bluff scientifique même. La Guerre nous a révélé à quelle monstruosité aboutit le bluff moderne, car c'est à coups de bluffs autant que de boulets que l'Allemagne cherchait à frapper ses ennemis. Le XIXe siècle a vu naître successivement tous les bluffs, et l'on se demande si le XXe saura enrayer, dédaigner leur effrayant cynisme.

Mais le poète est-il responsable des mauvais champignons nés sur le robuste chêne ? Nous ne pouvons que féliciter Hugo, et l'admirer, d'avoir, dans la mêlée, accompli son geste et jeté son cri, ce cri domi-

nant l'art lui-même puisqu'il répudie la volupté stérile au nom de la beauté fécondante.

La beauté fécondante : Telle fut celle qui sortit des mains de l'immense ouvrier et nous le fait chérir deux fois.

Et ainsi, l'occasion se pose, par lui, pour nous, de nous demander si c'est bien là en définitive le rôle des poètes. Saisissons-la. En étudiant ce problème autour duquel on a tant bataillé, nous mettrons plus largement et en pleine lumière quelques-unes des faces du génie d'Hugo, qui est bien, entre toutes, une de ces « voix des siècles » destinées à servir noblement la cause humaine.

CHAPITRE III

LES SONNEURS D'IDÉAL

I

Poésie ! Petit mot et grande chose, vaste comme le firmament, flamboyante comme le soleil, nécessaire comme le pain.

Autour de ces six lettres, que de disputes dont la moindre n'est pas celle qui concerne la nécessité même de la poésie. Quoi ? Est-ce que vraiment on ne peut vivre *sans ça ?* Et rire, boire, chanter, travailler, pâtir, aimer, jouir, en dehors de cette fantaisie sublunaire ? A-t-on besoin de poésie quand on se met à table, au lit, au frais sur la porte, au chaud devant l'âtre ? quand on entre dans un magasin ou chez son banquier ? quand on fait sa toilette ou son bilan ? quand on prend un fusil pour aller au bois occire des lapins, ou à la frontière pour tuer des hommes ? quand, juge, on absout ou condamne ; avocat, l'on plaide ; médecin, l'on consulte ; capitaine on commande ? Est-ce en vers qu'un créancier réclame son dû, qu'un marchand bonimente, qu'un huissier notifie ? A Dieu ne plaise d'ailleurs qu'on

rabaisse la poésie à ces besognes. Certes, la vie quotidienne et ses charges, ses ennuis, ses aléas, ses occupations, n'a que peu de rapport, à l'apparence, avec l'art apollonique. Mais l'homme n'est-il qu'une machine à manger, à tuer, à reproduire, à plaider, à dormir, à commercer ? Ne doit-il connaître que des soucis purement matériels, de l'aube qui dore les vitres au soir qui les bleuit ? N'avons-nous pas, tous ou presque tous, d'autres besoins, d'autres inquiétudes, et quelque chose en nous qui veut un soleil autre que celui des cieux, une autre eau que celle des sources ?

Je dis « presque tous », d'une part, hélas ! parce qu'il existe un lot d'êtres, uniquement tubes digestifs, et parce que, d'autre part, en revanche, le nombre est plus grand qu'il ne le paraît des êtres accessibles à la rêverie. Et ceux-ci, aux heures de grande tristesse ou de grande joie, ont d'inattendus frissons. Que le deuil les éprouve, vautour aux serres aiguës : une angoisse monte en eux des ténèbres, et ils songent aux lendemains du trépas. Qu'ils s'attardent à quelque belvédère : une sorte de volupté les pénètre devant les panoramas que la lumière crible de flèches d'or ou que la brume enveloppe de gazes flottantes. Qu'ils longent la mer : un émoi les parcourt, accouru des horizons d'améthyste ou de mercure. Et si le soir les surprend, la tête levée vers les astres, l'obsession de l'infini tombe en leur esprit comme, sur la terre, la cendre bleue du crépuscule. Souvent même, au coin du feu, la flamme pétillante aux langues de pourpre les induit en extase. Minutes profondes, désintéressées, qui n'ont rien de « matériel ». Minutes divines et qu'on définit d'un mot : l'émotion.

Cette émotion, émanation de notre sensibilité, c'est

de la poésie latente. Elle sourd du sol et choit des étoiles. Elle parle avec le vent, sourit au fond de l'aurore, s'exalte aux feux du couchant, gémit au sein des nuits noires. Elle chantonne dans l'âtre, et palpite dans les feuilles, et court dans les ondes. Elle monte d'un cadavre étendu comme d'un vagissant nouveau-né. Elle brille aux yeux de l'amante et de l'amant, se reflète au fil du fleuve en même temps que les arbres de la rive, luit au front de Phœbé, perle aux crêtes des vagues. Elle se mêle aux incertitudes, aux interrogations, aux mélancolies, aux intimités de la famille, à l'amitié, aux conflits sociaux, aux grandes époques nationales, aux visions de l'au-delà...

Et qu'un être d'élite, plus artiste que le commun, la reçoive et la traduise, il en fait un chant qui peut-être deviendra le poème immortel où l'humanité retrouvera ses transports.

Telle est la Poésie, voix de l'Ombre et de la Clarté, frôlement d'une aile trempée d'azur. Cet indéfinissable, cet inénarrable, cet instinct du sublime n'est ni classique, ni romantique, ni symboliste. Cela est vieux comme le monde et durera autant que lui. Si la race des hommes date d'Eve et d'Adam, cet on-ne-sait-quoi de troublant glissait au cerveau des deux promeneurs de l'Eden, et plus tard au cœur de leurs fils devant l'énigme de la dure destinée. Si la naissance de ce Monde est conforme aux données de la Science moderne, cette lueur sentimentale a lui aux méninges des premiers anthropopithèques disputant la planète aux grands fauves du tertiaire, — et jusqu'à ce que d'obscurs Homères les chantassent au lamento des flûtes, au heurt harmonieux des doigts sur les sept cordes des lyres.

II

Les poètes sont des sonneurs d'idéal.

Cette émotion dont je notais tout à l'heure si mal et si incomplètement les manifestations multiples, n'est, en dernière analyse, que l'élan naturel des âmes vers l'En-Haut, une tendance imprécise mais indéniable à chercher la lumière, à atteindre ce triple Sinaï qu'on a nommé le Vrai, le Beau, le Bien. L'homme, de sa nature, est avide de justice, de magnificence, de certitude. Et de ces trois sommets partent des appels à chacune de ses émotions. Le Poète, lui, vole de cime en cime, confond sa voix avec la voix des hauteurs, et nous l'écoutons dans un pieux ravissement.

Un peu vaines, donc, ces querelles sur l'essence de la poésie. On ratiocine, on raffine, on se jette des définitions à la tête. Pourquoi ne pas s'en tenir à ce constat : l'âme songe en de certains instants volés à la tâche quotidienne? Cette songerie se constitue, en dehors bien entendu des précisions du raisonnement ou de l'expérience, d'aspirations élevées, d'obscures intuitions, d'une sorte de malaise de l'idéal et de l'infini. Le poète exprime cette songerie avec sa propre personnalité, de sorte que nous l'aimons dans la mesure où nous retrouvons en lui nos visions, nos sensations, nos émotions, notre besoin d'ineffable, d'immensité, de perfection. Il est notre reflet sur un plan de beauté. Il est, dans le silence de l'Univers, Celui qui transforme en hymne les rumeurs du grand troupeau humain. Nous sommes des bégaiements : Il est le Verbe.

Voilà pourquoi il a en lui comme nous tous, mais plus que nous, ce qu'on peut appeler du *divin*, si par ce vocable on entend le sens de l'infini et un certain pouvoir de création. Et voilà l'explication du vers sublime et si sottement ridiculisé de Victor Hugo : « ... car le mot, c'est le verbe, et le verbe, c'est Dieu. » Ce vers ne fait que paraphraser d'ailleurs l'expression courante : « les poètes parlent le langage des dieux ». Le langage du Poète, c'est la traduction du divin qui nous habite et que le vulgaire balbutie (1).

On s'est demandé si la poésie ne suivra pas la décadence du sentiment. C'est peu probable. Il faudrait d'abord prouver cette décadence. Voyez notre époque utilitaire. Jamais la sensibilité n'a tant paru devoir s'éclipser devant l'action. Jamais la poésie n'a semblé moins indispensable. Et jamais il n'y eut tant de poètes. Tant mieux ; cette abondance due au développement de l'instruction nous fournit l'espoir que l'art ne périra point, et nous induit à penser qu'il se transformera — car la beauté est vivante comme la sève, comme l'eau, comme la science, comme l'âme, — et ces transformations, même les plus inattendues, ne sont qu'un éternel reverdissement. En revanche, elle traîne avec elle un inconvénient : l'individualisme croissant. Jamais il n'y eut tant d'écoles, de cénacles, de manifestes ; jamais ne fut si compliqué, si embrouillé le problème poétique. (Qui sait si la guerre ne produira pas un phénomène d'agrégation autour d'un soleil central, tel le phénomène du Romantisme ?) Depuis une trentaine d'années, depuis 1885, surtout, le nombre des déclarations littéraires

1. « L'homme n'a reçu du ciel qu'un talent : la divine poésie. » (Chateaubriand.)

s'est multiplié au point de nécessiter pour leur classement un gros livre. Ce livre fut publié en 1914, par M. Florian-Parmentier. Document fantastique, ahurissant. Labyrinthe. Babel. Nous nous en servirons au moment de conclure.

Pour l'instant, faisons abstraction de cette date singulière, énorme : 1885 — mort de Victor Hugo, aurore du Symbolisme, — barrière, fin de siècle. Après, on va parler une autre langue au camp révolutionnaire ; on va employer un verbe nouveau, reflet de l'âme subtile, tourmentée, née du superintellectualisme moderne autant et plus que de l'évolution de la sensibilité. Dans ce qui suit, nous semblerons oublier ce fameux 1885, qui fut un peu le 93 de la poésie traditionnelle. Mais ce sera seulement pour rester dans l'atmosphère hugolienne. Le moment venu, nous jetterons un coup d'œil de l'autre côté de la barrière, nous pénétrerons dans le labyrinthe, nous interrogerons la babel. Le fil de notre destin littéraire nous aura paru brisé. Mais nous saurons vite qu'il n'y avait heureusement là qu'une illusion, et que nous n'aurons même pas à le renouer. Nous établirons facilement la liaison entre l'hier et l'aujourd'hui, qui ne sont que deux moments de l'art éternel.

III

Qu'est-ce donc qu'un poète selon l'esprit général du XIXe siècle, et selon l'illustration qu'en fut Victor Hugo ?

A mon humble avis, *c'est un être humain doué d'une sensibilité particulière et d'une intuition plus ou moins*

vive, et qui nous transmet ses émotions, ses sensations, ses visions, ses méditations, dans un langage artiste par lequel nous communions immédiatement avec lui.

Le Poète est l'une des plus belles réalisations de l'*Homo sapiens*. Il en est d'autres : le Savant, l'Artiste, le Philanthrope, etc... Mais quelle vie particulièrement admirable, celle qui jouit éperdument de l'univers et nous en révèle la volupté ! C'est sans doute le cas de tous les artistes. Mais parmi les artistes, les écrivains ont une joie, me semble-t-il, plus complète, parce que le verbe, apte également à magnifier la beauté extérieure, va plus loin dans la traduction de l'âme et possède un plus ample rayonnement. Et parmi les écrivains, les poètes tiennent ou pourraient tenir le premier rang, parce que leur langage est en principe la fleur même du verbe. Ainsi du moins le comprenait Hugo (1) qui voyait dans le poète un berger des peuples et s'en faisait une idée auguste et quasi sacerdotale. On l'en railla. Pourtant, comment reprocher à un homme d'avoir trop le respect de sa fonction ? Plût au Ciel que chacun ici-bas, — le prêtre, le médecin, le juge, l'infirmière, le député ou l'instituteur — pratiquât ainsi, comme un devoir sacré, la mission choisie !

Le poète est donc un homme au sens le plus noble du mot. S'il est homme, c'est en tant qu'homme qu'il faut le juger. Ceci est d'importance. Esthètes échevelés et bourgeois maussades (les esthètes pour épater les bourgeois, les bourgeois par crainte ou dédain des esthètes), ont voulu faire du poète un phé-

1. Vigny réclamait la préséance pour le poète « qui seul connaît l'art inappris », et qui est le roi de la pensée dans le roi des langages.

nomène, un être excentrique, tantôt à crinière d'Absalon, tantôt à mine de Pierrot. Portraits ridicules. S'il a pu s'appliquer de hasard à des fantaisistes sincères comme Verlaine ou à des pince-sans-rire comme Baudelaire, la majorité des grands poètes ne chercha pas les originalités faciles. Parmi les Jeune-France aux allures tapageuses, Victor Hugo, chef du Romantisme, se garda de ces excès, fut peu familier, tutoya parcimonieusement, resta correct, mena l'existence régulière dont il fut un des chantres les plus attendris. Nous avons en des temps moins lointains vu M. Henri de Régnier demeurer également parfait gentleman, monocle à l'œil, au sein d'un troupeau de lyrophores à profil de décadence.

En ramenant le Poète au portrait de ses frères les hommes, je ne le rabaisse point. Je l'honore au contraire, à condition qu'on sache honorer l'Homme, ce qui n'est pas si commun qu'on l'imagine, et la Vie, cette sublimité.

Le Poète, en tant qu'inspiré, est habité du *daïmon* comme on disait jadis. En cela, par cela, il souffre, il jouit, il crée dans une ardeur passionnée, douloureuse et sainte, qu'un de nos sculpteurs superbement rendit dans son marbre : *le Baiser de la Chimère.* Heureux et martyrs ceux qui sont marqués pour devenir la proie d'un pareil destin, ceux qui de la Muse, — non banale égérie souriante mais monstre adorable et cruel, à tête de femme, à corps de lion — connaissent à la fois sur la bouche les fraîches lèvres, et dans la poitrine les vingt griffes de fer !

Qui niera la présence du daïmon en Victor Hugo que Lamartine un jour trouva tout pâle, en plein travail, avec, perlant aux tempes, la sueur de l'inspiration ?

Mais encore, être inspiré, le Poète en ce sens diffère peu de ceux qui s'attachent à faire de la littérature, c'est-à-dire *à envelopper un maximum de pensée ou de sentiment dans un maximum de beauté verbale.*

On a trop en effet voulu affecter exclusivement au poète en vers un lot d'inspiration propre et d'intuition. Un Chateaubriand prosateur a ces dons-là. Qu'il eût préféré le vers, et il se fût, sans changer de mentalité, classé parmi nos grands bardes. Cependant, il nous faut bien, pour ces classifications mêmes, adopter une marque extérieure, et nommer poètes ceux qui écrivent en vers, c'est-à-dire dans une langue spécialement cadencée.

Mais l'inspiration, dont on fait tant état, n'est pas même le privilège du poète. Des minutes viennent, dans la vie de tout écrivain, et toujours à l'instant qu'il ne s'y attend pas, où s'allument en lui des étincelles. Ces étincelles sont la matière initiale, informe et pourtant éblouissante, d'un poème, d'un roman, d'une pièce, d'une théorie métaphysique ou esthétique, que sais-je ? Et ces minutes sont parmi les meilleures. Et ces minutes l'égalent aux dieux puisqu'elles en font un créateur. Elles jettent leur subit éclat à n'importe quel moment du jour ou de la nuit ([1]), (et souvent à la promenade). Mais ces minutes étranges ne ressemblent-elles pas à celles qui, dans un cerveau de savant, d'inventeur, de capitaine en pleine bataille, enfantent aussi des trouvailles — formule inédite, instrument nouveau, tactique de victoire ?

1. Victor Hugo tenait toujours une feuille et un crayon à portée de son lit, et plus d'une fois, en pleine ombre, à demi-réveillé, il griffonna des vers.

L'inspiration poétique, comme les autres inspirations, a plus ou moins de valeur. Graine, elle tombe dans un terrain plus ou moins bien cultivé, plus ou moins naturellement fécond. Si sa valeur est mince, si son bénéficiaire connaît mal son métier, le résultat reste piètre et peut confiner au ridicule. Encore le pseudo-savant, le médiocre guerrier, l'inventeur quelconque et comme il y en a des quarterons, peut-il, de hasard, trouver une innovation viable. Rare est l'écrivain sans métier ou le vague amateur qui produira des chefs-d'œuvre. Je n'en connais pas d'exemple, ou plutôt les exemples qu'on a voulu nous donner ne comptent pas, falsifications ou pauvretés indéfendables. Si la valeur de l'inspiration est sérieuse, originale, ample, et si elle échoit à une individualité digne d'elle, sa réalisation peut devenir une merveille et conquérir notre admiration. Ainsi l'inspiration tombant sur un Villeroy produit une sottise c'est-à-dire une défaite, et sur Condé une géniale stratégie c'est-à-dire une victoire ; l'inspiration tombant sur Chapelain aboutit à *la Pucelle*, et sur Dante à *la Divine Comédie ;* l'inspiration tombant sur Viennet donne un pâle fablier, et sur Victor Hugo *la Légende des Siècles ;* — ce qui n'empêchait d'ailleurs pas Villeroy d'être grand favori, Chapelain officiellement renté, et Viennet académicien disant volontiers de lui-même qu'il « pensait en bronze ». Et encore l'inspiration tombant sur Newton a pour coup de foudre la loi de gravitation, sur Papin l'idée de la machine à vapeur, sur Marconi la conception de la T. S. F. Inspirations, tout cela. Chapeau bas devant celles qui pour réussites ont une découverte essentielle, une grande idée, un beau livre.

Les réussites d'Hugo furent innombrables. C'est

parce que, inspiré, il savait son métier. Pas un ouvrage, vers ou prose, qui ne contienne par douzaines des pages immortelles. Ciel fabuleux plein de nuages d'or derrière lesquels incessamment crépitent des éventails de lumière. Il n'est point, dans notre littérature un autre cas de pareille abondance de splendeurs. C'est dans ce sens qu'Edmond Scherer a pu écrire : « Il fut plus extraordinaire que les plus grands. Victor Hugo n'a pas été seulement un génie ; il a été un phénomène. »

IV

Si nous vénérons le Poète en tant qu'inspiré, pourquoi ne pas lui être indulgent en tant qu'homme ? Sommes-nous donc impeccables nous-mêmes ? Et suffit-il qu'un de nos semblables devienne public pour que nous ayons sur lui tous les droits à la sévérité, voire à l'insulte ? Je comprends mal l'écœurante lutte politique ; mais que penser de l'odieuse lutte littéraire ? Que penser des critiques, impitoyables dépeceurs de la vie des grands hommes, comme les bouchers, des moutons morts ? Ah ! qu'il serait amusant de connaître l'intimité de ceux qui reprochent à Voltaire sa souplesse d'échine, à Jean-Jacques son insouciance paternelle, à La Fontaine son égoïsme, à Musset ses excès, à Victor Hugo sa prétendue ladrerie, à Verlaine ses basses liaisons ! Qu'il serait curieux de suivre précisément ceux-ci dans les lieux équivoques où Mathurin Régnier rencontrait à coup sûr des bourgeois, de voir ceux-là faire des platitudes pour obtenir une prébende, sinécure ou place lucra-

tive, et ceux-là clandestinement s'octroyer des plaisirs extraconjugaux ! J'en ai tant connu de ces rigoristes vicieux, de ces sépulcres blanchis ! Silence, de grâce ! ô puritains d'aléatoire vertu condamnant ceux qui du moins laissent une œuvre de réconfort et de beauté. Est-ce que tous les prêtres sont des saints selon l'Église, et tous les juges des saints selon le Code ?

Au fond, s'il n'existait parfois répercussion du moral sur le talent, l'importance serait mince à ce que l'écrivain menât ou non une vie exemplaire. D'ailleurs, nos curiosités malsaines ne concernent que les modernes. S'inquiète-t-on de la façon de vivre de Sophocle et de Virgile ? Seul compte le legs littéraire d'un auteur. Il y eut des poètes parmi les princes comme Charles d'Orléans, parmi les gueux comme Rutebeuf, parmi les soldats comme d'Aubigné, parmi les abbés comme Le Cardonnel, parmi les ouvriers comme Reboul, et parmi les voleurs comme Villon. Être poète indique une façon de sentir et non une façon de vivre. Ingénue vision celle du poète immatériel subsistant, selon la pittoresque expression d'Hawthorne, d'une tranche de nuage assaisonnée de clair de lune ; vision fertile en mécomptes à l'instar de celles des jeunes filles exigeant pour fiancés des princes-charmants.

Le poète est homme. Il peut devenir physiquement difforme. Alain Chartier était laideron, ce qui rend doublement noble le baiser qu'une reine sur ses lèvres posa ; Esope était bossu ; Milton était aveugle ; Cervantès était manchot; Byron était bancal ; Scarron — si tant est que Scarron mérite le nom de poète — était cul-de-jatte. N'est pas permise à tout barde la beauté d'un Lamartine. Hugo, je me plais à

le noter en considérant ses portraits de la trentième année, fut à ce point de vue le digne émule de l'amant d'Elvire. Il n'empêche que la matière pèse sur l'artiste autant que sur le dernier des paysans. Hélas ! pèsent aussi sur lui les âpres désirs de la chair, et parfois les mauvais instincts, les hérédités malignes, les déplorables passions ; mais quelle consolante disparition des tares dans l'éblouissement jailli de l'esprit ! Le soleil dore les fumiers ; le talent dore les défauts. Etre homme, c'est l'infirmité mais aussi la gloire de l'artiste, et souvent la nécessité de son génie. Il connaît mieux par là la misère humaine et le goût terrible de la douleur.

Aimons les poètes qui furent beaux de corps et de moralité ; mais n'oubliant pas l'espèce de purification due au talent, comme d'ailleurs à la beauté (ne sommes-nous pas indulgents envers les jolies femmes?), n'ayons pas pour les poètes la sotte exigence d'une perfection surhumaine.

Victor Hugo, littérairement, souffrit de cette conception puérile. Plutôt bourgeois, il vécut de la vie de beaucoup de bourgeois, et on le lui a reproché, comme on lui aurait reproché, ou de vivre en grand seigneur, ce qu'on a fait pour Lamartine, ou de vivre en gueux, ce qu'on a fait pour Verlaine.

Comme la plupart des bourgeois, Victor Hugo a surveillé ses intérêts, économisé sur ses gains, songé à ses enfants. Crime aux yeux des grincheux ; ils traduisent cette qualité domestique par mesquine avarice. On oublie trop qu'il se trouvait sans fortune au moment de son mariage, qu'il eut quatre enfants et fièrement ne quémanda jamais à ses camarades, qu'il eut des heures de gêne extrême, qu'il était si peu liardeur que sa femme : — des lettres en font foi,

— le suppliait parfois de penser « à leur apparence », qu'il était encore dans l'embarras en 1851 au point de vendre son mobilier dont il tira 15.000 francs pour assurer les premiers temps d'exil, que c'est seulement à partir de la publication des *Contemplations*, en 1856, qu'il ne connut plus d'inquiétudes pécuniaires (à 54 ans, il est peut-être permis d'avoir sa situation établie), qu'enfin, on a maintes preuves qu'une fois débarrassé des soucis d'argent, il sut ouvrir la main quand il le fallait ([1]). Que l'écrivain ait tiré profit de son travail, où est le mal ? Je sais quantité de contemporains, poètes compris, et des plus moralisants, aussi entendus que lui en affaires. C'est une manie de crier : « Voyez Lamartine : le noble désintéressement ! » Soit. J'aime les gestes larges de celui-ci. Mais n'est-il pas déplorable que cette insouciance ait rendu si amère sa vieillesse, l'obligeant à un labeur dont le moins cruel qu'on puisse en dire est qu'il n'ajoute rien à sa gloire ?

Comme la plupart des bourgeois, Victor Hugo aima en dehors du foyer conjugal. Nouveau crime. On connaît à peu près maintenant le fond de son aventure avec Juliette Drouet. Si jamais adultére fut explicable, c'est bien celui-là. Lisez ce qu'en pensent les Gustave Simon, les Christian Maréchal, les G. Mi-

1. Mais un homme, si bon soit-il, ne peut pas, surtout quand il devient célèbre, répondre à toutes les demandes. Le public ne se fait pas une idée de leur nombre. Force est de les écarter. D'où, des rancunes, des racontars, des calomnies. Je me souviens, un jour, chez Coppée, d'avoir vu son secrétaire ouvrir dix lettres de quémandeurs dont l'un réclamait du poète le paiement amical de son loyer ! Émile Blémont relate que 34 lettres, reçues en deux jours par Hugo en 1878, sollicitaient de l'argent pour un total de 240.000 francs !

chaut, les Léon Séché, les Louis Barthou. Victor Hugo n'eut qu'une maîtresse sérieuse : cette Juliette, connue en 1833. A cette époque, de nombreuses couches rendaient Mme Hugo à ce point délicate que son mari dut cesser les intimes et chères étreintes. Il était dans la force de l'âge, — 31 ans. De plus, il savait, par un aveu formel, que Sainte-Beuve courtisait sa femme. Les dieux me gardent de croire qu'Adèle tomba jamais aux bras du rouquin boulonnais. Il n'en est pas moins vrai que Mme Hugo ne le chassait pas de sa présence, qu'elle le revit même après la rupture signifiée par l'ancien ami dégoûté [1]. A ce carrefour, placez une actrice jeune, admirable, séduisante, et si tendrement fidèle qu'elle devait adorer son illustre amant pendant cinquante années. Quel saint eût résisté dans ces conditions ? Ajoutons que Victor Hugo continua d'affectionner vivement sa compagne légale (fait d'ailleurs commun), que celle-ci très dignement comprit et accepta la douloureuse impasse, mettant le génie dont elle portait le nom au-dessus des conventions morales et sociales, que Juliette fut délicate, soumise, dis-

1. On voudrait bien croire que les relations de Mme Hugo et de Sainte-Beuve n'ont pas dépassé les effusions sentimentales les plus tendres. Mais les preuves semblent s'accumuler pour détruire cette thèse respectueuse. M. Louis Barthou, avec la grande autorité que lui confère la richesse de sa documentation inédite, de sa connaissance approfondie de la vie intime du grand poète, a publié naguère dans la *Revue de Paris*, une série d'articles après la lecture desquels le doute en faveur de l'épouse devient difficile. Ces articles, comme presque tous ceux, je le répète, qui éclairent de plus en plus l'existence intellectuelle et morale du Maître, corroborent notre certitude de la hauteur d'âme de celui-ci, et ici nous permettent de le mieux aimer et de le vénérer davantage.

crète, que tout se passa, durant des ans et des ans, fort convenablement, qu'enfin rien de cette passion n'amoindrit l'œuvre du Maître. Ceci est le principal. De quoi se plaint-on ?

On a dit aussi d'Hugo qu'il était vaniteux. Depuis la réhabilitation de l'orgueil, on appelle vaniteux les orgueilleux qu'on voudrait avilir. Je persiste à croire qu'Hugo fut noblement orgueilleux. « On me prétend orgueilleux, confiait-il à un ami. Je le sais. Et mon orgueil fait ma force. » Il avait raison, connaissant sa valeur, si, et le cas n'est pas rare, il avait besoin de cette confiance en soi. L'orgueil perd certains hommes, mais il en sauve d'autres en les arrachant à la pusillanimité, à la dépression morale, ennemies de l'affirmation fière et totale. Au reste, il n'était pas du tout solennel, lointain, olympique et pontifiant. Il savait rester simple, bonhomme, affable, avec une espèce d'élégance pompadour, pour les dames, d'un ton fort agréable. Et puis, au fait, qu'est-ce que cela peut bien me faire que Victor Hugo ait été orgueilleux, qu'il ait été économe, ou qu'il ait eu des maîtresses, quand, une de ses œuvres en main, je sens des larmes d'émotion me monter aux cils ?

Et va-t-on maintenant railler aussi Hugo, par hasard, de son royal appétit ? Fermons la parenthèse. Elle était personnelle à notre héros. Mais les récriminations de ce genre atteignent tous ses émules, tous les grands hommes. Le dénigrement règne chez les médiocres. Cela les rehausse à leurs propres yeux. Insinuer doctoralement, la moue aux lèvres, que Chateaubriand non seulement fut un fat, mais aussi un menteur (le fameux voyage d'Amérique), Musset non seulement un ivrogne, mais aussi un rimeur négligent, Zola non seulement un pornographe, mais

aussi un lourd phraseur, Balzac non seulement un brasseur de dettes, mais aussi un délayeur insupportable et vulgaire, cela vous donne un petit air supérieur à des bonshommes si tarés. En revanche, ces braves gens, évidemment parfaits puisqu'ils sentent si vivement l'imperfection d'autrui, sont tout miel pour les auteurs moyens et de bon ton. Or, par un singulier hasard, ce sont précisément les écrivains les plus décriés qui demeurent les piliers de notre littérature, et les moins contestés qui paraissent les moins sûrs de survivre à leur pâle impeccabilité ! Étrange rôle de certains critiques : ils nous mettent soigneusement en garde contre ceux-là seuls vers qui se tendent nos esprits et nos cœurs. Critiques, bons critiques, vous faites là de l'excellente besogne, c'est entendu. Vous êtes des intelligences, des clairvoyances, des autorités, des incorruptibilités. Vous corrigez les excès des génies. Vous soulignez leurs méprises. Vous riez comme il sied de leurs bévues. Vous fouillez leur vie privée pour en retirer, triomphants, un ridicule ou un vice. Vous avez raison. Il ne faut pas qu'on vous en fasse accroire avec tous ces prétendus grands hommes. Seulement, je l'avoue à ma honte, j'aimerais mieux être à leur place qu'à la vôtre.

Fermons la parenthèse, dis-je, ou plutôt généralisons-la : qu'on nous fasse grâce une fois pour toutes, au moment de juger leur œuvre, de la vie intime desdits grands hommes dans ce qui n'explique pas, n'éclaire pas cette œuvre ; qu'on nous fasse grâce des petits papiers, des petits potins, des petites médisances. Mentionne-t-on, dans la monographie d'une cathédrale, les souillures remarquées au pied des murs colossaux et des tours sublimes ?

Ah ! sachons donc avoir, pour nos gloires littéraires (cathédrales intellectuelles), cette attitude qui ne se défend pas d'apprécier, mais d'abord s'incline devant l'effort réalisé, et dans la gratitude au moins, si ce n'est dans l'admiration sans réserves.

V

Et puis, honorons la Vie telle qu'elle est, afin d'honorer les génies tels qu'ils sont. Décidons-nous à ne plus placer en dehors d'elle la vérité, et au-dessus d'elle la beauté. Nous comprendrons mieux ceux qui l'exaltent, Beauté-Vérité de l'Univers, magnifique et complexe Poème dont les poètes nous disent simplement quelques strophes. Et pourtant, combien peu la comprennent! combien la rétrécissent, l'endiguent, la rabaissent ! Pour les uns, garnis d'œillères, la vie n'est qu'une triste vallée où ils marchent, sans regarder à droite ou à gauche les tableaux qu'elle déroule à leur vue, ni au-dessus d'eux la splendeur du ciel changeant. Pour d'autres, c'est une course d'épreuves dont ne les obsèdent que la récompense ou la punition que leur imagination met au bout. Pour d'autres, c'est une auge où ils mangent sans lever la tête, préoccupés seulement de savoir si à côté d'eux il est des auges mieux fournies et des gens goinfrant plus à leur saoul. Pour d'autres, ce n'est qu'un banal parcours de voyageur de commerce. Heureux ceux qui en usent et en jouissent noblement, avec, à la fois, les sens, le cœur et le cerveau. Car elle se donne toute à qui la demande ; mais beaucoup lui demandent plus qu'elle ne peut donner. Connaissons-la. Telle

quelle, elle est riche, mais il n'est richesse que ne dépasse l'imagination. Le bonheur est de savoir la jauger, et de mesurer notre soif à son contenu.

Elle est toute la vérité et toute la beauté. Cela ne supprime point le mystère. Qu'est le mystère sinon de la vie non explorée encore ? L'intuition, lot de quelques-uns, en particulier des poètes, devine une partie de ce mystère. L'intuition est au poète ce que l'hypothèse est au savant. Le génie — poète, savant, philosophe — est l'homme qui avance hardiment aux ténèbres du mystère, y porte sa torche et les illumine.

Mais, ce qu'on ne dit pas assez, c'est que le poète, même génial, a le droit de parler du mystère sans prétendre le résoudre, qu'il a le droit de rester un *songeur* sans avoir le devoir de s'exprimer selon les rigoureuses déductions du savant ou du métaphysicien, qu'il est fait pour l'interrogation plus que pour la solution, pour l'inquiétude plus que pour la discussion, que le coup d'aile en un mot suffit à son mérite, — car ce que nous lui demandons, c'est son émotion magnifiée, et non sa discutable profession de foi de doctrinaire.

Hugo fut un illustre songeur, sans plus. Sa philosophie n'est qu'une morale (et nous verrons quelle morale haute et réconfortante), non une métaphysique, dont nous n'aurions que faire. Poète, il a des visions en lui comme Malebranche avait « des visions en Dieu ». Ces visions constituent des idées qu'il nous rend, surtout grâce à son imagination, en sensations associées au monde visible (qui tant impressionnait son œil éminemment artiste), en symboles, en mythes. Absurdité donc de prétendre, comme on l'a fait, qu'il ne pensait point. Il pensait, mais se contentait d'évoquer, de suggérer, restant ainsi dans

son rôle. Extraordinaire parti pris, celui de prétendre qu'Alphonse de Lamartine, Alfred de Vigny aient été plus « philosophes » que Victor Hugo, quand au fond ils sont tous trois, de même, en vrais poètes, simplement des exalteurs d'âmes. Non moins risible ceci : les mêmes critiques, regrettant cette prétendue impuissance d'Hugo à la netteté métaphysique, regrettent à l'inverse que les écrivains dits à thèses se permettent de nous proposer des solutions positives au lieu de simples réflexions !.. Au vrai, déclarons-le une fois pour toutes, le poète, pour rester artiste, aussi bien que le dramaturge et le romancier, doit *exposer*, puis aboutir à l'émotion. Alors, là, commence le rôle du lecteur désireux de conclure. Traduire la splendeur de la vie et l'angoisse du mystère en un langage de beauté, voilà ce que l'humanité demande au poète. Et ainsi le poète s'exprime en nous exprimant. Il dit tout haut le chuchotement de nos consciences. Il renvoie en vive lumière les rayons pâles de l'intelligence des multitudes. Il est écho et il est miroir.

Les poètes généralement ainsi résumèrent leur époque et préparèrent la suivante. Il faut remarquer que les plus grands traitèrent délibérément de l'actualité. A première vue, ceci étonne, puisqu'il demeure entendu qu'on leur demande de l'éternel. Mais c'est là leur talent : ils tirent une haute leçon de l'actualité ; ils passent du particulier au général ; ils « refont de l'éternel avec tout ce qui passe ».

Hugo ne manqua pas à cette tâche. Mineur géant, il extrayait de son siècle le métal de beauté, de liberté, de progrès, tout enveloppé de gangue. Il avait, je l'ai dit, une très haute idée de la mission du poète, qui est justement de servir au progrès : « La poésie,

ouvrière de la civilisation, s'écriait-il, quoi de plus admirable ! » Il eut, comme Lamartine, mais celui-ci à un seul moment de sa vie, une importante, une excellente influence sur les foules. Nul spectacle plus auguste et plus réconfortant que celui de ce poète devenu le berger d'une nation. A l'heure où j'écris ces lignes, — 6 mai 1915, — c'est aussi un poète qui, du haut du rocher de Quarto, exalte son pays dont il annonce le printemps, électrise un peuple à qui du doigt il montre son destin, tel un prophète d'Israël. Gabriele d'Annunzio remplit pour l'Italie le rôle que Victor Hugo eût joué dans les mêmes circonstances et qu'il a d'ailleurs rempli plusieurs fois. Pour de tels hommes, nous n'aurons jamais assez de lauriers.

Les poètes sont des sonneurs d'idéal.

D'idéal pour les peuples comme pour les individus. Ils suscitent, écrivit-on, des états d'âme collectifs d'où naissent les mœurs et les lois nouvelles [1]. Combien de transformations sociales leur sont dues parce qu'ils avaient préparé le terrain ! Ah ! comme on est injuste envers eux qui sont la vérité parce qu'ils sont la beauté, envers eux qui, au-dessus de nos pauvres appétits, de nos débats mesquins, élèvent le saint-ciboire des suprêmes joies de la vie (épanouissement de notre fleur spirituelle), envers eux qui poussent le seul cri digne de nous et le seul cri qui s'étouffe à nos gorges : *excelsior !*

Les poètes sont des sonneurs d'idéal. Quelle que soit la compréhension qu'aient pu avoir de la Poésie les doctrinaires ultérieurs au Romantisme, je ne crois

1. Se rappeler Hegel, — et aussi Chateaubriand qui regardait les poètes comme les législateurs des hommes et les précepteurs de la sagesse (*les Martyrs*, livre II).

pas que cette compréhension dépasse en intérêt et en noblesse celle qu'en eut Victor Hugo. Et je ne crois pas que la compréhension qu'en eut Victor Hugo soit dépassée par celle de ses émules. Je ne dis pas que ceux-ci soient lyres inférieures à la lyre que j'exalte ici. Je ne dis pas que la conception hugolienne du poète est la seule acceptable, la seule possible. Les grands poètes sont des splendeurs équivalentes, mais différentes. Hugo en est une, Dante en est une autre. Et Milton, « cette rose fleurissante au bord de l'avalanche ». Et Vigny, cette fierté de cime. Et Musset, cette fantaisie dont le sourire est soleil et la larme diamant. La nature est infiniment variée. Ses fleurs humaines le sont autant que ses fleurs des champs, des bois, des fleuves et des monts. Des poètes, il y en a autant que de familles de roses. Avez-vous été dans une roseraie ? Je vous recommande cette volupté, promenade paradisiaque. Unité de beauté dans la diversité des races. Mille tons, mille formes, mille parfums. Des corolles, rouges comme le sang, jaunes comme l'or, blanches comme l'hermine, et toutes les gammes intermédiaires, symphonie fabuleuse qui va des langueurs les plus exquises aux exaltations les plus ardentes. Le regard-papillon vole de fleur en fleur. Une ivresse vous enveloppe. Une extase monte en vous. De quelque côté que vous tourniez la tête, vous apercevez un sourire qui sent bon. Vous défaillez au milieu de cet enchantement.

Elle est semblable, et parfumée, et enivrante, la roseraie de la Poésie. Mais il est des rosiers plus ou moins vigoureux, des espèces à chacun de nous plus particulièrement chères.

Le rosier Hugo est un des plus séduisants, pour moi, au jardin poétique de la France...

VI

Qu'était-ce qu'un poète romantique ? Un *lyrique* avant tout. De ce fait même, fût-elle sans valeur, la poésie romantique renoue avec la tradition celtique, quasi-étouffée, selon la jolie expression de Saint-Pol-Roux, sous l'avalanche du classicisme tombée en blocs de la montagne Antiquité. Et de suite deux remarques s'imposent : calomnie de prétendre que les romantiques, dont Hugo, ne sont pas dans cette tradition française précisément par eux reprise à sa source gauloise ; aveuglement de ne pas voir que les symbolistes continuent les romantiques en ce sens qu'ils tiennent, eux aussi, à la même tradition (1).

Le romantique fut un lyrique, au temps où le vieux lyrisme français, populaire, fait du meilleur de notre

1. Le vrai poète — romantique ou symboliste, qu'importe l'étiquette — est avant tout, ne l'oublions pas, celui qui retrouve, déchirant les voiles mis entre le monde et nous par des siècles d'hérédité, de littérature, de réflexion, et résumés au cours de l'éducation de chacun — la fraîcheur d'impression des primitifs. Cette impression, il la traduit avec les moyens d'un art appris ou renouvelé (je me méfie si de toutes pièces il le recrée, risquant ainsi de grosses bévues ; est-ce que les grands musiciens ont besoin d'inventer un nouvel instrument?), formé d'une connaissance profonde de la langue, connaissance qui ne s'improvise pas mais s'étudie, constitue le *métier*. Le métier n'est donc pas forcément en rapport étroit avec l'inspiration. Baudelaire, Samain, Rodenbach, ont donné des frissons très nouveaux en maniant la prosodie traditionnelle. Combien de braves jeunes gens ressassent émotions banales et vieilles idées en vers libres, et croient avoir par là saisi aux cheveux l'originalité ?

sang, le lyrisme de Villon et des cathédrales, était combattu, méprisé par les continuateurs d'ailleurs aveulis des classiques, eux-mêmes si incompréhensifs de notre Moyen Age. Les sous-Voltaires d'Académie imposaient alors une poésie officielle, mécanique, glaciale, codifiée. Heure méprisable des Ducis, des Baour, des Lemercier, des Pompignan — jeu de quilles au milieu duquel tomba joyeusement une grosse boule éblouissante aux environs de 1820.

Le lyrique romantique voulut rendre ses émotions, *à lui*. Sentimental, individualiste, il trouvait urgent de mettre son âme en vers, plutôt que des thèmes estampillés par l'École. On sortait de la Révolution, de l'Empire. On se sentait à la nuque, encore, le couteau de Guillotin, à la gorge le poing de fer de Napoléon. On manquait d'air. On aspirait à l'essor. On avait un frémissement d'ailes aux épaules. Le Romantisme est une clameur de prisonnier qui s'évade, un chant d'oiseau qui prend son vol, un grand hymne à la vie telle que nous la définissions tout à l'heure, à la vie-vérité, à la vie-beauté. Cet hymne, Jean-Jacques, Chateaubriand venaient d'en écrire les strophes liminaires, le premier en s'inspirant de la Nature réapprise, le second de la Religion rétablie. Nature, Religion, éléments essentiels de sentimentalisme, vont inonder le lyrisme retrouvé. Mais une observation est ici nécessaire :

Depuis Bossuet, l'esprit d'examen cheminait dans les cerveaux. Des doutes se dressaient devant les dogmes. Buffon avait ouvert le grand livre de la Création, Montesquieu, le grand livre de la Civilisation. Rousseau avait rêvé et Voltaire avait ri. La Religion ne pouvait plus rester un faisceau de tyrannies, ni la Nature se réduire à un catalogue de preuves

théologiques. On ne supprimait pas le Mystère, mais on le méditait davantage, et le trouble sacré, devant lui, tout en gardant le déisme comme flambeau, s'imprégnait de raison. Nature, Religion, débarrassées de leurs oripeaux, transfigurées, devenaient, l'une une série de tableaux et d'interrogations, l'autre une vaste rêverie, toutes deux des thèmes émotifs. La foi s'était, non suicidée, mais magnifiée en s'imprécisant. Elle va friser l'hérésie, et le panthéisme lamartinien bientôt inquiétera Rome, en attendant que l'effraie bien davantage le spiritualisme assez manichéen de Victor Hugo, le pessimisme antichrétien de Vigny, puis les terribles blasphèmes d'une Ackermann. Au début, les traditions aidant, l'on sera catholique encore, mais la libération s'aggravera de jour en jour ; du moins en restera-t-il une religiosité pleine de l'angoisse de l'inconnu.

Au reste, peut-on dire qu'il y ait vraiment eu renaissance catholique sous l'Empire et la Restauration ? Pour qu'elle s'affirmât, il eût fallu que la prissent en main, non des laïcs, mais des ecclésiastiques de génie. Un seul prêtre joua quelque rôle alors, — et quel prêtre ! — Lamennais, tonsuré sans vocation, suspect aux jésuites, écrivain peu dans la lignée des exégètes imbibés de littérature sacrée, Lamennais, qui osait invoquer la raison sur un terrain où la raison doit se taire ! Quant aux de Maistre, aux de Bonald et bientôt aux de Montalembert, leur catholicisme se transformait en arme politique et sortait de la bataille purement intellectuelle. Avouons-le, ce qui eut la sympathie romantique, ce fut la foule des croyants que la Révolution avait traqués, des prêtres qu'elle avait massacrés, des églises qu'elle avait mutilées, ce fut la splendeur des cathédrales, la griserie de

l'encens, la douce mélancolie des lumières de vitrail, le charme des vieux couvents verdoyants aux cloîtres pleins de poésie sous un rayon de lune, mais non point le Dogme et non point l'Église.

Le goût et le sens de la Nature vont, d'autre part, rendre *pittoresque* la sentimentalité romantique. Le poète bâtissait auparavant des thèmes tragiques, lyriques, descriptifs, selon des formules. Maintenant il ouvre les yeux. Il voit, et il jouit de ce qu'il voit sans intermédiaire. Il se dégage des clichés de convention. Il devient original, savoureux. Il mêle sa songerie à la description, donc l'approfondit au lieu d'en rester aux surfaces. Ce n'est nullement du Symbolisme, comme on a tenté de le faire croire, que date la pénétration de la Nature par la Poésie. Elle fut commencée, et quasi nécessairement, par ceux qui réagirent contre l'objectivisme superficiel des faiseurs de « Saisons » et de « Jardins ».

Foin des clichés, des enthousiasmes factices. Et cela en face de la Religion comme en face de la Nature. Voilà le mot d'ordre romantique. Une heure viendra où le criticisme prononcera ce mot d'ordre en face de la Philosophie et de la Science officielles. Et c'en sera fait de l'ancienne intellectualité...

Le romantique est immensément curieux, à cause de la liberté même qu'il veut à son investigation. Par la Révolution, s'était ouverte une vanne — un instant maintenue par l'Empire — sur des lacs nouveaux largement étendus jusqu'à des brumes de rêve et des sommets d'utopie. Outre la grande Nature, outre le Moyen Age, c'était l'Histoire tout entière qui s'offrait, non plus la littérature anecdotière des Mémoires, mais les fresques entrevues par Bossuet et Voltaire, l'histoire générale de la France, de l'Eu-

rope, de la Terre. Des savants déchiraient le mystère asiatique et la ténèbre de l'Antiquité. On déchiffrait la pierre et le papyrus. Dans la vapeur violette des antans se dressaient les hypogées d'Egypte, les palais babyloniens, les pagodes hindoues, passaient les armées persiques, les hordes tartares, se levaient de leurs tombes, parfois pyramides, les pharaons et les khans, les césars et les mikados. Quel enivrement dans ces fouilles, et dans l'étude des vieilles religions, des vieilles institutions, des arts et des mœurs de ce fantastique Orient dont Hugo, des premiers, allait raffoler autant que du pittoresque médiéval, et dans ces explorations aux domaines obscurs de la métaphysique que l'Allemagne mettait à la mode, non moins que la Légende or et bleu !... Découvertes passionnées !... Cette curiosité fatalement devait marquer sa sympathie aux idées inédites dont était rempli le grand rêve socialiste d'équité et de fraternité universelles.

Sentimental, pittoresque et curieux, méditatif plutôt que métaphysicien, le lyrique romantique cherche moins à établir des doctrines qu'à alimenter sa rêverie. Et sa rêverie porte sur le petit nombre des grands thèmes qui d'ailleurs continuent à nous hanter. Elle se penche sur la destinée des individus et sur la destinée des nations. Une pitié l'illumine en face de l'insoluble misère, et par ainsi évolue la charité chrétienne en fraternité d'où naîtront socialisme et solidarité. Une révolte la pénètre en écoutant les peuples opprimés, et par ainsi le vieil instinct provincialiste, en se raisonnant, deviendra non seulement ce bon régionalisme qui par la suite s'organisera et donnera toute une floraison littéraire, mais ce nationalisme rationnel qui enfièvre encore l'Europe, et imprégna la

guerre même de 1914 en dehors des autres sources du vaste conflit.

Hugo fut le plus notoire exemple du sentimentalisme humanitaire des temps romantiques. Sa parole retentit, toute de justice et de bonté, en faveur des faibles, — individus ou collectivités. Cette bonté devint même une de ses caractéristiques : « Voltaire et Victor Hugo ne se ressemblent pas par le génie, dira Arsène Houssaye, mais par l'amour de l'humanité. Ce sont les deux papes de l'esprit humain. » Et Camille Pelletan : « Comme Voltaire, Hugo a remué le monde parce qu'il l'a aimé. »

Au demeurant, la poésie romantique est traversée de tous les frissons métaphysiques et sociaux. Elle pouvait se considérer comme complète, et, à bien regarder, nous n'y avons pas ajouté grand'chose. Elle est humaine, répudie l'art pour l'art, se veut morale. Le beau, dit-on, se suffit à lui-même, et c'est juste. Mais que dire du beau qui sans déchoir s'adjoint l'utile ? Or, Hugo se voulait éducatif. Il est plus et mieux que tout autre un sonneur d'idéal. Il a écrit dans son *Post-scriptum de ma Vie*, à ce sujet, des phrases définitives. Non seulement, pense-t-il, le beau est obligatoirement vrai, mais toute œuvre belle est obligatoirement profonde. La bonté jaillit de la beauté, et l'on ne peut être inutile quand on est un grand écrivain. L'art ne peut être neutre, et l'amélioration humaine constitue un de ses résultats évidents, même sans qu'il le veuille, même sans qu'il le sache. Par lui les mœurs s'adoucissent, la sympathie éclate, la fraternité germe. On admire quand on lit un chef-d'œuvre ; et quand on admire on pense ; et quand on pense on contribue au progrès. L'art est civilisateur par le fait même qu'il émeut.

« Les émus sont les bons. » L'art rayonne en vertu. L'art véritable ne peut être que moral, donc utile.

Les romantiques laissent déborder leur personnalité, prétend-t-on, ils abusent de leur moi. Mais qu'est donc le lyrisme sinon une exaltation du « moi » cherchant à refléter autrui ? Le subjectivisme est une condition de l'altruisme. L'objectivisme conduit à l'impassibilité. Les romantiques se refusèrent à ce fakirisme. Ils le laissèrent à leurs successeurs, aux parnassiens. Encore faudrait-il prendre la défense de ceux-ci contre la légende qui veut voir en eux tous des ouvriers d'art pur. Sauf Hérédia, peut-être, pas un parnassien ne fut impassible. Pas même Leconte de Lisle qu'on connaît mieux aujourd'hui. J'entends encore Sully Prudhomme s'insurger devant moi contre cette calomnie. Toute l'œuvre de Coppée proteste de même. Et l'on peut se demander si, par une ironie des classifications, le seul impassible du XIXe siècle ne reste pas précisément un romantique : Théophile Gautier. Calomnie, disais-je. Les poètes ne veulent pas, et ils ont raison, qu'on les suppose indifférents à l'humanité. Et quant à l'accusation d'individualisme outrancier, Victor Hugo y répond lui-même dans la préface des *Contemplations* : « Nul de nous n'a l'honneur d'avoir une vie qui soit à lui. Ma vie est la vôtre. Votre vie est la mienne. Vous vivez ce que je vis. La destinée est une. Prenez donc ce miroir et regardez-vous-y. On se plaint quelquefois des écrivains qui disent : *moi*. Parlez-nous de nous ! leur crie-t-on. Hélas, quand je vous parle de moi, je vous parle de vous. Comment ne le sentez-vous pas ? Insensé, qui crois que je ne suis pas toi. »

VII

La Nature, disais-je, possède une immense variété de fleurs humaines, donc de poètes. Cette variété entraîne à une hiérarchie, car ces saveurs inégales sont aussi des valeurs inégales. Une échelle monte jusqu'à la plate-forme des génies, jusqu'à ce domaine que le Maître appelait « la région des Égaux ».

Hiérarchie provenant de la gradation des inspirations, et par suite, de celle des réalisations. Hiérarchie des émotions. Hiérarchie des intelligences. Hiérarchie des productions. Inégalité fatale et dont la Nature nous donne l'exemple. Inégalité universelle, foncière, bonne parce qu'émulatrice, bonne parce que productrice de diversité nécessaire. L'Église en a tenu compte et enseigne le culte des anges. Qu'est-ce que les anges ? Des intermédiaires entre nos natures finies, bornées peccables, et l'Infini, la Perfection, — Dieu.

Les génies, ce sont nos anges terrestres.

Les génies sont les intermédiaires entre les hauts talents et l'Idéal.

Talents et génies sonnent l'Idéal. Mais quel carillon sublime jaillit des génies, en plein ciel, rosée d'harmonie, en même temps rosée de lumière !

Malgré l'opinion de Victor Hugo dans son *Shakespeare* (cette admirable initiation au génie), le génie est difficilement analysable et classable. Pour deux raisons : à cause d'abord des transitions obligées entre le talent et le génie ; à cause ensuite des rapports existant entre le génie et la vérité. Je m'explique.

Puisqu'il y a variété, inégalité, hiérarchie entre les réalisations, la limite devient bien imprécise entre les différentes valeurs de talents, entre les talents et les génies. Où finit le talent ? Où commence le génie ? Voltaire n'a-t-il que du talent, ce polygraphe brillant et partout de second ordre ? Est-ce un talent ou un génie que Thiers, intelligence si vive et si souple, si claire et si mesurée, écrivain consciencieux, mais sans souffle ? Talent ou génie : Proudhon, Taine, Sand, Augier, Daudet, Zola ?

Il semble que l'homme de génie soit surtout l'inspiré. Il semble que le terme convienne à Chateaubriand, à Lamartine, à Hugo, à Vigny, à Balzac, à Michelet. Mais encore chacun sur eux disputera, car chacun a ses dieux. J'en sais qui mettront Strada dans la liste, et refuseront d'y placer Hugo. Quel critérium ?

Fâché avec Gœthe, Hugo le rejette du panthéon des génies. Il y met Homère qui peut-être n'exista jamais qu'en plusieurs morceaux. Il y met Job, Isaïe, Ezéchiel, dont il est fort incommode de juger l'art, et l'art doit être, il le faut absolument, une des marques du génie, sous peine d'appeler de ce vocable le premier vaticineur, le premier illuminé venu. Il y met saint Paul qui a dit tant de sottises. Pourquoi n'y met-il pas sainte Thérèse et d'autres mystiques ? Et les Pères de l'Église sont-ils de la partie ? Points délicats.

Autre considération : les génies ne sont point apparus de but en blanc parmi nous. Il a fallu des centaines de siècles d'évolution avant de connaître leur surgie (à moins de prétendre, ce qui est soutenable, qu'on n'a pas le droit d'en frustrer la préhistoire). Mais ils illuminent plutôt le sommet de chaque civi-

lisation. Ils en sont le fronton, le dôme, la flèche. Hugo nie le perfectionnement de l'art (c'est la science seule, expose-t-il, qui se perfectionne). Il faut pourtant bien admettre que l'art est né, s'est développé, a grandi avant d'atteindre les cimes. Sinon nous aurions des chefs-d'œuvre à l'âge de pierre, affirmation proprement absurde. Évidemment, c'est dans l'histoire seule qu'il faut situer « la région des Égaux » dont parle le Maître. Équivaloir Homère et Dante, soit ; Corneille et Racine, Hugo et Lamartine, Rude et Carpeaux, Ingres et Delacroix, soit. Cela ne supprime point l'hésitation marquée plus haut pour un Voltaire, pour un Zola.

Second point, très grave : les rapports du génie et de la vérité. Quand les génies se trompent, — et souvent ils se trompent, — doit-on les destituer de leur rang ? Michelet est plein d'erreurs. Hugo fourmille de méprises. Lamartine a des négligences et Musset en abuse. Chateaubriand dit des énormités dans le *Génie du Christianisme.* Flaubert abonde en barbarismes et solécismes, car dans sa jeunesse on étudiait très mal la langue au collège. Champfleury relève en trente pages les difformités de style d'un des meilleurs livres de Barbey d'Aurevilly. Bossuet falsifia la vérité dans la plupart de ses oraisons funèbres. D'ailleurs, je l'ai dit : il est rare que les parfaits soient les grands. Les grands font le beau, pourrait-on dire, avec excès. Virgile, Raphaël sont plutôt des parfaits, Molière, Michel-Ange sont plutôt des grands. Faut-il dire que Michel-Ange dépasse Raphaël, que Molière dépasse Virgile ? Le parfait, c'est le goût au sens scolaire du mot, et le goût c'est le choix. Le grand c'est la conquête sans choix, violente, coup de griffe léonin. Le parfait est le lot du talent, la con-

quête léonine est le lot du génie. Et cette conquête a quelque chose de sauvage, de poignant, de terrible. De là notre tremblement d'admiration, et notre hésitation parfois. Car tous les génies, tous, manquent de goût, de ce goût selon l'école, qui après tout n'est sans doute pas le vrai.

Tais-toi donc, critique tatillonne, irrespectueuse ! Qu'importent de petits nuages dans le grand azur plein de soleil ? Est-ce que la lumière ne nous éclaire pas éperdument, quand même ? Bien mieux, n'est-ce pas grâce à ces nuages que nous avons les plus éblouissants couchers d'astre ?

Ne nous lassons pas de le répéter : les poètes ne font pas profession de philosophie ; ils n'ont point la prétention d'être des grammates. Pourvu qu'ils écrivent une belle langue riche, sonore, assez correcte, ce que nous leur demandons, c'est l'exaltation magnifique, autrement difficile à obtenir qu'un bon accord de participes, c'est l'extase enfin, assez indifférente à une confusion de dates, elle qui nous met face à face avec l'éternité !

Ne dédaignons pas ceux qui renseignent ; mais il nous est permis de ne point les mettre au-dessus de ceux qui transportent. L'exactitude est à la portée de tous, non l'attitude lyrique. Avec de l'application, l'on devient un Fustel de Coulange, ce qui est beaucoup déjà. Il faut autre chose pour devenir un Michelet. Aimons nos grands poètes qui abordent aux plages de l'Infini comme les savants, mais sur une autre nacelle, si fleurie !

O poètes ! sonneurs d'idéal, ô génies ! déchireurs d'horizons, soyez bénis par l'humble troupe de vos admirateurs agenouillée devant l'autel de l'art où vous dites la messe de beauté.

Prêtres de l'ultime religion des hommes, vous sûtes repeupler d'idéal les cieux désertés. Dans votre tabernacle il est aussi un saint sacrement. Et quand vous le prenez, quand vous vous retournez, quand vous l'élevez au-dessus de nos têtes, nous sentons descendre en nous quelque chose qui est aussi du divin. Merci, ô génies ! merci d'être des clartés, merci d'être des sésames, merci d'être des magiciens dont la baguette fait surgir les féeries intérieures !

Et pardon, pardon à vous tous qui fûtes couronnés d'épines, battus des verges de haine, pardon pour l'Humanité qui vous a si souvent méconnus, trahis, traînés dans la boue !

O génies à qui nous devons la volupté de la connaissance et la volupté de l'émotion, ô génies qui êtes nos derniers dieux, ô génies, sonneurs d'idéal !

CHAPITRE IV

LES VIES INTENSES

I

Parmi les rêveries guernesiaises d'où naquit ce livre, une surtout s'est incrustée dans ma mémoire. Ce jour-là, j'avais suivi la water-lane qui conduit au Moulin-Huet. Ces water-lanes ou « chemins d'eau » sont un des charmes de l'archipel normand. Figurez-vous une rivière et son chemin de halage, mais la rivière est ruisselet et le chemin sentier. L'un et l'autre courent sous un berceau de verdure qui vous enveloppe d'une ombre smaragdine et fraîche. L'un et l'autre sont pleins d'une allègre chanson : en bas celle de l'onde, en haut celle des oiseaux. La brise joue entre les branches et ajoute une troisième note à ce concert. Le soleil joue entre les feuilles et ajoute des rayons à toute cette musique. On marche comme au milieu d'un rêve.

Peu à peu, la lueur verte des sous-bois fait place à la lueur bleue d'un lointain qui se précise à mesure qu'on avance et que les arbres s'éclaircissent. Et soudain l'on débouche sur une apparence de lac scintil-

lant serti dans l'écrin des deux collines qui l'embrassent. Mais le lac grandit, grandit, et devient la mer immense. Les collines sont deux promontoires : la pointe d'Icare et la pointe de Jerbourg. La grève où l'on prend pied est la baie du Moulin-Huet, une des plus séduisantes de l'île.

La pointe de Jerbourg est particulièrement impressionnante. Elle termine la côte du sud par un haut rocher, vrai pan de mur d'une cité détruite, et l'illusion s'accuse d'autant plus que le cap se prolonge en un égrènement d'écueils pareils à des monuments tombés un à un, gisant là, restes d'on ne sait quelle Ys maudite, vaincue par la rage océane. Un de ces écueils s'achève en une forme fantômale dite dans le pays le Bonhomme Androu. Ce spectre de pierre a sa légende que je ne conterai point, car seul importe ici le souvenir de mes pensées d'alors. Mais il me frappa l'esprit, et mon œil dans la même promenade découvrit d'autres roches bizarres : ici le Cradle-Rock évoquant, au choix, une crèche monstrueuse ou quelque sinistre sarcophage (le berceau où s'éveille l'homme et le cercueil où il s'endort pour toujours se ressemblent étrangement) ; là le Chien et le Lion, faces hurlantes d'où paraît sortir le tumulte des flots et des vents ; là, le Trépied, support possible d'une infernale cassolette ; là, la Pécheresse, la Baleine, figures de la Fable, titans dressés sur l'écume et tordus de colère ou d'effroi.

Je relisais en ce temps-là l'introduction (chef-d'œuvre elle-même) écrite par le romancier des *Travailleurs de la mer*, aux aventures de Gilliatt. Assis sur la plate-forme qu'on trouve à gauche de la baie en quittant la water-lane, ayant en face de moi le paysage grandiose et tourmenté que répète partout la

Manche aux côtés sculptées, je m'attardais à la page consacrée aux aspects des rochers, et m'émerveillais de la richesse de pinceau de l'inimitable visionnaire.

Personne n'a dit si intensément ce kaléidoscope effarant de la falaise à toute seconde changeante lorsqu'on se promène au long de ses échancrures et, si l'on s'arrête en face d'une de ces extraordinaires constructions dont les maçons s'appellent Vent, Pluie, Ressac, Éboulement, la vision fantastique qu'elle procure. Personne n'a dit avec plus d'art ces apparitions parfois jolies comme des Raphaël, parfois hideuses comme des Goya, plus souvent déconcertantes comme des Edgar Poë, sécrétion de cauchemar au fond des sommeils abusés. Le nuage et le rocher, splendeurs incohérentes ou grimaces effroyables, symbolisaient trop la vie elle-même, toute mêlée de sublimités et d'horreurs, de disciplines et de désordres, et finalement si pleine de grandeur et d'inattendu, pour qu'un romantique évadé de l'emprise classique et du mensonge des harmonies, douces à concevoir, nécessaires à pratiquer mais nullement naturelles, ne fût pas amplement impressionné par ces hasards de la vapeur et de la pierre et n'en tirât pas des vibrations profondes.

Et je le revoyais, Lui, soit immobile et pensif en ces lieux mêmes, soit promenant, par toute l'île, ses prunelles transfiguratrices. Je le revoyais, sans cesse en activité, sollicité par ses œuvres sur chantier, par la page inachevée, par les événements du jour, par la correspondance qu'il recevait de tous les points de l'Univers, par tout le passé, par tout le présent, par tout l'avenir. Je le revoyais, entassant maints feuillets, — ici un morceau de prose, là un fragment de poème, là une idée, un plan, une note, quelques vers

jetés au hasard — sans même savoir, souvent, à quelle œuvre il les destinait, cerveau-force produisant de la beauté comme un torrent de l'eau, et sûr qu'un moment viendrait où tout s'ordonnerait de ce chaos prodigieux. Je le revoyais, lisant, réfléchissant, contemplant, écrivant, jetant quand il le fallait sa parole au Monde, acceptant des présidences de sociétés, défendant mille causes artistiques ou morales, toujours prêt à se donner, à s'utiliser, toujours pareil au jeune combattant de 1830, lutteur qu'arrêtera seule la Mort après une vieillesse aussi verte que l'âge mûr. Je le revoyais, se reposant des besognes intellectuelles par les besognes manuelles, dessinant, sculptant, menuisant, jamais à la halte, au repos inutile, toujours s'exprimant, se répandant, rayonnant, — menant au bref la plus intense des vies d'homme de lettres qui de partout déborde sa vocation.

La vie intense ! si bonne en effet pour accomplir sans connaître le redoutable spleen, le voyage que le Destin nous force à entreprendre aux routes de l'Ici-Bas. La vie intense, toute en frissons des sens et en frissons de l'âme, toute en efforts, en recherches, en lectures, en amours, en observations, en extases, en souvenirs, en projets, en ivresses, en vertiges. La vie intense, qui n'appartient d'ailleurs pas qu'à l'artiste, car le savant, l'ingénieur, l'industriel et, au fond, tout actif intelligent peut l'avoir, — mais celui qui jouit éperdument de l'Univers et le dit avec la plume, l'ébauchoir, le pinceau, l'archet, double sa volupté — quelle meilleure façon de réaliser tout l'humain et les possibilités de divinité tapies en nous?

Victor Hugo, d'une telle vie complète, forme un illustre exemple. Il m'a semblé utile de le rappeler

avec quelque insistance en un temps où se multiplient les leçons d'énergie, où nous revenons à la religion de nos héros.

II

Certes, d'autres belles vies bien pleines avaient le droit de me tenter.

J'aurais pu prendre Voltaire. Voltaire emplit le XVIIIe siècle comme Hugo le XIXe. Même frémissement à tous les souffles, à tous les espoirs, à toutes les colères, à toutes les idées de son temps. Même rôle d'aspiration infatigable et de refoulement puissant. Même longue vieillesse somptueusement vénérée. Voltaire connaît mille aventures, dont la bastonnade et la prison, la fuite, l'exil, l'alerte, l'errance, l'immense respect et la gloire éclatante. Caractère mêlé, contradictoire, raisonneur, capricieux, irascible, vindicatif, élevant la justice et la pitié au-dessus de lui sur le plan de la logique froide, il se disperse et se démène, avide de luxe, de plaisir, de gloire ; il joue des coudes et de la langue, fréquente la canaille, les libertins, les grands, les rois ; il travaille éperdument, aborde tous les genres littéraires, tous les modes d'action, force le succès juqu'à en mourir, voyage, écrit, raille, aime, gronde, sape, ruse et commerce, découvre Shakespeare et Milton, s'intéresse aux sciences et aux philosophies les plus hardies, atteint et perd les plus hautes faveurs, agace par son humeur, conquiert par son talent, et finalement se mue en ce patriarche mondial, en cet apôtre de Ferney dont l'influence prodigieuse va pétrir en partie notre actuelle civilisation.

J'aurais pu prendre Balzac. Balzac est bien le colosse mal dégrossi qu'a génialement traduit Rodin dans une puissante effigie sottement vilipendée. Balzac est l'exubérance inassouvie, l'ivresse pantagruélique. Brasseur inlassable d'affaires plus ou moins imaginaires ou ruineuses, d'œuvres broussailleuses, profondes, lourdes, puissantes comme des quartiers de rocs moussus et scintillant par places d'un métal précieux, héroïquement bohême par impossibilité de devenir bourgeois, sa propre vie est un roman effarant, bondé de péripéties, de luttes, d'aventures, d'heures terribles. Balzac fait figure d'irrégulier aux crises folles de travail, et ce travail d'à-coups aboutit à un document social où éclatent sur l'actualité d'alors des lumières inouïes, sur l'âge ultérieur des lueurs prophétiques. Il étreint l'Humanité dans ses bras de géant, et lui fait jouer une sorte de fabuleux guignol qui nous prend aux entrailles. Mi-romantique, mi-réaliste, fantaisiste ici et là méticuleusement exact, fourmillant de passions fortes, de types énormes, de descriptions poignantes dans leur minutie, Balzac est un monde et sa vie une épopée. Vie intense, certes ! et tragiquement outrancière, pareille à un chaos de montagnes d'où s'élanceraient mille cimes et d'où jailliraient mille torrents.

J'aurais pu prendre Zola. Vie très pleine aussi, mais — à part une courte et courageuse apparition dans la mêlée — tranquille, régulière au contraire des précédentes, et mi-bureaucratique, ordonnée, quasi bovine. *Nulla dies sine linea.* Chaque livre est moëllon soigneusement adaptable au monument d'ensemble. Pourtant, à ce moëllon massif s'accrochent parfois des ailes. Zola s'applique, persévérant, entêté, mi-scientifique mais consciencieux.

Toute la Société est, par lui, caste à caste, étudiée, repérée, décrite avec le détail qui ose. Production au demeurant chaste et saine malgré ses grossièretés — un maçon qui parle gras n'est pas pour cela libidineux — et pleine du souffle des démocraties. Romantique autant que réaliste (le meilleur du Naturalisme est sorti du Romantisme), Émile Zola sait animer les foules et jusqu'aux machines mêmes, de son haleine prométhéenne. Son œuvre est lourde d'une odeur de terre, d'une odeur animale, d'une odeur humaine. Sa vie de même est toute chaude d'enseignement de travail, de justice, de robustesse morale débarrassée des chimères, d'énergie déployée. Timide, peu liant, sensible jusqu'à trembler de la mort d'un chien et des vacarmes du tonnerre, calomnié, couvert de crachats pour avoir soutenu ce qu'il croyait la vérité, mais inébranlable en son honnêteté, il aurait certes sa place dans une galerie consacrée aux modèles contemporains de volonté.

J'aurais pu prendre, si je n'avais voulu me borner aux modernes, aux Français, l'auguste et mystérieux Léonard de Vinci, Gœthe, pour qui le poète devient essentiellement, selon la thèse qui m'est chère, un homme dans la complète et large acception du mot, Emerson, ce merveilleux donneur de sérénité, le volcanique Berlioz tout fumant d'une fièvre sans escale, Napoléon, qui condensa peut-être en lui la plus grande somme d'impressions et de gloire dont un homme soit capable. Toutes ces vies sont prodigieusement intenses. Mais Victor Hugo, cette fougue sans fin, me retint entre eux tous. Il m'était plus familier. C'est lui qu'aux heures de dépression, d'inquiétude, je retrouve le plus volontiers paternel et consolant, élixir intellectuel, goulée d'enthou-

siasme, bouffée de chaleur, trait de lumière... Je ne dis point qu'il est le seul ami spirituel possible — il ne suffirait je pense à aucun homme d'aujourd'hui — mais il est de ceux qui réalimentent le plus vite en moi la flamme baissante, tel un sarment jeté dans l'âtre aussitôt y pétille et le réveille. Voilà pourquoi je l'ai choisi comme élément premier d'une galerie où peut-être, ce qui ne lui déplairait point, il restera le seul buste modelé au gré de mes doigts amoureux, où peut-être aussi je sculpterai d'autres statues de dieux humains.

III

Une « vie intense », d'après les précédentes esquisses, n'est pas exclusivement, on le voit, une vie qui déborde de sensations et d'aventures, car un Jacques Casanova suffirait alors à pareille définition. Une vie intense n'est pas une vie romanesque d'agité, mais une vie grave d'actif. C'est une vie féconde et non simplement célèbre, une vie de surhumanité, je veux dire saturée d'humanité, et dont il reste quelque lumière aux générations ultérieures. Ce peut être une vie courte comme celle de Mozart ou celle de Vauvenargues, ou celle de Pascal. Ce peut être une vie longue comme celle de Chevreul ou de Chateaubriand. Dans ce cas, elle devient plus impressionnante et d'un enseignement plus complet.

Répétons-le, une vie intense n'est pas forcément une vie qui chaque jour se rappelle aux échos des gazettes, une vie à la Mendès. Ce peut n'être qu'une vie de production silencieuse, une vie à la Rosny.

Sans doute, l'effrayante injustice qui pèse sur le monde veut que les vies intenses ne nous paraissent telles que si, malgré tout, elles atteignent la foule par des gestes mémorables. Nous autres, gens de lettres, savons, par exemple, qu'un Han Ryner, pour entouré qu'il soit encore d'une ombre qui va s'éclaircissant, s'affirme un travailleur opiniâtre et menant, acculé, par sa fierté et sa personnalité trop violentes, à une besogne universitaire au-dessous de sa valeur, une des vies les mieux remplies, les plus fécondes, et à laquelle il faudra bien qu'on rende un éclatant hommage. Celui-là s'est pétri, de ses paumes puissamment créatrices, un rêve d'individualisme harmonieux, un rêve de révolte souriante et de clairvoyance ironique où il s'immerge en compagnie de tous les anciens sages qu'il fréquente assidûment ou qu'il invente avec une savante ingéniosité. Il vit avec Épictète, avec son Psychodore, avec Pythagore et Jésus, d'une existence farouchement désintéressée, sienne uniquement, intransigeante pour lui autant qu'indulgente pour les autres, indifférente aux rumeurs provisoires, aux contingences de la Société qu'il contemple d'un regard apaisé du haut de sa tour de sagesse. Ce qui ne l'empêche pas de lire tout, de se tenir au courant de tout, et, merveilleux orateur autant qu'écrivain de génie, de se répandre par la parole quand on l'y sollicite. Chef-d'œuvre sur chef-d'œuvre, il se maçonne un haut piédestal, et l'Avenir, je le sais, je le sens, lui donnera une place d'honneur dans la littérature abondante et confuse d'aujourd'hui.

J'ai nommé Rosny. Un Rosny — je ne parle ici que de l'aîné que je connais particulièrement bien — est une autre étoile de première grandeur en notre

ciel où fourmillent les plumitifs comme astrions en Voie Lactée. C'est un Balzac plus artiste, plus équilibré, plus instruit. Seul ou en collaboration avec son frère, il nous a dotés des premiers romans de préhistoire, des premiers romans de merveilleux scientifique (bien avant Wells), de nos plus amples, de nos plus fouillés romans sociaux modernes. Toute l'Humanité, même celle qui rauquait les onomatopées originelles, même celle qui râlera les derniers spasmes de la Terre, est appelée à cette barre où il l'interroge beaucoup plus qu'il ne la juge. Un style hardi, zébré d'éclairs, clairement classique quand il plaît à l'auteur, est mis au service d'une sagacité, d'une science exacte, d'une intuition, d'une observation de qualité exceptionnelle. Aussi bien, ne voulais-je noter ici que l'intensité de vie de cet écrivain à l'affût de tous les progrès, de tous les événements capitaux, le cerveau en perpétuel enfantement, la plume infatigable, l'esprit ouvert à larges battants sur toutes les manifestations de l'Univers, inaltérablement lucide et comme accoudé au balcon d'où il assiste à la formidable aventure humaine.

Han Ryner, Rosny, types donc de vie discrètement ardente. Mais ils n'ont point fini leur carrière ; ils nous réservent de palpitantes surprises. Je reste persuadé que chacun d'eux aura ses commentateurs, ses biographes passionnés. Et nous devinons qu'il est d'autres écrivains, d'autres artistes, d'autres savants trop ignorés qui vaudraient aussi des méditations longues. Hugo eut cette chance, — mettons, je le veux bien, cette habileté, — de connaître une belle vie et d'en éblouir son propre temps. Affaire de tempérament, d'époque, de hasard. Doué du flair de l'opportunité, il assurait un maximum de rendement

à chacun de ses gestes. Je me garderai de l'en blâmer, ces gestes ayant été importants et féconds, car j'estime du devoir de ceux qui ont quelque chose à dire de savoir parler haut.

La vie romantique, ou plutôt la vie hugolienne, fut spécialement intense, non seulement en raison des événements considérables et mouvementés au milieu desquels elle se déroula, mais en raison de la conception même de celui qui la vécut. Vie de travail et de passion, mêlée au siècle intimement, et non embusquée dans un donjon d'ivoire. Vie agissante et pourtant méditative. Vie des sens, du cœur et de l'esprit, toute drapée d'art. Vie « en littérature » si j'ose dire, mais en littérature à volonté d'action, et par là joignant l'utilité à la beauté ; — tel un amandier rose ou un blanc pommier que le printemps vêt d'un royal manteau de corolles sous lequel lentement va pousser la profusion des fruits savoureux.

Ce que je retiens d'un tel exemple, c'est cette noble ivresse du labeur, cette vaste curiosité, ce malaise de l'idéal, ce besoin de vibrer, cette religion auguste, ces frissons superbes. Voilà la volupté des vies intenses comme la sienne. Et malgré ceux qui pérorent sur nos décadences, sur l'art en péril, je pense que de telles vies sont toujours possibles.

Au moment où je trace ces mots, des soldats vivent tragiquement, là-bas, dans les tranchées, un fragment de leur existence avec intensité, eux aussi, avec une intensité terrible. Des échos m'en viennent ; des poètes m'écrivent du front. Ils éprouvent je ne sais quelle sombre soûlerie au milieu des risques de mort parmi le sang et les ruines. Muscles bandés, regard farouche, esprit tendu, ils me disent que malgré la fatigue et le massacre, ils ont tout de même une

espèce d'âpre bonheur. Pourquoi ? Parce qu'ils frémissent violemment, follement. Certes, ils souhaitent une fin à cet état anormal, mais tous, espérant revenir des combats, m'affirment qu'ils seront enchantés d'avoir vécu de pareilles heures, — heures de tonnerre et de fumée multipliant leur vie, garnissant leur mémoire, alimentant fortement leur pensée. — Quelques-uns craignent la fadeur des minutes qui suivront la fin des hostilités. Que non ! Il y aura tant à faire pour créer et mener à bien une réorientation de la France, au sortir de la sanglante épreuve ! Les vies intenses de la Paix reprendront, plus belles que jamais...

IV

Dès sa naissance, pourrait-on dire, Hugo mène une vie peu commune, intense déjà, ce dont il se rendra compte très vite, étonnamment précoce en raison peut-être de ce que, précisément, il vibra très tôt. A peine né, sa mère, au gré des pérégrinations militaires de l'époux, l'emmène à Marseille, en Corse, à l'île d'Elbe. C'est le campement perpétuel, l'alerte incessante, le départ toujours précipité. Un instant de repos à Paris, dans la crainte que le fragile roseau ne se brise à tant de secousses, puis voilà de nouveau le voyage, hâtif, émaillé de péripéties. Victor a cinq ans ; il suit sa mère en Italie. Il traverse la France, atteint le Mont Cenis où il mange de l'aigle en pleine montagne, dans la cabane d'un chevrier. Curieuse communion, n'est-il pas vrai, où le futur poète jupitérien incorpore une telle hostie ! De la diligence, plus loin, il voit des têtes humaines fichées sur des piques,

des têtes de brigands semées au bord de la route pour terroriser les hordes que son père a mission d'anéantir. Le prochain et irréductible ennemi de la peine de mort n'oubliera jamais cette vision. A Rome, une grande fête religieuse accueille son ébahissement de gamin. A Naples, le soleil et la mer entonnent pour lui la sublime chanson de la lumière et de l'espace. A Avellino, il écarquille les yeux sur le rutilant uniforme paternel ; il loge dans un palais de marbre juché sur un à-pic tout crevassé par les tremblements de terre, et par les lézardes duquel il aperçoit comme fresques au mur, des rectangles de verte campagne.

En 1811, après la forte et durable impression des Feuillantines, dont nous reparlerons, quelle moisson nouvelle d'émotions lors de son troisième voyage, en Espagne ! Son père, attaché à la fortune du roi Joseph, était maintenant général, gouverneur de trois provinces avec résidence à Ségovie, et il combattait la guérilla de l'Empecinado, comme il avait en Italie combattu les bandes de Fra Diavolo. L'occupation française n'était pas pour rendre aisés les voyages en sierras. Aux tournants à casse-cou, aux plateaux desséchés, aux dangereux précipices, s'ajoutaient les attaques à main armée, ou, pour le moins, le sifflement, de ci, de là, des balles tirées d'on ne sait où, jaillies de la colère des buissons, de la rancune des rochers.

Craintes pour Mme Hugo, mais palpitantes aventures pour Victor et ses frères Abel et Eugène. La fièvre du départ, le pittoresque de la diligence, la route suivie, les villes traversées, Angoulême et ses vieilles tours, le passage de la Dordogne en bac, par la nuit et le vent dont s'effrayaient les chevaux, le déjeuner de Bordeaux servi par deux belles demoiselles

tout de rouge vêtues, la petite fille de Bayonne un instant courtisée, — l'idylle comptait dix-neuf ans à deux personnages, — voilà, certes, de quoi remplir une jeune cervelle. Mais combien, depuis Irun, l'expédition se corse ! La diligence est remplacée par un carrosse en marche au milieu d'un convoi escorté de trois mille hommes et de quatre bouches à feu (il accompagne « le Trésor », c'est-à-dire l'envoi trimestriel d'argent de Napoléon à Joseph Bonaparte), convoi dont tâchent de faire partie, pour profiter de sa protection, les gens qui ont à passer dans la Péninsule. Le marquis du Saillant chaperonne Mme Hugo. Chacun évoque avec effroi les guérillas de Biscaye, les atrocités commises par Mina et ses bandits — enfants torturés, femmes flagellées, prisonniers brûlés vifs. On se souvient que, le mois d'avant, un convoi fut massacré à Salinas. C'est dans ces perspectives qu'on se met en route.

Le premier jour, on abat trois lieues. Le second, l'on couche à Ernani, cité noble et toute blasonnée. Puis apparaissent Tolosa la verdoyante, Torquemada en ruines, Saladas en cendre. A Salinas, on essuie des coups de feu. Un peu plus loin, en jouant à la guerre, lors d'une halte parmi des murs croulants, Victor tombe, se troue le front, s'évanouit, et il gardera toute sa vie la cicatrice de cette blessure. A Mondragon, les mules dégringolent une pente trop raide, et sans une borne qui enraya l'une des roues, la voiture, la mère, les enfants disparaissaient dans un abîme. En Vieille-Castille, on manqua mourir de soif. Partout la mauvaise volonté de l'habitant, l'hostilité des choses, et la rage patriotique de punaises. Mais aussi, que de péripéties distrayantes : la rencontre d'un régiment d'éclopés, la cathédrale de Burgos et le

tombeau du Cid, l'alerte de Valverde où l'on crut avoir sur le dos une attaque espagnole, le théâtre de Valladolid, l'arabe et gothique Ségovie, l'arrivée enfin à Madrid, dans l'éblouissant palais Masserano.

A Madrid, on trouva les enfants du général Lucotte, ami des Hugo, et la fille du marquis de Monte-Hermosa, qui se nommait Pepita. Pepita fut la deuxième petite idole de Victor, longtemps chagrin d'avoir quitté la gosseline de Bayonne. On sait que le poète resta vert jusqu'à un âge très avancé. Ce magnifique spécimen d'humanité, en toute branche d'activité physique et cérébrale, et passée la chétivité de la toute première enfance, se montra prodigieux en durée et en vigueur.

Le charme de Pepita mis à part, les sujets d'émoi fourmillaient : splendeur de la demeure seigneuriale, beaux uniformes des Westphaliens du général, présentation, à la cour, de Mme Hugo si éclatante en ses toilettes d'apparat que ses enfants n'osaient plus la tutoyer, galerie des portraits (origine de la scène fameuse d'*Hernani*)... Il n'est pas juqu'au sombre collège des Nobles, où il fallut entrer, qui ne fût intéressant par quelque côté. N'est-ce pas là que Victor fit connaissance de ce Corcovita le Bossu — figure écarlate et cheveux en broussailles — d'où sortirent Triboulet et Quasimodo, du hargneux Elespuru, l'un des quatre fous de *Cromwell*, de l'exaspérant Frasco de Belvérana (qui alla jusqu'à frapper Eugène d'un coup de ciseaux à la joue) passé dans *Lucrèce Borgia* sous le nom de Gubetta ?.. Au retour, bien qu'il regagne la France à marches forcées, — c'était en 1812, et partout s'écroulaient les trônes improvisés par Napoléon, — Victor voit à Burgos des cagoules mener un homme au garrot et un bandit de l'Empecinado

crucifié, membres rompus, sur une croix... Comment oublierait-il des impressions de cette violence, et comment celles-ci n'agiraient-elles pas sur son génie en formation ?

Entre sa onzième et sa treizième année, l'enfant assiste aux événements qui vont changer le visage de l'Europe : la défaite des armées napoléoniennes, l'invasion, la chute de l'Empire, — agonie d'épopée, belle et tragique ainsi qu'un couchant de pourpre. — Entraîné par sa mère vers la Restauration, il conservera malgré tout du respect pour cette grande chose finissante à laquelle son père avait été glorieusement mêlé, de même qu'il saluera plus tard la vieillesse de Charles X partant pour l'exil. Il est étrange qu'on lui ait fait un crime, à cause de son libéralisme naissant, de ces hautes courtoisies.

Le voici en pension. Sa vocation se fait jour, éclate comme un œuf aux coups de bec du poussin qui veut sortir. Son amour (persévérant cette fois) pour Adèle Foucher, son amour violent pour les lettres, maintenant le hantent. Il travaille fervemment à leur double réalisation. Il écrit des milliers de vers pour se faire la main, des douzaines de lettres pour épancher sa tendresse, jusqu'à ce qu'il reçoive enfin une preuve officielle, sous forme de gratification, de l'attention des grands, et une approbation définitive, sous forme de mariage, de l'affection de sa fiancée.

Il se lance à fond. Le mariage n'a pas interrompu sa tâche. Il veut arriver. Il fonde des revues, fréquente salons et cercles littéraires, se crée des amitiés solides, d'utiles relations, joue des coudes, produit et produit encore, toujours à l'affût de l'inspiration, du fait du jour à commenter. Il tend sa lyre au vent du Siècle ; il en tire des hymnes, des plaintes, des

colères, des magnificences verbales qui étonnent et conquièrent. De là cette célébrité précoce qu'on serait mal venu de reprocher à ce bûcheur méritant. Au milieu d'une jeunesse ardente et confusément rénovatrice, seul, il avait la volonté, la décision, l'adresse, la fécondité d'un chef d'école. Ce chef, ce général armé pour la lutte et la victoire, il le devint. Il fonça dans la bataille avec une audace, un coup d'œil, une sagacité, une autorité incroyables. D'autres furent aussi bouillants, surtout dans nos luttes récentes. Mais il se battait, lui, ce qui est plus rare, à coups d'œuvres éblouissantes.

Il gagna la partie. D'aucuns le regrettent. Remercions-le au contraire. Car la partie qu'il jouait était celle d'une liberté nécessaire, d'une beauté nouvelle, bien française et non maquillée. Son triomphe ne fut pas que du domaine dramatique, ce qui eût été heureux mais assez maigre. Il visait toute la Littérature que d'ailleurs il renouvela lui-même avec une maîtrise inouïe. Il visait tout l'Art qui depuis ce temps-là put accomplir l'immense évolution que l'on connaît. Il visait la Politique et par là se haussait à la mission humaine qui toujours le hanta. Faut-il insister sur la vie intense qu'il menait alors, jeune, ardent, soutenu par les amis, excité par des ennemis qui ne pouvaient plus guère, au point où il en était, que fortifier sa popularité commençante en la mettant d'autant plus en évidence qu'ils s'acharnaient davantage à le détruire ? Peut-être dira-t-on qu'il ressemblait à la foule des adolescents en mal de réussite ; mais il y mettait, lui, une telle maëstria !

Les livres succèdent aux livres, les manifestations aux manifestations. Après le tonnerre d'une préface, le tumulte d'une première. Après la révolution au

théâtre, la révolution dans la rue, motif pour lui à des explosions lyriques, à des déclarations sensationnelles, à ses premiers écrits politiques. « En de pareils moments, dit-il à Lamartine, plus d'art, plus de théâtre, plus de poésie. Les Chambres, le Pays, la Nation, rien que cela. On fait de la politique comme on respire. » C'est qu'alors la politique n'était pas — ou bien moins qu'aujourd'hui — un tremplin d'ambition, un levier pour combinaisons, une source d'affaires. On s'y adonnait au nom de principes flamboyant au cœur. Victor Hugo l'aborda dans cet esprit, et son évolution même pourrait être donnée comme un gage de sa sincérité. Aujourd'hui en effet, pour y briller, il faut y prendre une étiquette, ce qui implique une immobilisation de parti. Je dis « aujourd'hui » ; je voudrais pouvoir écrire « hier ». Jadis, en tout cas, on y cherchait moins de profit, on y gardait plus d'indépendance. D'où les possibilités loyales d'adapter sa conduite au développement de ses convictions.

L'étonnant, c'est que la politique ne tue pas l'art chez Hugo, elle qui le tua chez tant d'écrivains dont le nom s'accroche à toutes les lèvres. Il avait prédit : « Le tremblement de terre passé, nous retrouverons debout notre édifice de poésie. C'est aussi une question de liberté que la nôtre, c'est aussi une révolution. » Et il donne des romans historiques, des recueils de poèmes, joyaux immortels auxquels se joignent les rutilantes perles de son théâtre, des paroles diamantaires qu'il prononce au gré des événements, des récits de voyage tout pleins de méditations, d'évocations, de lyrisme grandiose ou charmant. Et quand cet homme se présente à l'Académie, chargé d'un bagage qui eût fait dix gloires, l'Académie le fait

attendre cinq ans, et contre lui vote pour un M. Dupaty et pour un M. Flourens [1].

Bah ! ces drôleries sont de tous les temps. Hugo reçoit tout de même un fauteuil sous la coupole et puis un autre à la Chambre des Pairs. Arrive l'ère des luttes politiques, Quarante-Huit, le Coup d'État, l'Aventurier qui le jette à la porte de France. L'exil ne ralentit en rien la « vie intense » du poète. Au contraire. En face de la mer immense, il devient immense. Sa gloire s'accroît non seulement en popularité, mais en qualité. Il mêle plus que jamais son âme à la nature, la fait large comme l'océan, épique comme la tempête, solide comme le rocher, chantante comme la forêt et les sources, brûlante comme l'azur, romantique comme les nuées, pleine d'étoiles comme les nuits. Il atteint l'alpe de la rêverie où l'on respire avec lui l'air des hauteurs.

Entre ses travaux d'écrivain génial, il se distrait, je l'ai dit, à des travaux de manuel artiste, à la sculpture sur bois, au dessin, accumulant une œuvre de fantaisie ultra-curieuse capable d'enrichir tout un musée. Entre temps aussi, sa grande voix jette des imprécations qui fouaillent comme des verges d'archange, des supplications qui parfois suspendent le crime, des cris de pitié qu'entend l'Univers. Hugo à Guernesey, c'est Voltaire à Ferney, avec le rire en moins, et l'art en plus.

1. Votèrent alors pour lui, la troisième et dernière fois : Lamartine, Chateaubriand, Royer-Collard, Villemain, Nodier, Salvandy, Cousin, Thiers, autant dire tous les grands noms du temps. Votèrent contre lui : Delavigne, Scribe, Dupaty, Roger, Jouy, Jay, Briffaut, Campenon, Feletz, Étienne, Tissot, Lacuée de Cessac, Baour, tas de médiocres ou d'inconnus. Quelle vengeance et quelle leçon pour ses détracteurs !

L'Empire à bas, son Ennemi vaincu, la République proclamée, Victor Hugo rentre à Paris. Il y rentre pour connaître les tristesses du Siège. Il se mêle encore de droit à la politique de son pays. Paris le nomme représentant par plus de 200.000 voix. A Bordeaux où se retire l'Assemblée, il se débat contre des intrigues, démissionne, perd son fils Charles, et se trouve à Bruxelles quand éclate la guerre civile. Il lance des appels désespérés à la concorde, devant le meurtre et l'incendie, et néanmoins il demande l'amnistie des révoltés, car cette âme puissante est pleine avant tout de bonté. La paix revenue, il console la nation vaincue d'un livre dont Paul de Saint-Victor dira : « Grâce à Victor Hugo, notre défaite a son épopée. Jamais la France n'a été glorifiée dans son génie, adorée dans sa beauté, pleurée dans sa chute avec tant de foi, d'espérance et d'amour. » Puis le crépuscule commence. Mais ce crépuscule-là n'est pas celui de tant de vieillards illustres dont la fatigue s'accentue et que par indulgence on continue à largement honorer. Ce n'est pas ce crépuscule de certains beaux jours où le ciel s'assombrit de griseurs vers la fin de l'après-midi. Non. Vous avez vu, comme moi, de ces pompeux occidents où le soleil se retire dans un triomphe de couleurs, où le ciel se féerise à mesure que monte lentement l'ombre qui s'étoile. Il y a dans ces couchants solennels une poésie violente et douce où se cabrent en vous des pégases, pendant que des ibis roses courbent au loin gracieusement leur col pareil à des tiges vivantes. Il y eut dans le crépuscule du dieu, de même, des flamboiements de nuées et des lueurs adorables. Il y eut des recueils de poèmes pareils à des brumes bleuâtres où des cimes s'estompent, des recueils de poèmes familiers pareils à

des âtres de famille pleins de flammes dansantes et joyeuses, des recueils de poèmes religieux pareils à des montées de fumée droite vers la pureté du firmament...

Ainsi finissait-il comme il avait commencé : par la Poésie. C'est le Poète qu'on allait voir avenue d'Eylau en pieux pèlerinage. C'est le Poète que venaient saluer de grands hommes de tous les pays, et devant qui des empereurs mêmes s'inclinèrent. C'est le Poète qui à quatre-vingts ans, par une apothéose dont bien peu connaissent la volupté, entra vivant dans une immortalité dont nul zoïle ne l'arrachera plus. C'est au Poète, il faut le crier bien haut, car c'est notre orgueil et c'est notre joie à nous tous qui tenons une plume, c'est au Poète à qui trois ans plus tard la France, et avec la France l'Univers, rendirent le grandiose, l'unique hommage de ces funérailles formidables dont on n'a pas d'autre exemple dans notre histoire, et qui embrassèrent dans leur communion des millions d'âmes conquises à la suprématie de ce Verbe, voix profonde de la Conscience en marche.

V

La vie de Victor Hugo n'est pas qu'une longue intensité ; elle est aussi une péripétie multipliée. Et cela lui donne plus de relief encore, un étonnant caractère d'aventure et un aspect romanesque, frère de l'aspect romantique de l'œuvre qui put en éclore, Il y entre quantité de faits singuliers, d'imprévus. d'étrangetés. On y trouve bien des explications à la conception si particulière que le poète avait de la vie,

à la littérature si originale qui lui valut à la fois tant de détracteurs et tant d'admirateurs zélés, à son goût pour le contraste, le clair-obscur, l'antithèse...

Rappelons quelques-uns de ces curieux épisodes.

Quand le major Hugo épousa Sophie Trébuchet, il dit en riant au greffier Foucher, son ami et son témoin :

— Ayez une fille, j'aurai un garçon, et nous les marierons ensemble.

Sophie eut un garçon : Victor, et Foucher une fille : Adèle. Et Adèle Foucher, l'heure venue, épousa Victor Hugo.

Ce hasard n'est qu'amusant. En voici un autre, tragique. On avait donné à Victor, pour parrain, le général Lahorie. On sait que Lahorie fut de la conspiration de Moreau. Condamné à mort par contumace, il se cacha dix-huit mois aux Feuillantines, dans une espèce de ruine, et Victor ne voyait alors en lui qu'un ami un peu bizarre de ses parents, se mêlant volontiers à ses jeux, mais lui disant parfois des choses troublantes en le regardant dans les prunelles. Sur l'assurance de la police (qui croit devoir souvent mêler l'infamie à ses procédés de protection sociale), Lahorie se départit de sa prudence, se laissa découvrir, fut arrêté, jeté en prison. Quand Victor revint d'Espagne, le complot de Mallet (dont faisait partie Lahorie) ayant avorté, le lendemain du verdict, Mme Hugo et ses enfants passant devant une affiche, près de Saint-Jacques du Haut-Pas, lurent la condamnation et le nom des coupables. Et la mère dit à l'enfant, avec tristesse :

— Lahorie, c'est ton parrain.

Quel frisson dut avoir le gamin devant cette révélation brusque ! Et la mort, la mort hideuse donnée

volontairement à des hommes, devait lui apparaître à nouveau, je l'ai noté, dans ces têtes de brigands fichées sur les routes d'Italie, dans ce malheureux conduit au supplice à Burgos, dans le corps en morceaux du frère de Mina le bandit, lié sur une croix sanglante. En 1820, Hugo se trouva sur le passage de Louvel allant à l'échafaud, et en 1825 sur le passage du parricide Martin, à qui l'on allait couper le poing et la tête. Nul doute, l'écrivain l'avoua lui-même, de tels spectacles furent l'origine de ces chaleureux plaidoyers contre la peine capitale, qui l'ho norent si grandement.

A la pension Decotte, où l'enfant prodige resta de 1814 à 1818, peu d'événements sensationnels, mais les émotions inhérentes à une grande activité extra-scolaire : telles les récompenses de l'Académie des Jeux Floraux, puis, après la sortie de l'école, la gratification du duc Richelieu, la visite à Chateaubriand, les joies de la lutte et de la réussite.

Etre couronné à quinze ans par l'Assemblée la plus auguste de France, être ensuite nommé chevalier de la Légion d'Honneur à vingt-quatre ans, avec, entre temps, une inscription de pension sur la cassette royale, une invitation personnelle du roi à la cérémonie du Sacre, voilà pour un jeune homme, à coup sûr, des minutes inoubliables.

Mais revenons sur nos pas. En 1821, le 27 juin, sa mère étant malade, et Victor auprès d'elle avec son frère Eugène, celui-ci dit au cadet :

— Regarde comme maman va bien. Elle ne s'est pas réveillée depuis minuit.

— Oui, elle sera bientôt guérie, répond Victor.

Il s'approche, il l'embrasse. Le front est glacé. Elle est morte !

Secousse déchirante, car il l'aimait tendrement. Le père, brouillé avec elle, ne vint même pas à l'enterrement. La gêne entra dans la vie du jeune homme. Il va passer par une crise financière, connaître la mansarde, les mille ennuis de la pauvreté qu'il ne surmontera qu'à force de travail et d'amour.

Orphelin, enfant encore, il lutte contre les pièges de la vie et des hommes. Un jour, il se bat en duel avec un garde-du-corps qui, dans un café de Versailles, lui arrache insolemment un journal des mains. Alfred de Vigny et Gaspard de Pons furent ses témoins. Blessé au bras gauche, il se rappela ses impressions en faisant parler le Didier de sa *Marion de Lorme.*

En 1822, il se marie enfin, après combien de difficultés! Au repas de noce, qui a lieu dans la salle même où Lahorie a entendu la sentence fatale, Eugène donne les signes d'une exaltation inquiétante. On croit qu'il aimait également Adèle. On l'emmène : il venait d'être atteint de folie !

Folle aussi devait plus tard devenir l'autre Adèle, la fille du poète, à la suite d'un mariage malheureux. Ces deux spectres ne hantèrent-ils point Victor Hugo à de certaines heures de sombre rêverie ?

Le travail heureusement dissipe sans les abolir les chagrins successifs de l'écrivain. Il y trouve des récompenses, et souvent inattendues. Après le Sacre, un éditeur, Canel, lui offre deux mille cinq cents francs pour quatre odes. A la fin du quatrième acte de la première d'Hernani, un autre éditeur, Mame, le prie de lui accorder une minute d'entretien, lui propose six mille francs pour le manuscrit du drame, et séance tenante, au bureau de tabac le plus proche, les lui donne et lui signe un contrat. Ce sont là choses qui comptent pour un débutant.

Ne rappelons que pour mémoire la bataille romantique si ressassée que nul ne l'ignore plus, même en ses détails. Quelle source d'émotions furieuses, plaisantes, pleines de craintes, de soucis, de fiertés légitimes, d'angoisses secrètes, de triomphes, elle fut au jeune chef d'école ! Querelles avec la censure, querelles avec le théâtre, querelles avec le public, querelles avec la critique. Ici une interdiction, là une cabale, là l'organisation minutieuse d'une première parmi les fatigues des répétitions, là une entrevue avec un ministre ou le roi lui-même. Et les « éreintements » féroces des gazetiers, les pamphlets virulents, les parodies écœurantes, les plagiats éhontés, tous les canons, toutes les fumées, tous les cris de haine, tous les hourras, tous les tumultes, tous les coups de force, toutes les ruses, toutes les trahisons, tous les assauts, toutes les claironnades de la Lutte... Et cela pour retomber tout de suite après à d'autres combats, ceux des barricades, où le bruit cette fois se résout en coups de feu, la criaillerie en râles, où les charges ne sont pas des caricatures de la plume, mais des ruées de chevaux excités, où les acteurs jouent pour de bon leur rôle, où la toile tombe sur des cadavres blêmes et sur des pavés rouges.

Incident entre mille : Hugo habitait, en 1830, la seule maison qui existât rue Jean-Goujon. En juillet, les Champs-Élysées devinrent bivouac, et la demeure, îlot isolé parmi les soldats. Ni journaux, ni lettres. Ravitaillement difficile. On entendait l'artillerie qui roulait, le tocsin qui pleurait, la fusillade qui crépitait. Des balles sifflèrent dans le jardin. Hugo commença de s'inquiéter, sortit aux nouvelles, fit délivrer un garçonnet de quinze ans sur le point d'être

fusillé, rencontra enfin le général de Girardin, qu'il connaissait, et qui lui apprit qu'on allait tirer sur sa maison à boulets rouges ! Le lendemain, la Révolution avait gagné la partie et la rue heureusement retrouvait sa tranquillité.

En 1832, nouvelles émeutes, — et le choléra. Une nuit, Victor Hugo réveillé en sursaut voit un spectre blanc qui se traîne au pied de son lit et l'appelle en sanglotant. C'est la mère d'un ami, Ernest de Saxe-Cobourg, qui vient le supplier de venir au chevet du malade. Quand il arrive, le malade est mort, et le poète reste jusqu'à l'aube entre le cadavre à l'immobilité terrible, et la mère à moitié folle. Peu après, son petit Charles, atteint par le fléau, en réchappe à grand'peine. Puis encore, en juin, l'insurrection populaire, les balles qui sèment la mort, la fameuse défense du Cloître Saint-Merry : elle frappa vivement l'imagination de celui qui devait écrire les pages superbes, dans *les Misérables*, de « l'Épopée de la rue Saint-Denis ». Quelque temps avant, une détonation en pleine nuit réveillait Hugo. Une vitre volait en éclat. On avait voulu assassiner le jeune lion romantique !...

Une autre fois il fut l'objet d'une attaque de malandrins, rue des Tournelles. Renversé, on allait lui faire un mauvais coup quand des passants forcèrent les voleurs à s'enfuir.

En 1836, il tire de sa *Notre-Dame* le libretto de *la Esmeralda.* Le dernier mot en est : *Fatalité.* Singulières coïncidences : la musique de Mlle Bertin, fille du directeur des *Débats*, fut sifflée. Des deux principaux interprètes, l'un, M. Nourrit se tua en Italie, l'autre, Mlle Falcone, perdit sa voix. Un navire, qui avait pris ce nom : *l'Esmeralda*, som-

bra corps et biens en allant en Irlande. Une jument que le duc d'Orléans avait également appelée ainsi, se fracassa la tête. Opéra malchanceux que termine un mot fatidique : on ne le reprend jamais.

Petits incidents. Voici le grand drame. Le 15 février 1843, Léopoldine Hugo, la jolie *Didine*, se marie avec Charles Vacquerie. Épouse charmante, adorée. Le couple habitait Le Havre. Sept mois après leur union, comme les deux jeunes gens villégiaturaient à Villequier, dans une maisonnette tapissée de vigne, un matin, ils prirent un canot pour se rendre à Caudebec. Ils étaient quatre dans l'esquif. Un coup de vent, furibond comme un taureau qui se précipite, les attendait à un tournant du fleuve, se jeta sur l'embarcation, la retourna. Tous quatre se noyèrent. On pense que Charles mourut volontairement.

Le malheureux père fut atterré de ce coup. On verra plus loin de quelle étrange façon il l'apprit. Mais comme les écrivains sont de sublimes abeilles, de cette douleur il fit le miel d'une des parties, et la plus belle, des *Contemplations*.

Ainsi les grandes tristesses, les rudes batailles. Hugo les a connues. Les grandes amours aussi. Il eut tout le bonheur du mari avec Adèle. Il eut tout le bonheur de l'amant avec Juliette.

Il lia connaissance en 1833, nous l'avons vu, avec cette Juliette, orpheline recueillie par le général Drouet qui lui accorda son nom. A vingt-sept ans, elle jouait, dans *Lucrèce Borgia*, le rôle de la princesse Negroni. On l'y admirait pour sa beauté plus encore que pour son talent. Et cette beauté fit sur le poète une impression profonde que d'ailleurs, disons-le de suite en manière d'excuse s'il en est besoin, la délicieuse actrice cultiva soigneusement jus-

qu'à sa réalisation. Porterai-je ici un jugement de moralité sur l'infidèle ? En cette matière, l'approbation et l'improbation sont également délicates. J'ai déjà montré qu'un poète étant homme, il ne sied pas d'être plus sévère à son égard qu'à l'égard de l'immense majorité des autres époux attirés par la magie des illicites amours. Et la discussion du fond même de la question entraînerait si loin qu'il vaut mieux constater sans conclure. Maint autre intellectuel aima en toute liberté et sans souci du code. Voltaire eut des maîtresses. Balzac eut des maîtresses. Musset eut des maîtresses. Gœthe eut des maîtresses. Lamartine eut des maîtresses. Berlioz eut des maîtresses. Il semble que Victor Hugo n'eut qu'une maîtresse digne de ce nom, et qu'il l'aima jusqu'à la fin [1]. Son œuvre n'en est point entachée. Cet amour fut vibration. C'est tout ce qu'ici je dois en retenir.

Vibrations encore : la conquête mouvementée de l'Institut et de la Chambre des Pairs, les grands événements publics — tel le retour des cendres de Napoléon, — les relations du poète avec la famille d'Orléans, les réceptions et dîners officiels, le contact avec tous les grands personnages du temps, l'élection à l'Assemblée Nationale, les heures tragiques de la Révolution de 1848 [2], la politique militante, la fondation de l'*Événement*, les péripéties de la querelle avec Louis Bonaparte...

Le 2 décembre, rude journée. Victor Hugo voulait

1. Il y a bien aussi cette Mme Biard, fréquentée plutôt qu'aimée quelque temps...

2. Il sauva la vie de plusieurs insurgés, notamment : son concierge, un homme de lettres, l'architecte Roland, le neveu de son ancien directeur Cordier, le comte de Fouchécourt et quatre autres personnes qu'il fit passer pour ses domestiques.

ameuter le Peuple que Michel de Bourges voulait d'abord informer. Le poète sort, tombe parmi les mouchards, saute dans un fiacre, et disparaît. Puis il tente d'organiser la résistance à l'Empire, fait et préside des réunions, change chaque nuit d'asile, sait sa tête mise à prix, est sauvé par le dévouement amoureux de Juliette, se cache la nuit cinq jours chez un ami d'Abel, chez Henry d'Escamps, chez Sarrasin de Montferrier, visite, le jour, les barricades — y baise au front un enfant tué rue Tiquetonne, — et le 12 au soir, déguisé, prend enfin le train pour Bruxelles, ses deux fils ayant été jetés en prison. Quand Mme Hugo apprit ce qu'avait fait Mlle Drouet, elle lui serra la main et lui ouvrit sa porte.

On sait les aventures de Belgique aboutissant au départ pour Jersey, et les aventures de Jersey aboutissant au départ pour Guernesey. Tracasseries, déloyauté, odieuse vente à l'encan du mobilier de l'écrivain par l'Empire en rage, l'exil rendu très dur dans les débuts par la suspicion belge et par la suspicion anglaise, puis les jours mélancoliques dont on a trop dit qu'ils étaient dorés pour le naufragé de Hauteville-House. Violentes ou grises, ces heures néanmoins ne furent pas banales. Combien, à l'autre bout de l'Empire, et si nous passons sur quantité d'émotions comme celles dues aux expériences d'occultisme, aux déplacements, au banquet littéraire de 1862, au mariage de 1866 de son fils Charles, à Bruxelles, avec la pupille de Jules Simon, à la mort de Mme Hugo en 1868, aux interventions du prophète exilé auquel parfois l'Europe demandait conseil et assistance, combien retrouvons-nous d'heures extraordinaires à la suite des grandes heures de travail et de rêve !

C'est, répétons-le, le retour à Paris, le Siège, la ferveur de la cité pour son poète national, la capitulation, l'Assemblée de Bordeaux, les discours en faveur de la ville ou en faveur de Garibaldi, la tempête au bout de laquelle il donne sa démission après avoir bravé, le front haut, la hurle menaçante aux poings tendus vers lui, et puis, pour abattre le tribun qui avait résisté aux injures, la mort brusque de son fils Charles frappé d'une congestion cérébrale.

Obligé d'aller à Bruxelles, c'est de là que Victor Hugo suit les événements de la Commune. C'est là qu'une autre foule, furieuse de son approbation au principe insurrectionnel, sinon aux hommes qui le pratiquent, le menace de mort dans la nuit du 27 au 28 mai, lapide ses fenêtres, veut enfoncer sa porte, escalader son balcon, et ne se disperse qu'au jour, le forçant à quitter à nouveau le territoire inhospitalier...

En décembre 1873 meurt le dernier fils de l'écrivain, François-Victor. Nouveau coup de massue ; et la minute fut déchirante où Victor Hugo tomba en pleurant dans les bras de Louis Blanc, au bord de cette fosse qui sans cesse se fermait et se rouvrait pour engloutir les siens. Qui donc aurait la sottise de contester à cet homme une somme effroyable de douleurs ?

Les dernières années furent douces, encore qu'attristées par la mort, en 1883, de Mme Drouet dont la chevelure blanche et soyeuse s'accordait à la crinière de neige du vieux Lion [1]. L'an d'avant, il

1. « Chez Hugo, les années, qui courbent, affaiblissent et rident le génie des autres maîtres, semblent apporter des forces, des énergies et des beautés nouvelles. Il vieillit comme

avait eu, nous l'avons vu, la forte émotion de son quatre-vingtième anniversaire salué par le Monde entier déferlant sous son balcon. Il pouvait mourir. Il avait connu la vie dans toute son intensité, dans toutes ses antithèses.

VI

Victor Hugo raconte que la cathédrale de Burgos l'impressionna fort quand, tout jeune, il fit son fameux voyage d'Espagne. Le sacristain lui montra une poupée bouffonne, dite gobe-mouches (*papamoscas*) qui frappait les heures sur le timbre de l'horloge. Apparition difforme au milieu des statues augustes. « Cette fantaisie de l'Église solennelle retraversa plus d'une fois la pensée de l'auteur de la *Préface de Cromwell*, l'aidant à comprendre qu'on pouvait introduire le grotesque dans le tragique sans diminuer la gravité du drame. » Au vrai, ce n'était là qu'une petite aventure. Mille autres ayant ému l'écrivain au cours de son existence, pourquoi s'étonner qu'il ait, la réflexion aidant, conçu la vie — en généralisant la sienne — comme un mélange un peu fantastique d'horreurs et de magnificences, de rires et de larmes, d'odieux et de sublime, de douleurs et de joies, de lumières et de ténèbres ? *Totus in antithesi.* Qu'est la création ? Interroge-t-il. Et il la découvre toute en

les livres. Son front, coupé de plis augustes, secoue une crinière plus longue, plus épaisse et plus formidablement échevelée. Ses ongles d'airain ont poussé. Ses yeux jaunes sont comme des soleils dans des cavernes, et, s'il rugit, les autres animaux se taisent. » (Théophile Gautier.)

antithèses. C'est l'éternel bifrons. Mêmes phénomènes dans l'Histoire et dans la Fable, dans nos habitudes, dans notre langage. « Sombre querelle flagrante, conclut-il, perpétuel oui et non, immense antagonisme en permanence... Avant d'ôter de l'art cette antithèse, commencez par l'ôter de la nature... »

N'argumentons pas ici sur les tendances plus ou moins manichéennes du poète. Sa métaphysique est, non pas rudimentaire comme en décide Jules Lemaître, mais oscillante entre les diverses explications des grands problèmes universels, ce qui, par parenthèse, prouve un peu qu'il pensait beaucoup. L'énigme est-elle donc résolue aujourd'hui ? Pourquoi exiger de cet homme des certitudes que nous ne tenons pas encore ? Il s'adresse à notre cœur, comme tous les poètes, même sous ses airs doctrinaux, et notre cœur remercie bien plus que notre intelligence ne discute. Nous verrons bientôt que ce sont ses idées morales qui seules doivent nous intéresser. Pour l'instant, revenons à sa vision de la vie.

Elle se comprend, disais-je, en partie par l'intensité de la sienne, en partie par les conclusions qu'il tirait de la vue du Monde. Et ce Monde, qui n'a jamais changé sur ce point, que nous offre-t-il en effet, sinon des contrastes perpétuels sur lesquels Victor Hugo modela la forme même de sa littérature pleine, comme les Rembrandt, de clair-obscur du plus saisissant effet ? Ce clair-obscur n'est pas que du procédé. Il se calque sur la réalité. D'où la force d'attraction, la force de vérité de ce grand pinceau et de cette grande plume.

Oui, — et on le nie si peu que le constater devient banal, — la vie est pleine d'ombres et de clartés, comme la nature qui l'enveloppe. Ombres et clartés

qui sont hors de nous et qui sont en nous. Hors de nous : les aubaines et les catastrophes, la méchanceté ou la bonté qui nous approchent, l'action des phénomènes, la douleur et la mort. En nous : la haine et la douceur, l'inquiétude et la sécurité, la fierté et la bassesse qui sont nos tigres et nos oiseaux, nos moutons et nos vipères, nos cimes et nos gouffres, notre nuit et notre jour intérieurs. Et c'est ce contraste qui fait le puissant intérêt de l'Univers. Et c'est ce conflit qui fait l'ampleur du drame humain. Et c'est ce tout qui fait la saveur de la vie et crée le vertige des artistes.

C'est parce que l'homme est un produit de la nature infiniment variée, qu'il est lui-même « si ondoyant », si multiple et si déroutant. L'Homme, élément de l'Univers comme l'Animal, la Plante, la Pierre, comme la Lumière et le Vent, comme la Chaleur et le Son. Élément, mais conscient, — roseau pensant selon le mot de Pascal, — ce qui lui octroie le privilège de se refléter dans une œuvre d'art et de devenir capable de ces gestes créateurs qui en font un dieu. De même que l'animal, la plante, la pierre affectent un nombre immense de formes qui vont du plus délicat au plus monstrueux, de l'adorable hémérobe au repoussant hippopotame, de la rose au cactus, du diamant à la boue, de même que le vent sait jouer toutes ses musiques depuis le lamento des zéphyrs jusqu'à la fanfare des tempêtes, de même que la lumière connaît toutes les gammes depuis la lueur tendre de la lune ou la fuite du jour glissant sur l'eau jusqu'aux farouches clartés de l'incendie et jusqu'aux embrasements de l'aurore, que la chaleur dispense toute l'échelle des sensations depuis la moiteur frissonnante des mains amoureuses jusqu'à la suffoca-

tion du puddleur devant la gueule d'un four, — de même l'homme, qui jamais ne se répète, contient en lui toutes les nuances de la moralité, toutes les teintes de la passion, tous les degrés de la liberté, toutes les aimantations vers le pire et le mieux. Et de même sa vie, la Vie, présente en cohue toutes les faces du bonheur et toutes les faces de la peine ou de l'angoisse qui sourient, grimacent ou pleurent, et nous regardent de l'heure du berceau à l'heure du cercueil. C'est au milieu de cette foule de fées ou de spectres, c'est au milieu de la Nature et du Siècle que le Poète a pris sont luth et l'a touché pour notre mélancolie ou pour notre enchantement.

Cette vie qui est autour de nous et qui est en nous, les philosophes la scrutent, l'analysent avec un scalpel, avec un microscope ou avec le raisonnement ; ils l'expliquent chacun à sa manière ; ils la confrontent chacun à son système ; mais ils se querellent, se contredisent, s'excommunient les uns les autres, et finalement la dispute reste pendante. Les poètes ne s'embarrassent pas des formules et la sentent, eux, tout simplement, cette vie énigmatique et variée. Sa complexité touche leur cœur plus que leur cerveau. D'où les hérésies dont les accusent les dialecticiens et les émotions dont les remercient les profanes. Victor Hugo n'a pas échappé à la critique parce qu'il n'a pas échappé à sa mission. Est-il manichéen, panthéiste, ou simple spiritualiste déiste ? Ah ! que m'importe, puisqu'il m'a, sinon dit la vérité, du moins répercuté le son de la Vie, de la Vie qui rit ou sanglote au sein de l'Univers qu'elle comprend mal, mais dont elle jouit et souffre éperdument.

VII

A mon avis, c'est là tout le sens de la *préface de Cromwell*, si violemment discutée. Ici, comme dans les grands poèmes philosophiques du Maître où il faut chercher non une doctrine précise mais une projection lyrique sur un plan de songerie, il ne sied pas de prendre les théories à la lettre ni les arguments au mot. Regardons de plus haut, de même que nous admirons, non comme pages de critique mais comme pages de rêverie sublime, ce *William Shakespeare* qui peint si magistralement le génie. A-t-on assez ergoté, assez ratiociné sur cette fameuse préface contenant déjà presque toute la conception hugolienne, et qui n'est au demeurant qu'un cri de jeune passion ! On a parlé de colossales erreurs, de monumentales bêtises. On a ri à gorge déployée de la division des temps humains en trois périodes célébrées chacune par un genre — ode, épopée, drame, — de la discussion des trois unités, du rôle de la couleur locale. Aujourd'hui encore, on raille, on regimbe... Tout cela, qui n'était pas si sot (pourquoi serait-ce plus sot chez Victor Hugo que chez Auguste Comte ?) et même l'apologie du grotesque, et dix autres points plus ou moins contestés ou contestables, ce n'est nullement pour nous l'important. Ce qui domine le manifeste (autrement modeste que tant d'autres parus depuis), c'est l'appel du jeune romantique à la vérité totale de la Vie, la clameur de défi d'un nouvel idéal à une vieille société, clameur déjà d'ailleurs jetée par Gœthe à l'Allemagne et par Byron à l'Angleterre, clameur

d'orgueil au nom de la liberté dans l'art et en haine des clichés et des plagiats.

Mais, insiste-t-on, Hugo ne définit rien ; il se contredit, se trompe et pontifie du haut d'une incommensurable vanité. Eh ! c'est que précisément il n'a cure des petites vérifications de professeurs en face de cette grande vérification, à savoir : qu'en 1827 la littérature classique n'étant plus qu'un tas de feuilles mortes et de troncs pourrissants, il fallait chanter la jeune sève des taillis nouveaux. Son orgueil ? Eh ! nous applaudissons Hugo d'avoir voulu être lui-même, de s'être dressé devant la tourbe des médiocres. Haro sur lui s'il n'avait été lui-même qu'un médiocre prétentieux. Bravo pour lui puisqu'il fut un rénovateur à la hauteur de ses responsabilités.

Voyez. On l'accusait, au nom de sa prétendue abolition du choix, d'abolir l'art lui-même. Or, il n'est pas de plus grand artiste et de plus soucieux de la nécessité du choix. Ce qu'on doit entendre, c'est que le choix était défectueux en son temps; et lui-même précise que le choix doit porter sur *la caractéristique* (n'est-ce pas là une de nos théories modernes ?). Ce qu'on doit entendre, c'est qu'il faut chanter *toute la vie*, parce que le poète, qui est un homme avant tout, la vit toute. Ce qu'on doit entendre, c'est qu'il faut vibrer devant *tout l'univers*, qu'il nous apparaisse sous sa face de beauté ou sous sa face de laideur, laquelle peut, elle aussi, avoir du caractère, entrer dans l'art et nous fournir un enseignement. Ce qu'on doit entendre et ce qu'ont entendu les naturalistes, ce qui est entré dans notre sang littéraire pour toujours, c'est qu'il n'y a plus dans l'art cette sorte de division en aristocratie et en plèbe, injurieuse pour l'une comme pour l'autre. Pas d'art majeur et d'art mi-

neur. Pas de littérature princière et de littérature canaille. Vivre intensément et dire tout, en beauté, tel est le rôle de l'écrivain.

Ces idées, vérités subsersives vers 1830, vérités encore contestées aujourd'hui, vérités éternelles pourtant, Hugo les a peut-être exprimées trop confusément et bizarrement un peu dans une préface qui n'en a pas moins été fort bien comprise. Mais il les a pratiquées, et toute son œuvre s'en illumine, ce qui est le principal. Qu'importent les quelques taches du bon soleil qui chauffe nos cœurs et mûrit nos moissons ?

CHAPITRE V

LES LOGIS DU POÈTE

I

Émouvant pèlerinage, celui des Charmettes. Quand on franchit le seuil du modeste ermitage où vécurent si heureux Jean-Jacques Rousseau et Mme de Warrens, on entre du même coup dans leur temps et leur vie. Tout est là tel qu'aux années de l'idylle. On retrouve « le jardin de curé » et la maison décrits dans les *Confessions*, la glycine et la charmille amoureusement célébrées, la salle à manger italienne, peintures à fresque et mobilier savoyard, le clavecin des premières recherches musicales, la chambre de l'Amie tendue de papier ancien, et celle du grand rêveur avec son alcôve et son secrétaire aux cuivres ciselés. Dans cette atmosphère qui fleure comme un coffret aux parfums fanés le XVIIIe siècle tout frémissant d'aspirations au naturel (n'est-ce pas là une des explications de la Révolution, essai de retour aux lois normales de la Société ?) il semble à chaque pas qu'on va croiser et saluer l'hôte de jadis.

Oui, vraiment, ce lieu est sacré par l'image qui le

peuple encore, et c'est ainsi qu'il faudrait conserver au moins un des logis de chacun de nos grands hommes. Sans doute, c'est parfois difficile ; et je ne songe d'ailleurs pas à garder intactes toutes les demeures illustres. Mais qu'a-t-on fait le plus souvent ? On a démoli, au gré d'une nécessité d'alignement ou d'assainissement (comme si une vieille maison, respectée, arrangée, contaminait un quartier !) et l'on a, sur l'affreux immeuble neuf, collé une plaque commémorative. Soin pieux ; désastre pour l'émotion. Devant ce rectangle de marbre, on réapprend une date oubliée ; on dit : « C'était là », mais on ne vibre plus.

Quelquefois, ayant vidé la maison du mobilier du Maître, et jeté de celui-ci l'âme par les fenêtres, on sauve le local. Lors, l'étranger qui l'habite en chasse le saint fantôme. Des têtes quelconques apparaissent aux balcons. La vie a changé aux alentours. Le souvenir colore à peine ce masque de mort derrière lequel il n'est plus que modernités insipides. Pour Balzac on fit mieux. Un de ses séjours, rue Raynouard, garde sa haute mémoire. Mille souvenirs ornent chaque pièce et partout s'y accroche la pensée du disparu. Et puis, le site avec son jardinet est demeuré pareil, banlieusard, pittoresque, aéré. On y évoque suffisamment le romancier fabuleux. Pour Hugo, tout s'est passé à merveille. On a de lui deux demeures inviolées, l'une place des Vosges, devenue musée, l'autre en Guernesey, à laquelle la famille n'a pas touché, et que le voyageur ne manque guère d'aller saluer comme la maison de Shakespeare à Stratfort-sur-Avon, ou celle de Gœthe à Francfort-sur-Mein. Double et pieux pèlerinage au logis de gloire et au logis d'exil. Je me réjouis qu'on puisse le faire

avec, pendue au bourdon, la gourde pleine du vin de l'enthousiasme.

Ayons ces hauts respects. A Francfort, il y a aussi la maison des Rothschild, la maison de l'Ancêtre. Une rue nouvelle, en passant devait la jeter bas. On l'a religieusement, pièce à pièce, déconstruite et remontée, en la reportant en arrière à l'alignement. Touchant exemple. Mais nos grands hommes ne sont-ils pas aussi des ancêtres, les ancêtres de notre esprit national ?

Hugo, le père Hugo, comme on l'appelle avec la familiarité qu'on s'accorde pour les gens vénérés, eut à Paris une trentaine de logis, nombre que facilement explique la longueur de sa vie. Comptons. Après la maison natale (à Besançon), — rue de Clichy, à l'arrivée, en 1805, via Marseille, la Corse, et l'île d'Elbe, — rue Saint-Jacques au retour d'Italie en 1808, — puis impasse des Feuillantines, — rue du Cherche-Midi depuis le début de 1814. C'est le temps de la pension Decotte (rue Sainte-Marguerite) quittée par Victor et ses frères en 1818 pour retourner auprès de leur mère déjà déménagée — rue des Vieilles-Tuileries, — puis rue des Petits-Augustins. — En 1821, rue de Mézières (où meurt la maman), — rue du Dragon (une mansarde) — et rue du Vieux-Colombier. — Marié enfin, Victor Hugo revient en 1822 rue du Cherche-Midi. — En 1828 on le trouve rue de Vaugirard, — puis rue Notre-Dame-des-Champs, — et en 1830, rue Jean-Goujon. — De 1832 à 1848, il habite place Royale, le fameux hôtel dit *Maison Victor Hugo* (musée). — Un instant rue de l'Isly. — Le coup d'État le surprend rue de La Tour d'Auvergne. — C'est alors l'exil : Bruxelles, de décembre 1851 à août 1852, — Londres, — Jersey

jusqu'en 1855, — Guernesey jusqu'en 1870, avec fréquents séjours en Belgique vers la fin de l'Empire. — Le 5 septembre 1870, il rentre à Paris, habite quelque temps chez Paul Meurice, avenue Frochot, — puis rue de Navarin, — rue de La Rochefoucauld, — rue Pigalle, — rue de Clichy. — En 1878, avenue d'Eylau jusqu'à sa mort en 1885.

Après cela, le Panthéon.

Voici quarante ans qu'il gît, cadavre embaumé, dans cette ultime demeure. Le tombeau qui le contient est indigne de lui. Il est provisoire, affirme-t-on. Sera-ce la réponse éternelle ? Quand se décidera-t-on à plus de décence et à plus d'orgueil ? Il fallait, au poète de la *Légende des siècles*, une tombe romantique comme celle du Grand-Bé où dort Chateaubriand au bercement des flots et des vents, ou une tombe impériale comme celle des Invalides, où dort Napoléon dans une atmosphère lyrique et cathédraline. Or, quel tout-au-sous-sol, quel tohu-bohu de cryptes, quel capharnaum de sépulcres, ce Panthéon qui fut église ratée, temple raté, et s'avoue maintenant nécropole ratée ! Qu'on l'aménage ou qu'on le déserte. Mais ayons enfin, de grâce, un palais funèbre à la hauteur de gloire de nos grands morts.

II

La maison natale de Victor Hugo est à Besançon. Besançon, dans un site extraodrinaire, fiché sur un abrupt de près de quatre cents pieds qu'entoure une boucle du Doubs, défendu par son onde, défendu par son roc, défendu par sa citadelle et ses fortifications

qu'on pouvait assurer inexpugnables avant les exploits de l'artillerie lourde, Besançon, berceau de beauté farouche digne d'un poète d'envergure, fut un oppidum difficile aux armées de César. Il y reste moins de traces de la conquête romaine que de la longue domination espagnole à laquelle il doit son aspect austère, harmonieux à la race ibérique. Nul reflet d'ailleurs sur notre héros, petit-fils d'un menuisier de Nancy, mais plus encore breton que lorrain. La Bretagne lui donna sa mère, sa femme et sa maîtresse. Il lui doit aussi deux influences de jeunesse : Chateaubriand et Lamennais. Besançon ne lui a fourni qu'un ami : le bon Nodier. Ce n'est pas à la vieille cité comtoise, mais à un séjour d'enfance à Madrid qu'il faut attribuer le côté espagnol du génie hugolien.

Quand fut écrit le *Victor Hugo raconté*, le local où naquit par hasard le poète, « le septidi ventôse an X », vers 7 heures du soir, s'appelait la maison Barette, du nom de l'apothicaire installé au rez-de-chaussée. Il faut traduire ces jolies expressions. Le langage du calendrier républicain était trop poétique, et les gros agglomérats, les longues rues nous forcent au froid numérotage. Prononçons donc 26 février 1802, et disons Grande Rue, n° 140. Là se trouve, honorée d'une plaque de bronze inaugurée en 1880, une demeure du XVIIIe siècle, sévère, correcte et, paraît-il, sombre de muraille. Tant mieux. Je hais les immeubles blafards, les intempestifs badigeonnages. Singulière erreur de trouver triste la patine du temps, la poussière des siècles. Elle est au contraire charmante et sacrée. Les villes blanches ne conviennent qu'aux ciels bleus. A notre Franche-Comté, comme à notre Ile-de-France, il faut des silhouettes grises.

Au rez-de-chaussée de l'habitat, il y avait, dis-je, un pharmacien. Ce pharmacien possédait une admirable collection de bocaux de faïence rouennaise et une cheminée de marbre rouge, riche des attributs de « l'art apothicaire ». Un Rothschild de Vienne offrit 10.000 francs de ces merveilles à M. Arthaud, qui refusa. M. Arthaud était l'héritier de Baratte. Il tenait à son trésor. Il avait conservé comme une relique un rouleau du papier peint qui tapissait la chambre occupée par Mme Hugo en 1802, au premier étage; et où l'on parvenait par un escalier de pierre. Je vous prie de croire qu'il était hugophile.

On a raison de distinguer les maisons de nativité des grands hommes. Mais ce sont surtout à mon avis leurs maisons de travail qu'il faudrait aimer — à moins bien entendu qu'il ne s'agisse de propriétés familiales, telle, à Ajaccio, celle de Lætizia Ramolino, mère de Napoléon. On naît où on peut. Une maison qui n'a pour elle qu'un hasard d'illustre accouchement n'offre qu'un demi-intérêt. C'est là qu'en vérité suffit une plaque de souvenir. Tandis que ce qui est émouvant, ce qui explique une acquisition d'État, c'est la demeure où fut construit tout ou partie d'un monument éternel de pensée, où dans la cage d'un notable cerveau les oiseaux du rêve battirent de l'aile. Ah ! que j'aimerais mieux pouvoir passer une heure de songerie dans la maison où mourut Hugo, géant, que dans la maison où il vint au monde, bébé fragile « grand comme un couteau », n'ayant en lui qu'un souffle de vie et des possibilités de génie...

III

Le 24 de la rue de Clichy, où s'installa Mme Hugo en 1805, n'existe plus. Consolons-nous. A la place, il n'y a pas un gratte-ciel mais un square, le square de la Trinité. Victor Hugo se rappelait vaguement d'une cour, d'un puits surmonté d'un saule, d'une auge où venait boire une chèvre. Il fréquentait l'école de la rue du Mont-Blanc (aujourd'hui Chaussée d'Antin). Un jour, on ne l'y vint chercher qu'à neuf heures du soir, à cause d'un gros orage. Cet orage, qui transforma en rivière la rue Saint-Lazare, resta dans sa prunelle. La prunelle prend des notes avant la plume. Elle s'enrichit prodigieusement à l'aurore de la vie ; en même temps elle grandit, idéalise. Qui n'a ainsi en soi des visions anciennes lentement devenues fabuleuses ? Ah ! les remembrances du pays d'enfance, paysages mi-féeriques, brumes où tintent des cloches, horizons vastes (qui sont parfois, au réel, un bout de pré, une mare, un talus), scènes, fantômes souriants, chères images pour la vieillesse montante !..

Au retour d'Italie, Mme Hugo, mère dévouée, libérale bien que royaliste, voltairienne bien que catholique, chercha une demeure aérée. Elle en prit une d'abord rue Saint-Jacques-du-Haut-Pas, sur la Rive Gauche où devait se passer toute la jeunesse du poète. Hugo se souvenait assez mal du logis, mais assez bien du père Larivière, chez qui ses frères et lui apprirent à lire et à écrire, et des gamins du quartier, fils pour la plupart des ouvriers de la cotonnerie située vis-à-

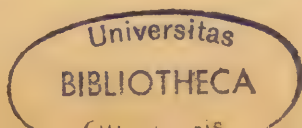
vis des Sourds-Muets, et avec lesquels, à chaque retour de l'école, il eût tant voulu jouer.

Mais le local était étroit. On le quitta pour un autre, à côté, impasse des Feuillantines, au 12, — une trouvaille.

Les Feuillantines, religieuses toulousaines amenées à Paris par Anne d'Autriche, occupaient au faubourg Saint-Jacques, avant la Révolution, cinq arpents non loin du Val-de-Grâce. Leur enclos avait été acheté, au temps de la liquidation des biens nationaux, par un certain Lalande qui en habitait un coin et louait le reste à des prix modérés.

Vieille maison, grand jardin, calme des lieux conventins... Hugo aima ses chères Feuillantines, les chanta, vision vivace et toujours fraîche en lui. Une forêt vierge en miniature, avec des clairières, des halliers, des friches pleines d'herbes folles, d'insectes vermeils et de fleurs charmantes. Il y avait une allée de marronniers propre aux balançoires, un puisard à sec et une cabane à lapins pour jouer à la guerre, des sentes perdues, un buisson où l'on se cachait, des fruits en quantité, « au milieu presque un champ, dans le fond presque un bois ». Paradou dont le plus beau pourtant était encore ce qu'y mettait l'imagination, tel ce fameux « sourd » qu'on guettait avec les yeux de la foi, fantastique et pustuleux animal rampant, qui ne criait pas, mais regardait, regardait d'un œil fascinant « et qui était si terrible que personne ne l'avait jamais vu ». Quelles heures Victor passa dans ce parc enchanté, s'imprégnant de nature, s'imbibant de poésie !

Rien en effet n'est utile à la formation d'un poète, comme ce contact, entre dix et quinze ans, avec les plantes et les bêtes, dans l'immergement au sein des



verdures. Là s'opère je ne sais quel phénomène d'osmose spirituel. Obscurément, jusqu'au fond de l'âme, pénètrent, par les sens, le mystère qui s'y tapit pour toujours, et par l'observation, une notion vague du puissant Univers, de ses forces, de ses grâces, de ses magnificences. L'être découvre un peu, chaque jour, du monde immense, les lois et les beautés. Il tend en quelque sorte autour de lui des antennes qui palpent l'inconnu. Il se trompe, tâtonne, s'émerveille, excursionne, compare, analyse, fait des déductions, des trouvailles, et tout un travail s'opère en sa cervelle, auquel aident un peu les parents et les maîtres, souvent fort mal d'ailleurs ; mais croyez bien que l'enfant apprend tout seul, infiniment plus avec ses yeux et ses oreilles à l'affût. Parmi les arbres et les pierres, les fleurs et les oiseaux, s'accomplit une communion ineffable. L'imagination prend ses points d'appui. Les interrogations n'ont pas encore d'angoisse. C'est une initiation douce, presque voluptueuse. Dieu, — si l'on entend par là la conscience éparse qui constitue nos patrimoines humains d'intelligence et de sensibilité, — Dieu s'infiltre par tous les pores en cet adolescent qui va peut-être devenir un génie.

N'oublions pas non plus, aux Feuillantines, deux ruines qui agirent en fées sur Victor. L'une, dans le jardin, reste d'église, morceau de sacristie, où l'on remisait arrosoirs, râteaux et bêches, et dissimulée, derrière les massifs. C'est là que se cacha Lahorie dont nous avons dit la sinistre aventure. L'autre ruine, simple image accrochée au mur, représentait la Mäusethurm, la fameuse tour démantelée des bords du Rhin. Cette tour a une légende terrible, la légende du méchant archevêque Hatto, mangé par les rats pour sa dureté de cœur. Une vieille servante

allemande, qui servait chez les Hugo, la savait et la racontait en roulant des yeux horrifiés. L'enfant se mit dans l'esprit cette sombre histoire entourée de brume. Il alla plus tard voir la Mäusethurm, lors de son excursion rhénane, et il en fit, en 1840, un saisissant croquis. On sait que cet admirable poète fut un dessinateur extraordinaire. D'habitude, les légendes contrastent avec la réalité, si pauvre à côté d'elles. Mais les étranges castels du Rhin ne déçoivent pas. Ils sont eux-mêmes de l'épopée. Le récit de la bonne femme, les sites farouches du grand fleuve, la relation merveilleuse du voyage qu'y fit Hugo, son dessin, se tiennent dans la même note vigoureusement romantique.

Pauvre jardin des Feuillantines ! J'en ai vu disparaître avec mélancolie les derniers arbres. Un moment, j'eus l'intention de venir habiter cet historique nº 12 de l'impasse devenue rue, et d'en rappeler la gloire par de jolies fêtes hugoliennes. Mais la piété propose et les architectes disposent. L'écriteau n'était qu'une ruse pour éviter certains droits fiscaux. On ne louait point, car on allait démolir. Alors j'esquissai une campagne de presse pour demander que l'on fît un bout de square de ce coin poétique. On haussa les épaules. On rasa tout. On entassa là des pierres neuves. C'était évidemment plus propre. En fiche de consolation pour ces originaux que chagrine la destruction incessante du vieux Paris, on posa une plaque commémorative, — comme sur une tombe. Et notre capitale en effet, chaque jour débarrassée d'une relique et augmentée d'une plaque, devient un froid cimetière où meurt peu à peu la divine rêverie.

IV

En quittant les Feuillantines, Mme Hugo vint habiter presque en face du vieil hôtel des Conseils de Guerre où les amis Foucher avaient un appartement. Rez-de-chaussée et jardin. En ce temps-là, on ne sabrait pas trop encore les verdures de Paris. On a jugé bon depuis — incurie des édiles, implacable mercantilisme des propriétaires — de couper des centaines d'arbres, de détruire des douzaines de bosquets pour laisser place à la floraison des immeubles. Vaugirard a perdu son charme champêtre, et l'on a créé en 1827, de ce côté-là, ce malheureux faubourg de Grenelle, hideux damier américain qu'habitent de hideuses hordes de voyous. Belleville et Ménilmontant étaient ravissants, onduleux, campagnards. Des pierres et les pires populaces s'y sont également multipliées. Montmartre demeurait l'ultime refuge du pittoresque. On le massacre. La gangrène de la meulière s'étend. Nulle pitié, nul regret. Ou du moins, s'avisant tout à coup que cette beauté du vieux Paris, faite par les siècles et que Victor Hugo prisait tant, devait céder la place à la prétendue beauté artificielle et officielle, après avoir abattu à coups forcenés des quartiers entiers, nivelé, aligné, aéré (ce qui n'était pas toujours un tort, mais il y a la manière), on a bâti des parcs d'opéra-comique, telles les Buttes Chaumont. Et voilà qu'aujourd'hui, nouvelle conception rationnelle, enfin l'on déclare tout cela bien mauvaise besogne ; on assure qu'il aurait fallu conserver des espaces libres et l'appropriation topo-

graphique des lieux ; on voudrait remédier à quelques désastres. Hélas ! les arbres ne repoussent pas vite, et l'on aura du mal à vaincre cent ans de néfastes habitudes.

Le vieil hôtel dit des Conseils de Guerre avait été construit à la fin du XVIIe siècle par le marquis d'Hauterive, et acheté, aussitôt fini, par la comtesse de Verrue, fameuse dame de volupté devenue assez malgré elle la maîtresse en titre de Victor-Emmanuel II, duc de Savoie. Le maréchal de Brancas l'habita, puis, ce qui lui donna son nom quelque temps, cette comtesse de Toulouse successivement mariée au petit-fils puis au fils de la Montespan. L'hôtel de Toulouse fut en 1766 résidence des ambassadeurs de Sardaigne. Comme il appartenait aux Carmes, il devint, sous la Révolution, propriété nationale. Après avoir passé par différentes mains, il fit retour à l'État qui, en l'an V, l'affecta à l'administration militaire. Là furent jugés les Chauffeurs de l'an VII, le comte de Chateaubriand, le général Mallet, Lahorie, Cambronne, Dreyfus et d'autres... L'immeuble qui avait vu tant de condamnations fut à son tour condamné. On le rasa sauvagement en 1907, lors du percement du boulevard Raspail. Quant à la maison où vint loger Mme Hugo, le 31 décembre 1813, on n'est pas très d'accord sur son emplacement. C'était sans doute l'ancien hôtel Rochambeau (au n° 40), en tout cas une notable demeure avec porte cochère donnant sur un péristyle voûté, et datant du XVIIIe siècle. Devant, un jardin chétif, « morceau de gazon embarrassé d'un petit fourré et de trois ou quatre arbres plus grands qui essayaient, sans y réussir, d'atteindre le deuxième étage ». Mme Hugo s'empara du rez-de-chaussée, Mme Lucotte, son amie, du pre-

mier. Au complet, la bande d'enfants joyeux : les trois Hugo, les deux Lucotte, et Victor Foucher. « La maison avait une cour, et la cour une remise dans laquelle il y avait la voiture du général Lucotte. » On jouait au navire avec la voiture, ce qui la démantibulait. On jouait à la guerre avec les caisses de la remise arrangées en citadelle, et l'on se déchirait à qui mieux mieux. On jouait dans le foin, au grenier... Hélas ! l'Invasion vint, et la tristesse, mauvaise cousine des gais lurons. On ne rit plus. Mme Hugo dut loger un colonel prussien et quarante soldats. Puis le père à son tour arriva. Adieu les joies de la maisonnée. Il faut entrer en pension. Ainsi le décide le père avant d'aller s'installer à Blois, seul et pour toujours.

La pension était située rue Sainte-Marguerite. Ce nom ne figure plus sur nos cadastres. Successivement dite rue du Perron au XIIIe siècle et rue Madame de Valence au XIVe, puis détruite en 1368, la rue Sainte-Marguerite-Saint-Germain renaquit en 1635 quand on combla le fossé creusé à sa place. Elle longeait alors la prison de l'Abbaye. Et Victor se rappela toujours ces hauts murs, noirs comme la Justice. Sous le Second Empire, on l'amputa d'une moitié, et à l'autre moitié on donna le nom de Gozlin. Telle fut sa destinée peu souriante, et sombrée aujourd'hui dans la banalité, car ce sont ses vieilles maisons, côté pair, appartenant à l'abbaye, qui ont naturellement été jetées bas et remplacées par de beaux cubes de pierre de taille.

La pension Cordier-Decotte, où furent mis Eugène et Victor Hugo, n'avait qu'un étage. Elle était entre deux cours. « En entrevoyant cette seconde cour à travers les fenêtres, les enfants furent d'abord éton-

nés d'y voir de la verdure et des fruits en plein hiver, mais ils s'aperçurent bien vite que c'étaient des arbres peints sur la muraille du fond. »

Dans *Victor Hugo raconté*, on trouve tous les souvenirs de l'écolier, concernant ses camarades, les représentations qu'ils donnaient entre eux, le grand conflit des *veaux* et des *chiens*, sujets, les uns d'Eugène et les autres de Victor, partageant en famille, comme Napoléon, la royauté de cet empire de gamins, les premières tentatives littéraires enfin narrées fort spirituellement.

Sans doute, dès sa douzième année, aux Feuillantines, Hugo déjà sentait s'agiter en lui le *daïmon*. Sa jeune personnalité s'affirmait par le tour qu'il donnait à ses thèmes latins, les réflexions et dessins dont il les émaillait. La mère ne s'y opposant pas, il se mit à lire beaucoup, et de tout, du Voltaire et du Rousseau, des voyages, des romans, voire les polissonneries de Faublas et les réalismes de Restif de la Bretonne. Mais c'est à la pension Cordier qu'il prend réellement conscience de sa vocation, là qu'en une profusion d'essais il s'exprime, ardemment et confusément. Traductions, imitations, satires, couplets, odes, épigrammes, dialogues, épîtres, fables, élégies, contes, madrigaux, romans sortent de sa plume en fièvre, et jusqu'à des acrostiches, des charades, des impromptus. M. Gustave Simon eut entre les mains un de ces cahiers d'élucubrations. Il est intitulé : *Poésies diverses* : 1816-1817, et contient 46 pièces dont plusieurs fort longues. Or, en 1816, Victor fait encore une tragédie, *Istamène*, qu'il note comme contenant 1508 vers, et un grand poème, *le Déluge*, en 3 chants (364 vers). Peu après, il griffonne les deux actes d'une *Athélie*, puis les 3 actes d'une *Inès de*

Castro, puis un opéra-comique. Il tient un journal régulier de ses impressions. Ajoutons son concours de 1817 au prix de poésie de l'Académie, ses *Vierges de Verdun* présentées aux Jeux Floraux de Toulouse, bref tout ce qui constitue ce que Mme Hugo publia en 1863, à la suite du *Victor Hugo raconté*, œuvres de prime jeunesse sur la valeur desquelles le Maître ne s'illusionnait guère, puisqu'il écrivait plaisamment à la première page : *Les bêtises que faisait M. Victor Hugo avant sa naissance.* Et pourtant, toute hugolâtrie à part, en relisant ces morceaux épars, divers, bouillonnants, on s'aperçoit de ceci : c'est que nombre de vers sont bien venus, décèlent une science commençante étonnamment avertie des ressources, des ruses de la prosodie, et que, pour tout dire, plus d'une pièce de ce jouvenceau de quinze ans est notoirement, franchement, au moins égale et parfois supérieure à beaucoup de poèmes signés par des gens dans la force de l'âge et de la production, voire par des hommes qui sont parvenus à forcer les portes de l'Académie française.

C'est à la pension Decotte que le co-directeur, nommé Cordier, fit un jour au jeune Victor une algarade pour avoir trouvé au haut d'une page de cahier barbouillée d'alexandrins, cette mention intolérable : « Je veux être Chateaubriand ou rien. » Chaque fois que cette anecdote me revient en mémoire, une autre l'accompagne. Un jour, à l'école J.-B. Say, en 1885, un blondin rêveur fut également surpris au milieu d'une composition extra-scolaire. On en fit une grosse affaire d'indiscipline. Le pion prévint le directeur, et le directeur manda la maman pour donner quelque solennité à la semonce octroyée au coupable qu'on *menaça d'expulsion en cas de récidive.* Le blondin

pleura... et recommença, mais avec des ruses qui lui permirent de déverser en cachette, selon le feu qui le brûlait, sa jeune âme d'écrivain-né. Il continua par la suite, sans trêve, éperdument, souvent raillé, jamais découragé. A l'École Normale enfouie aux verdures de ce doux Auteuil qui vit flâner Molière et Boileau, il connut deux maîtres de français dont l'un le cataloguait, en général, pour la littérature, premier de sa promotion, et l'autre dernier. Sans doute l'un exagérait, mais le second peut-être de même. C'est celui-ci d'ailleurs qui définissait le poète (il prononçait « poate » avec un inénarrable dédain) « un monsieur qui n'ayant rien à dire le dit en vers » (textuel), et qui, lorsque le délire sacré lui coupe la parole, aligne des points de suspension ! Pauvre homme aujourd'hui sous terre et qui tant m'en voulait de ne pas tout à fait ressembler au commun des élèves ! Il m'était le reflet de cette race singulière de pédagogues qui, tout à l'antipode de leur rôle, ne savent ni ne veulent comprendre ce qu'il y a de charmant et de grave en ces gaucheries significatives d'une personnalité qui se cherche [1].

S'il n'y avait guère d'importance à ce qu'un modeste ouvrier des lettres eût par de tels éducateurs la soie de ses jeunes ailes déchirée, quelle amère ironie quand ces scoliâtres s'adressent à un génie en herbe ! Hélas ! l'aventure se répète à chaque génération. Et cette haine vouée d'ordinaire par la foule

1. J'aurais mauvaise grâce à ne pas ajouter que d'autres maîtres, à Auteuil et ailleurs, connaissent heureusement leur vraie et noble fonction d'accoucheurs d'âmes. D'autre part, il sied de remarquer, ce qui explique mal la fureur d'un Cordier, qu'à l'école de la rue Sainte-Marguerite, comme un peu partout alors, les maîtres eux-mêmes rimaillaient à qui mieux mieux.

aux grands hommes tant qu'ils ne l'ont pas conquise et domptée, commence par la haine du maître pour l'écolier qui se permet d'être mieux qu'un brillant sujet d'examen, qui ose montrer le bout de l'oreille de l'indépendance et de l'individualité. Plus tard accoureront les meutes : jaloux, critiques, butés, ultra-quelque-chose, sceptiques, railleurs, bourgeois, pontifes plus ou moins officiels, sots, lâches, hargneux, tous ces cailloux pointus qui sur la route des réalisations, mettent en sang les pieds des créateurs.

Un mot sur la rue des Petits-Augustins, aujourd'hui dite Bonaparte. Le n° 18, où s'installa Mme Hugo avant d'aller mourir rue de Mézières, faisait partie, là aussi, d'un couvent. Le cabinet de travail donnait sur la cour. La chambre à coucher se trouvait prise sur un bout de la chapelle. Couvent alors musée. C'est là qu'Alexandrin Lenoir, au prix d'efforts inouïs, de ruses fantastiques, d'un dévouement inlassable, avait amoncelé une foule de trésors architecturaux soustraits au vandalisme révolutionnaire. Le jeune Hugo s'immergea parmi ces pierres comme il s'immergeait hier parmi les verdures des Feuillantines. Il y prit l'amour de notre Moyen Age qu'exaltait en lui déjà la lecture de Chateaubriand, et l'horreur des destructions inutiles, son goût pour nos vieux monuments qu'il défendit toute sa vie avec une passion, une éloquence dont l'aboutissement fut enfin la loi de protection si mal observée encore de nos jours.

Mme Hugo quitta ce coin, relevant d'une fluxion de poitrine, pour aller rue de Mézières, où elle retrouvait un jardin (au n° 10). Elle et ses fils travaillèrent à réparer ce logement assez délabré. En chœur on

colla du papier, refit les peintures, arrangea le bout de terre horticole. Ayant chaud, après une de ces besognes manuelles, l'imprudente maman but un verre d'eau froide, fit une rechute de maladie; et cette fois succomba, laissant ses enfants dans une immense douleur et dans une grande gêne.

V

La pension quittée, la mère morte, Victor Hugo passa donc par une grave crise de tristesse et de pauvreté, vaincue pourtant par une plus forte réaction de travail et d'amour. C'est alors que, forcé de se réduire au strict nécessaire, il partage, avec son cousin Trébuchet, une mansarde de la rue du Dragon. Trébuchet était étudiant en droit. Fièrement, Hugo était homme de lettres, pas autre chose. Il souffrait à coup sûr de sa détresse financière, n'ayant que trois chemises, balayant lui-même son plancher, buvant de l'eau, et ne mangeant pas tout son saoul. Mais il savait dissimuler cette misère que tant connurent et se rappellent — gloire ou fortune arrivée — avec une émotion attendrie. Il acheta un bel habit bleu barbeau à boutons d'or pour faire figure aux dîners où on l'invitait. Il divisa sa mansarde en deux afin d'avoir, même sous les toits, un rudiment de salon. Et il reçut. Et les Vigny, les Soumet, les Guiraud, les Pichat, les Lamennais, les Deschamps vinrent écouter ses poèmes. Et il y travailla là, beaucoup, bourrant le *Conservateur littéraire* (1819-1821) de sa prose

et de ses vers [1], composant ses *Odes et Poésies diverses*, son vrai premier livre, paru en juin 1822. Déjà, à la suite d'un pari, il avait écrit *Bug Jargal* en quinze jours. Il prenait à ce moment-là jusqu'à onze signatures. Il s'adonnait volontiers à la critique littéraire.

Chose remarquable, au lieu des instransigeances, des jugements cassants que l'on se permet souvent à cet âge, il s'enthousiasmait plutôt. Il respectait l'effort accompli. Mais l'École, il la respectait moins. Il daubait ferme sur l'Université à laquelle plus tard il sera terrible, — et qui le lui rendit... — Cette critique de Victor Hugo jeune est au demeurant bienveillante, sincère, consciencieuse et sagace, riche en comparaisons, en rapprochements, appuyant sur les beautés plus que sur les imperfections, détestant surtout l'imitation. On la sent d'une forte culture. Plus tard, on dira de lui qu'il ne savait rien, qu'il inventait, qu'il bavardait dans le vide, qu'il commettait erreur sur erreur. Il serait curieux que, doué comme nul ne l'ignore d'une mémoire peu commune, en avançant en âge il eût désappris !

1. Le tiers au moins de ce qui parut là peut lui être attribué : « Ces années de journalisme, dit-on à son propos dans la *Biographie des Contemporains*, furent dans sa vie une période décisive : amour, politique, indépendance, chevalerie et religion, pauvreté et gloire, étude opiniâtre, lutte contre le sort en vertu d'une volonté de fer, tout lui apparut et grandit à la fois à ce degré de hauteur qui constitue le génie. Tout s'embrasa, se tordit, se fondit intimement dans son être au feu des passions, sous le soleil de canicule de la plus âpre jeunesse, et il en sortit cette nature d'un alliage mystérieux où la lave bouillonne sous le granit, cette armure brûlante et solide, cette épée à la poignée éblouissante de perles, à la lame brune et sombre trempée aux lacs volcaniques. »

Autre remarque : à vingt ans, Hugo, plutôt classique, admire Racine et même Boileau. Conclusion : son adhésion au Romantisme dont il comprit très vite la portée ne fut pas un coup de tête de jeune lettré trouvant un tremplin plus sûr de renommée, mais l'acceptation réfléchie, par un esprit libre, d'une beauté nouvelle.

Travail acharné. Amour acharné. Les *Lettres à la Fiancée*, posthumes, nombreuses en ces seize mois si durs, font foi de cet amour, comme les œuvres de jeunesse font foi de ce travail. Et le premier exemplaire des *Odes et ballades*, il le lui offre, à Elle : « A mon Adèle bien-aimée, l'ange qui est ma seule gloire comme mon seul bonheur, » dit la dédicace. Cet exemplaire, on peut le voir à la « Maison Victor-Hugo », pauvre et mince volume, mauvais papier, grossier cartonnage, — et si resplendissant ! Ah ! le livre de début ! Combien il coûte de peine et combien il vaut d'affection ! Comme il est beau ! Comme il sent bon !

Et toi, mansarde deux fois sacrée du poète amoureux, toi qui résumes les labeurs, les émotions, les rêves de la vingtième année, comme on t'aime aussi ! O temps, où deux yeux chers valent plus que tous les tas de pistoles du monde, où l'on se nourrit vraiment d'enthousiasme et d'espoir ! O chemin caillouteux et fleuri des commencements d'une belle vie, comme te submerge une inondation de soleil !

Il y a une plaque commémorative sur l'immeuble qui contient la glorieuse mansarde. Elle fut placée en 1902 par la *Société Victor Hugo*. Mais vraiment, c'est surtout un lieu comme celui-là, si peu cher à louer, qui mériterait de devenir musée de pèlerinage — de pèlerinage pour ces nobles étudiants désireux d'être demain de hautes valeurs sociales.

VI

Entre cette misère et le mariage, le poète passa quelques jours chez le duc de Rohan, à La Roche-Guyon dont les ruines sont évoquées par la Tour de Vermund (*Han d'Islande*), quelques semaines chez son frère Abel, rue du Vieux-Colombier, et l'été 1822 à Gentilly, avec la famille de sa fiancée. Puis vint l'heure attendue et bénie de l'union.

Après avoir, par économie, vécu quelque temps chez le beau-père Foucher à l'hôtel du Conseil de Guerre, le jeune ménage Hugo vint habiter rue de Vaugirard, au 90 (Sainte-Beuve demeurait au 94), puis au nº 11 de la rue Notre-Dame-des-Champs (Sainte-Beuve vint au 19), dont le petit salon rouge connut les premiers grands émois de la lutte romantique [1].

Ravissante maison, cette dernière, et que célébra Jules Janin. Une chartreuse dans les feuilles. On y parvenait par une avenue de vieux arbres. Tout autour, le silence des couvents et le parfum des jardins sur lesquels tombait de temps en temps un carillon. Des murs moussus et lierreux. Deux étages seulement, coiffés d'un toit où s'ouvraient les yeux des mansardes. De hautes fenêtres, dont celles du rez-de-chaussée descendant par de petits perrons agrémentés de vases de fonte. Un kiosque sur un tertre. Une passerelle en bois cintré. Table et banc de pierre tout

1. Entre temps visite du poète à son père, à Blois, excursions en Sologne, voyage de Reims pour le Sacre de Charles X.

verdis de lichen. Des gazouillis d'oiseaux dans les bosquets et des susurrements d'insectes dans les herbes. Adorable ermitage bien fait pour la rêverie et le travail d'un poète.

Le n° 11 est devenu le n° 27. Et puis la maison, par le percement du boulevard Raspail, est désormais sur rue. Trop charmant ce logis ! Vieille maison, vieux jardin, fi donc ! La pioche dans tout ça. A bas les arbres ! A bas les murs lépreux et ravissants ! Il faut de l'hygiène : c'est pour cela qu'on supprime les frondaisons. Il faut du « confort moderne » : c'est pour cela qu'on supprime le pittoresque.

Victor Hugo avait déjà deux enfants. Toujours soigneux, ordonné, il pèse ses dépenses, calcule qu'il peut mettre au juste six cents francs dans son loyer. Bon père, il travaille pour les siens autant que pour sa gloire. Quelques-uns l'eussent préféré bohême et panier percé. On ne peut se faire à l'idée d'un révolutionnaire menant une vie patriarcale ; cela dérange les habitudes.

De bien calmes jours de travail marquent cette période si délicieusement reflétée dans les premiers recueils du poète. Par la fenêtre ouverte entrent des odeurs de fleurs et de feuilles, des pépiements et des rires. On consacre le soir aux amis, nombreux déjà : Sainte-Beuve qui n'a pas encore trahi son frère d'armes, Musset, joli comme une fille, les frères Devéria, voisins chez qui souvent l'on dîne, Raffet, qui d'un immortel crayon gardera au monde la figure des grognards de l'Empire, l'architecte Robelin et des artistes amenés par Abel, Nerval et Mérimée, David d'Angers le sculpteur, Delacroix, lion de la palette, Nodier et tout son cercle, vingt, cinquante autres... A cette époque, en littérature, on savait s'aimer.

C'est rue Notre-Dame-des-Champs que fut lue, le 10 juillet 1829, *Marion de Lorme*, par le dramaturge à ses amis. *Cromwell* et la préface avaient déjà paru, ainsi que les *Odes et Ballades*, les *Orientales*, le *Dernier jour d'un condamné*, établissant la renommée du poète dont on attendait la première pièce avec une curiosité aiguisée. Le salon comme on pense était plein à craquer. Tous les gaillards plus haut nommés s'y trouvaient, et encore Balzac, Dumas, Vigny, Émile Deschamps, Taylor, Villemain, Soulié. Il lut et ce fut du délire. « Nous vous porterons à la gloire ! » clama Dumas en l'embrassant. A cette époque, en littérature, on savait se soutenir.

On connaît l'aventure de *Marion*, refusée par la censure, et celle du dédommagement offert à l'auteur qui à son tour refusa. Ruse a-t-on dit. Tout de même, quatre mille francs de moins par an à une époque où le jeune barde devait compter... Singulière manie de vouloir ainsi rabaisser tout geste, toute intention ! Enregistrons la fière attitude du poète, et passons.

Le directeur de la Comédie-Française, navré, demanda un autre drame. On était en juin. En septembre, Hugo lui lut *Hernani*, fait en moins d'un mois. *Marion de Lorme* avait demandé 23 jours. Hugo dressa toutes ses pièces avec cette rapidité inouïe. Il mit 20 jours pour écrire le *Roi s'amuse*, 11 pour *Lucrèce Borgia*, 39 pour les *Burgraves*, 20 pour *Marie Tudor*, 17 pour *Angelo*, 34 pour *Ruy Blas*. Il eut d'ailleurs d'autres tours de force de ce genre, et à tous les âges. A dix-sept ans, comme sa mère, malade, paraissait contrariée qu'il n'eût pas fait la pièce de vers destinée aux Jeux Floraux de Toulouse, il écrivit en une nuit son *Ode aux Vierges de Verdun*. A soixante-

quinze ans, la seconde *Légende des Siècles* devant paraître, il improvisa, peut-on dire, l'*Aigle Casque*, qui en est un des plus beaux joyaux ; et son ami Meurice ayant remarqué que le livre « manquait de femmes », il composa en quelques jours les vingt-trois pièces du *Groupe des Idylles.*

Hernani, reçu par acclamation, fut immédiatement distribué, et la première, le 25 février 1830, eut le retentissement formidable que l'on sait. En quoi fut fort inquiétée la propriétaire du logis où avait également été composée une partie des *Feuilles d'Automne.*

Cette brave immeublière, peu après la clôture des représentations, vint voir Mme Hugo et lui dit d'un air attristé qu'elle trouvait « le ménage bien gentil », mais ne pouvait supporter le bruit des allées et venues des nombreux amis de Monsieur :

— Que je vous plains donc, acheva-t-elle. Votre mari a pris un état bien dur !

C'était la signification de congé. Le couple passa les ponts. Il ne devait plus revenir sur la Rive Gauche.

VII

Bonne vieille Rive Gauche, qui déjà jouait un rôle capital sous la grande Révolution politique, comme le dieu de la grande Révolution littéraire de 1830 l'aimait ! Rien de plus naturel. N'avait-elle pas été le témoin de ses premiers pas, de ses premiers essais, de ses premières amours, de ses premiers rêves, de ses premiers succès ? Mais elle était aussi un des coins les plus jolis de ce joli Paris romantique qui lui fut si

cher, et nous l'est tant de même, à travers nos songeries, quelques livres et gravures, et les maigres restes où nous errons encore.

Ah ! ce Paris d'avant les crimes haussmanniens, ce Paris de la Restauration, de Charles X et de Louis-Philippe, comme il dut inspirer autant que réjouir le poète amoureux des lignes et des couleurs qu'on détruit depuis trois quarts de siècle avec une sorte de rage qu'à peine retardent la supplication des archéologues et le désespoir des artistes !

Jetons-y un regard rétrospectif qui nous reconstituera le cadre des flâneries ordinaires d'Hugo à trente ans, et nous permettra mieux de comprendre le clair-obscur, le lithographisme, si j'ose dire, de son œuvre suprêmement originale.

Le Quartier Latin n'avait pas encore reçu, à cette époque, les larges coups de sabre — boulevards Saint-Michel et Saint-Germain, rue des Écoles, — qui l'aérèrent au prix de combien de meurtres, comme ceux du magnifique donjon de Saint-Jean de Latran et de l'église Saint-Benoît ! La place Saint-Michel, plus petite, ignorait la fontaine monumentale de Davioud. Sur le quai des Augustins se tenait en revanche le Marché aux Volailles dit de la Vallée de Misère. Le quartier Saint-Séverin conserve un peu de l'aspect d'autrefois, encore que « les charniers » qu'on vient de supprimer tout à fait en jetant bas la rue de la Parcheminerie, aient été touchés dès 1840, que le quai en face Saint-Julien-le-Pauvre, ait été rendu désertique en 1909, que les trouées Dante et Lagrange aient anéanti maints logis anciens et curieux. Les flancs de la Montagne Sainte-Geneviève ont été meurtris de même. Aux temps romantiques, il y avait là quantité de ruelles, placettes, carrefours,

des encorbellements délicieux rue des Grès, des églises, des couvents — Mathurins, Jacobins — des cours, cloîtres et cloaques évidemment vermineux, mais qu'on pouvait assainir ou faire disparaître sans tout massacrer à l'entour, des marchés cocasses, une place Maubert exubérante de populacerie, une rue Galande bizarrement crapuleuse, des bateleurs et carrosses place du Panthéon, la carcasse de la vieille Sorbonne, un tas de collèges s'enchevêtrant parmi les rues capricantes, d'inénarrables culs-de-sac, toute cette topographie tourmentée non encore tout à fait abolie par la pioche et le niveau à bulle d'air. Que d'excursions dut faire Hugo en ces parages, de même qu'à la Pépinière du Luxembourg si propre aux rêveries et où Marius venait voir Cosette ainsi que Victor sa chère Adèle, à la Grande Chaumière, paradis des grisettes, à Bobino, aux Montagnes Russes, et chez Daigneaux, le célèbre gargotier de la rue de l'Ancienne-Comédie où fréquentaient Murger, Mme Sand et Théophile Gautier !

Vers le noble Faubourg, l'Abbaye dressait ses sombres murailles, et le Palais Abbatial, une plus claire architecture blanche et rouge. De ce côté, mille démolitions encore : rues entières, Poste-aux-Chevaux, couvents comme les Hospitalières-Saint-Thomas, hospices comme les Incurables. Parmi ce béguinage, des seuils accueillants au poète : Chateaubriand rue du Bac, Sainte-Beuve rue du Mont-Parnasse, Mérimée rue Bonaparte, Pradier rue de l'Abbaye, David d'Angers rue de Seine, Paul Delaroche rue Visconti. S'il allait aux bords de la Seine, Hugo rencontrait l'abreuvoir du pont des Arts (ce n'est pas de ce nom que je désigne l'Institut), les cagnards du quai de Gesvres, la tour carrée située près

de la pompe sur pilotis, la Grève et ses chalands, les beaux hôtels de l'île Saint-Louis, et enfin l'adorée Notre-Dame, flanquée de l'Archevêché tombé en 1832... Il était alors dans la Cité, propre à lui évoquer le cadre médiéval du mieux construit de ses romans, car vivaient encore la tour Dagobert, la maison d'Abailard sur le Quai-aux-Fleurs, la morgue de la rue du Marché-Neuf, les rues Gervais-Laurent et Sainte-Croix qu'un marché supprima, le passage des Cargaisons étouffé maintenant sous une caserne. Le Parvis était plus maigre, isolant moins la cathédrale, aujourd'hui châsse dans un sahara. La Seine baignait l'Hôtel-Dieu. Nombre de barques et de lavandières animaient la grève, et de longues perches jaillies des fenêtres supportaient du linge qui, séchant au soleil, faisait de grandes taches de lumière...

Le fleuve franchi, on arrivait au Carrousel, au Châtelet. Le Carrousel hébergeait un lot de maisons, peu sillonné de voies, et touchant, note Balzac, un marais du côté de la rue Richelieu, un océan de pavés du côté des Tuileries, des baraques sinistres du côté des Galeries, des steppes de pierres de taille du côté du vieux Louvre. Pays fabuleux cher aux Jeunes-France y tenant cénacle et buvant ferme en un cabaret abrité sous les ruines du Doyenné. Les héros de *la Comédie Humaine* fréquentèrent aussi ces lieux, notamment le hangar où l'on spéculait, près de la rue Feydeau, en attendant que fût érigée la Bourse deux fois monstrueuse : temple du veau d'or et colonnade absurde. Démolis, par là, l'hôtel de Nantes, les écuries du roi... L'avenue de l'Opéra bouleversa la Butte des Moulins, labyrinthe exquis. De la rue Notre-Dame-des-Victoires partaient les diligences des Messageries royales pour toutes les routes de France...

Le Châtelet s'ornait déjà de la Fontaine du Palmier. A la place du théâtre de notre Sarah, un lacis de vieilles rues noires dont l'une dite de la Vieille Lanterne devait fournir une potence à la neurasthénie de Nerval. La tour Saint-Jacques émergeait du Marché des Fripiers. Le quai de l'École conduisait à la Pompe aux abords pleins d'obligeance pour un œil pictural, et Saint-Germain-l'Auxerrois dressait non loin sa dentelle de pierre qu'on pouvait savourer en même temps qu'un moss au café Momus.

Du Châtelet aux Innocents, deux pas : vieilles boutiques autour de la fontaine, piliers de la rue de la Tonnellerie, Halle-aux-Draps, Pointe Sainte-Eustache, Marché des Prouvaires, Puits d'Amour... Aujourd'hui, une immense carcasse de fer. Certes cette carcasse nous valut un beau roman de Zola, et l'on fait aux alentours des visites nocturnes encore amusantes, mais si frelatées, en des caveaux de voyoucratie truquée et des restaurants où l'on paie très cher de l'apparence de vice et de la râclure de plaisir. Où sont les tournées d'avant les grands-ducs ? Où, l'ancien Carreau des Halles, la rue Tirchappe, fief de Claude Frollo, la rue de la Jussienne où le père Goriot tenait boutique ?

Au nord, le Marais, le bon vieux Marais où Valjean devait se loger rue de l'Homme-Armé, où l'on chantait du Béranger au Bon-Puits, où se tassaient les échoppes de l'hôtel de Soubise, où l'on riait au cloître des Billettes, où l'on s'angoissait dans la Grande et la Petite Force, sinistres prisons sises entre les rues Pavée et du Roi de Sicile, où l'on allait s'échauffer l'âme à l'Arsenal, chez le bon Nodier. Mis bas l'hôtel des Prévôts, l'hôtel de Lesdiguières où logea Pierre le Grand. A la place de l'hôtel de

Mayenne, une école ; à la place de l'abbaye du Barbeau, un marché. Daumier ne reconnaîtrait plus ses coins d'émeute en ces territoires de bourgeoisie.

Aux boulevards, quels aspects non moins caractéristiques ! Rendez-vous chic, comme l'étaient le Pont Neuf au XVIIe siècle et le Palais Royal au XVIIIe. Des dandys romantiques se pavanaient sur le boulevard de Gand non encore nommé des Italiens. On se rencontrait au Tortoni, au Café Anglais, à la Maison Dorée, au Véron, au café de Paris, au Grand Balcon, ou chez Petron, mais alors en cabinet particulier. L'Opéra était rue Le Peletier. Du calme vers la Madeleine. Des hôtels de ventres-dorés sur la Chaussée d'Antin. Au delà du boulevard Montmartre, que les gommeux fashionables ne dépassaient point, commençaient les boniments des escamoteurs et bateleurs, et les théâtres, jusqu'à l'actuelle place de la République : la Porte Saint-Martin où triomphaient Dumas, Hugo, sous la monarchie de Juillet, le Vaudeville et les Variétés où l'on parodiait ces succès d'à côté, le Cirque Olympique où l'on applaudissait de grandes machines militaires assaisonnées de canonnades et de défilés, le Petit Lazari et les Funambules, le Théâtre de Mme Saqui, illustre danseuse de corde, l'Ambigu-Comique où le populaire se gorgeait de mélos... Sur le boulevard du Temple, le café Turc. Place de la Bastille, le fameux Éléphant décrit dans *les Misérables*, charpente de quarante pieds, plâtre et bois, maquette de fontaine, joie et palais de Gavroche.

La Concorde, alors place Louis XV, resta pierreuse, entourée de douves verdoyantes, mi-campagnarde, jusqu'à ce qu'on ramenât de Marly les che-

vaux de Coustou, et, de Louqsor, le monolythe rose érigé en 1836. Les Champs-Élysées commencent à s'animer vraiment : artistes, écrivains, élégants, y viennent habiter, dont Hugo et le comte d'Orsay, ce Brummel II, et plus tard, Balzac, qui mourra dans la rue portant depuis son nom, près d'un moulin, vestige d'une folie du XVIIIe siècle. L'Arc de Triomphe ne fut terminé qu'en 1836. Un monument en construction ressemble un peu à une ruine. Celui-ci s'avérait particulièrement impressionnant, surtout quand il blasonnait un ciel de pourpre et d'or. Il y avait par là un estaminet où les Chevelus aimaient à venir l'admirer. De ces contemplations naquit l'ode immortelle que l'on connaît, d'allure épique.

L'avenue Montaigne s'appelait Allée des Veuves, et du bal Mabille aux palmiers de zinc, près du Rond-Point, giclaient les airs entraînants de l'orchestre Pilaudo. Les jours de fête, abondance de menu peuple autour des cabotins ambulants, baladins, marchands de gâteaux, mâts de cocagne, avaleurs de pétrole et passeurs de muscades.

On s'amusait ferme. En 1844, au Carnaval, on comptait 387 bals publics. Aventures et travestis. Aux festivals de l'Opéra s'empilaient, comme harengs en caque, cinq ou six mille danseurs. Notoire et fantastique, la descente de la Courtille aux Jours Gras, dégringolade de masques ivres. D'ailleurs, chorégraphie sans trêve de la Circoncision à la Saint-Sylvestre : l'hiver au Prado, à la galerie Pompée, au Salon de Mars, au Vauxhall, à la Picarde, l'été à la Grande Chaumière, aux Vendanges de Bourgogne et sous les verdures élyséennes. Temps ultra-gai du Musard de la rue Vivienne et du Chicard du faubourg

du Temple, des grisettes et des lorettes, des salons à romances où l'on jouait à la sibylle ou à la main chaude. Temps de flirt où les belles se montraient aux Feuillants, jupes légères, turban de gaze ou chapeau garni de marabout, rubans dans la chevelure, où les messieurs portaient le pantalon mi-collant de satin, de casimir ou de nankin, l'habit pincé à la taille et le haut de forme, se cravataient à la sentimentale, à l'anglaise ou au trône d'amour, et changeaient d'habit deux ou trois fois dans la journée.

Et si amusante la rue, avec ses montreurs de marionnettes, ses dioramas ambulants, ses tourneurs d'orgues, ses bouquetières, ses musiciens d'Italie, ses singes savants, ses débitants de mille denrées, ses encans, ses écrivains publics, ses charlatans, ses porteurs d'eau, ses petits savoyards tout de suie vêtus. Elle avait ses célébrités, ses faits-divers qui n'étaient rien moins parfois que des révolutions, ses deuils, ses grosses gaîtés. Les premières voitures publiques lui furent un redoublement de pittoresque. Le Moyen Age y survivait. On la tue, cette rue adorable de vie, mais difficilement, et ce sera grand dommage quand elle sera tout à fait morte.

Au bout des dernières rues, les barrières, qui agonisent aussi, mais hier si aimables, si fleuries, la plupart de guinguettes comme celles de Vaugirard, Belleville et Ramponneau, parfois d'échafauds comme celle de Fontainebleau, parfois de geôles : Roquette, Hôtel des Haricots, Prison pour dettes. Pullulement de caboulots et de bals-musettes. Au delà, la campagne, les jardins, les moulins, Montmartre, la Butte-aux-Cailles, la Bièvre idyllique, Batignolles et ses rentiers, Passy et ses pompes à feu, la plaine Monceau et ses marais. Promenades exquises ! Hugo en raffo-

lait. Combien de fois n'alla-t-il pas, avec des camarades, vers Montrouge... On entrait chez la mère Saguet. On riait. On buvait. On chantait. Et pour finir la journée, on s'incendiait les yeux de ces beaux couchants où s'allumaient, vers 1828, les *Orientales*.

Cadre immense et variété d'inspiration, tout cela... Heureux temps romantiques !

Heureux temps, oui, et que nous jugeons tels non par cette innocente et fréquente manie qui nous fait mépriser le présent au profit d'un passé entrevu par mirage, mais que nous apprécions intrinsèquement pour son charme et son enthousiasme certains, et sur la foi de ceux-là mêmes qui le vécurent, et qui s'en souvenaient comme d'un paradis perdu... « Je me rappelle encore, raconte Pelletan, avec quelle émotion en parlait Michelet lui-même, qui pourtant vivait dans une austérité laborieuse, et Gautier, qui, si impassible, garda toute sa vie la nostalgie de ce monde disparu. » On devine aisément les raisons de cette nostalgie, car se place en effet cette époque bénie, non seulement dans un décor adorable, mais entre la tyrannie de deux empires (où la littérature elle-même devait se courber sous un joug que n'imposèrent point les trois rois qui régnèrent de 1815 à 1848), dans une noble ébullition pleine de découvertes, de genèses, de rajeunissements et de sincérités. Quelles fièvres, quelles ardeurs, quels élans, pendant ce tiers de siècle traversé de convulsions épiques, aussi grosses de conséquences que la grande Révolution, puisque, en plus, réellement, allait en sortir le monde moderne, mais, malgré leurs ensanglantements, moins sombrement tragiques tout de même, moins tordues de suprêmes terreurs ! Quelles âmes, quelles fraternités en cette période beaucoup moins

imprégnée, quoi qu'on en puisse dire, de nos arrivismes et de nos bluffs. Et comme j'en ai, moi aussi, parfois, la nostalgie en même temps que la ferveur !

VIII

C'est une chose heureuse, l'importance enfin donnée par la Littérature au décor où ses héros se meuvent. Il est trop certain que notre âme subit l'influence des lieux où nous vivons et de l'état du ciel même. Vérité régionaliste que les classiques ignoraient, que les romantiques ont retrouvée. Je dis retrouvée, car au XVI[e] siècle, un d'Urfé déroulait ses idylles dans un cadre magnifié mais précis, un Ronsard admonestait les coupeurs d'arbres. Les classiques eurent des yeux pour ne point voir. Ils nagaient dans l'abstrait. Ils réduisaient l'œuvre, au nom de la raison, à d'harmonieuses mais rigides constructions cérébrales. *Andromaque*, on l'a écrit, est une équation. Les romantiques ont compris l'insuffisance de cette arithmétique, et que cette noble ordonnance des tragédies et des jardins à la française négligeait tout un côté de la vie. Sans doute les génies, qui sont du feu spirituel, arrivaient à réchauffer cet art froid. Les talents de second ordre le rendaient vite insupportable. D'où la juste réaction qui mit autre chose à la place de la décadence littéraire de l'Empire.

D'ailleurs, ce classicisme est plein de conceptions contestables. Voyez son espèce d'horreur pour la Nature qui lui fait oublier que l'homme n'est point pareil sous toutes les latitudes ! Et cette idée, de nos

jours mêmes en cours parmi les meilleurs esprits, que le cœur n'a point changé depuis les débuts du monde ! Comme si nous ressemblions aux préhistoriques de la Gaule sauvage, aux apeurés dévotieux du Moyen Age ! Assurer que l'homme a toujours connu la jalousie, l'égoïsme, la ruse, voilà certes une lapalissade. Soutenir que ces sentiments ne se sont pas modifiés, voilà sûrement une jobarderie. La prétention devient singulière de vouloir traduire dans une pièce l'éternité et l'ubiquité de telle passion que nuancent tant les siècles et les climats ! Cette prétention fut celle des classiques. Aussi bien, à leur insu, heureusement et fatalement, ils ne purent s'évader tout à fait de leur temps ni de leur pays (Corneille est bien Normand, La Fontaine bien Champenois), et ce sont leurs contemporains qu'ils peignent sous des noms et des oripeaux antiques. Et plus ils se rapprochent de leurs modèles, plus ils deviennent Français, et plus ils sont grands. Voilà pourquoi je place — opinion personnelle — Molière à leur tête.

Les romantiques, disais-je, ont ouvert les yeux. Ils ont (seul le grand fabuliste s'en avisait au XVIIe siècle) regardé le ciel, les eaux, les forêts, les monts, les bêtes, les herbes. Ils ont avec Darwin replacé l'homme dans l'émouvante et splendide échelle des êtres. Ils ont repris en cela notre tradition, et ceci explique assez leur poignée de main donnée au Moyen Age par-dessus cet étonnant Bossuet, borné comme pas un sur les magnificences médiévales, et type même de cet aveuglement qui se croît suprême clarté parce qu'il néglige tout le sensible au profit de tout l'imaginable.

Épris de la nécessité du décor, les romantiques le veulent dans leurs livres, dans leurs pièces. Rappe-

lons que Voltaire avait déjà rapporté d'Angleterre ce besoin légitime de marquer l'ambiance du drame scénique. Dumas, Hugo, y insistèrent. Ils firent bien. Puis, comme toujours, vint l'excès. Aujourd'hui, ce n'est plus l'auteur qui compte au théâtre, c'est le décorateur, le metteur en scène, le costumier, voire le couturier. Comme il est difficile d'obtenir l'équilibre, la sagesse, la juste mesure !

Décor du drame. Décor aussi du roman. Décor même du poème. Ce n'est point pour cataloguer les logis d'Hugo que je leur ai consacré un chapitre. C'est pour rappeler leur rôle dans son œuvre, et le rôle aussi de tout lieu où le grand écrivain séjourna.

Nous avons noté comment l'Espagne avait agi sur lui en accolant dans son cerveau d'enfant, le fantasque et le sublime pour une fraternité durable. Il faut y ajouter son amour de la netteté du trait, pareille à ces ombres découpées brutalement par le soleil des pays chauds. La vue des richesses médiévales pieusement conservées au musée des Petits-Augustins le fortifia dans le respect et l'amour qu'il en possédait déjà. Le calme d'une demeure comme celle de la rue Notre-Dame-des-Champs se reflète dans ses premiers recueils. Les Feuillantines, qui l'avaient formé à l'intime douceur de la nature, lui inspirèrent plusieurs pages. La pauvreté subie en la mansarde de la rue du Dragon lui servit fort pour nous dire la fière et douce misère de Marius. Plus tard, à Jersey, les rêveries au bord de la mer et au pied des mégalithes nous vaudront de graves strophes et une partie de la *Légende*. Tout Guernesey revit dans les *Travailleurs de la mer*. Quant à ce Paris romantique que nous venons de kaléidoscoper, il se retrouve, et dans les *Misérables*, et dans maints des

plus beaux morceaux lyriques du poète qui tant aimait la rue et ses mille agitations ; il permit la vision fabuleuse de *Notre-Dame-de-Paris*, livre vécu en rêve parmi les vieilles maisons de la Cité qui cent et cent fois connurent le regard du romancier puissant.

On peut même considérer que moins le décor est dans les yeux d'Hugo, moins l'œuvre est bonne. Son *Homme qui rit* ne put être documenté que par des livres. Son théâtre également, où malgré le gros travail de préparation de l'auteur, les érudits relèvent bien des inexactitudes historiques (ce qui ne l'empêche pas de donner une intense et relativement juste atmosphère). Or, voilà précisément la partie la moins forte de la production hugolienne. Mais que sa prunelle vibre, sa pensée aussitôt rouvre les ailes. Ce n'est pas à dire qu'il ne pense que si son œil est frappé, comme ces orateurs qui n'ont d'idées qu'au moment où ils ouvrent la bouche. Mais il est certain que ce prodigieux artiste dut la moitié de ses voluptés, de son génie et de sa gloire, à sa prunelle merveilleusement douée. Il a écrit qu'il eût été soldat s'il n'avait été poète. Je crois plutôt que, s'il n'avait été poète, il eût été peintre.

IX

Quand il émigra sur la Rive Droite, ce fut pour aller habiter rue Jean-Goujon, aux Champs-Élysées. Au milieu de jardins, cela va sans dire. Solitude favorable mais peu sûre. J'ai conté comment il faillit s'y faire bombarder, puis assassiner par deux fois.

Ce quartier neuf avait été acheté, au temps de la

Restauration, par une société qui traça deux rues et une place et rapporta de Moret la jolie « Maison de François Ier » placée au coin du cours de la Reine et de la rue Bayard. Rue Jean-Goujon, une seule maison bâtie, où vint le poète non sans l'espoir, d'ailleurs vain, d'être débarrassé des *hernanistes*, bons camarades, mais un peu bruyants et encombrants. Là il travailla, comme toujours, ardemment, composa *Notre-Dame-de-Paris* en quelques mois, les *Feuilles d'Automne*, le *Roi s'amuse*, roman, recueil, drame, dont chacun eût suffit à immortaliser un homme, surtout quand on se souvient que M. de Boufflers entra pour une chanson à l'Académie. C'est là que vint le voir Gautier, admirateur ébloui. C'est là que Marmier le trouva, lisant auprès de sa jeune femme et de ses enfants, groupe familial dont fut si profondément ému l'auteur des *Esquisses poétiques*, humblement apportées au jeune maître.

Le logis n'avait rien de somptueux. Couchette étroite. Un hamac pour la sieste. Au mur, des Devéria, des Boulanger, quelques médaillons de Jehan du Seigneur, un beau cuir fauve de Bohême. Sur la cheminée, une tête de mort entre deux cornets de Rouen parés de fleurs. Tel était le *Cénacle* où les amis accouraient, de plus loin que jadis, mais avec une ferveur inextinguible.

En 1832, nouveau déménagement, cette fois pour une demeure stable, célèbre, superbe, digne du triomphateur, et qui allait par la suite garder le nom de Maison Victor-Hugo.

Elle s'élevait place Royale, maintenant place des Vosges, au 6, musée dont ce n'est pas le lieu, dans cette étude, d'énumérer les reliques. Détail piquant : Marion de Lorme l'avait habitée. Je ne la décrirai

point, après tant d'autres qui en fréquentèrent le salon somptueux et bienveillant. Je rappellerai seulement que le poète vécut seize années en cet habitacle de gloire où fut composée la suite (et la fin) des œuvres dramatiques, où vint tout le Paris littéraire, où la foule acclamante cria son admiration, où le poète vit éclore le plus violent de ses amours et la plus effroyable de ses douleurs — Juliette [1], Léopoldine — où il connut l'investiture officielle de l'Académie française et de la Chambre des Pairs, l'amitié des d'Orléans, du roi lui-même, — toutes les fortunes.

En ce temps-là, Hugo travaille moins mais se mêle davantage à la vie. Il voyage. Il fait de la politique. Il reçoit beaucoup. Son existence rappelle celle de Gœthe à Weimar. Pour de tels hommes, ce n'est pas là du temps perdu. La rêverie, l'étude, la réflexion forment d'abord ces génies. L'observation en plein cœur de la civilisation les mûrit ensuite. Et quand l'épreuve les complète, alors ils deviennent solides comme les rochers, éblouissants comme le soleil.

Cette épreuve, Hugo la connut, et dans toute sa rigueur.

Ayant quitté en 1848 la place Royale pour la rue de l'Isly (nº 5), et la rue de l'Isly pour la rue de La Tour d'Auvergne (nº 37), il avait dans ce dernier logis un premier étage isolé, vaste beauvoir sur Paris, appartement bourré d'objets d'art, de meubles précieux, poème domestique enrichi de trouvailles faites au gré de mille furetages dans tous les vieux quartiers. Arriva le Deux-Décembre. Tout ce mobilier fut vendu à l'encan afin de grossir le modeste pécule

1. Juliette demeurait rue du Pas-de-la-Mule, à quelques mètres de la place Royale.

du poète qui venait d'être farppé de la peine d'exil pour n'avoir pas fait risette au coup d'État.

Théophile Gautier, dans *la Presse* du 7 juin 1852, annonça, détailla la vente, espérant que de telles reliques seraient couvertes d'or. Il n'en fut rien. Quinze mille francs sortirent à grand'peine des poches du public moins indifférent que terrorisé. Et furent dispersés — heureux les acquéreurs ! — les porcelaines laiteuses du Japon, les faïences rouennaises aux chaudes harmonies, les verres de Venise et de Bohême aux translucidités éclatantes, les torchères hollandaises, les dressoirs et bancs de chêne adorablement fouillés et refouillés d'une gouge délicate, les tapisseries aux couleurs fanées et si parfumées d'antan, les tableaux et dessins de maîtres, la boussole de Christophe Colomb « que déroba un monsieur bien mis », le buste monumental de David, le lutrin mobile et sa bible enluminée, les laques de Coromandel, les grès de Normandie, les glaces anciennes, les coffrets ouvragés, les magots, chimères, potiches, sculptures, ivoires tout frissonnants de rêve oriental, les cadres de cuivre estampé, les damas de l'Inde, les tentures de Chine, les cuirs de Cordoue, les velours et les satins pompeux, les boiseries antiques, le nègre en pierre de touche, la pendule de marqueterie, la vieille bible sur laquelle le poète penchait son front pensif.

Ce capharnaüm de splendeurs, mélancoliquement recensé par Gautier et Janin, nous est une indication sur le goût, ou plutôt sur les goûts artistiques de Victor Hugo. Le poète ici comme partout se montre une sorte de géant goulu, avide de beauté, de toutes les beautés. D'autres, et ils ont raison, affinés, délicats, difficiles, se cantonnent dans un genre, se meublent

dans un style. Lui se plaisait dans une fête des yeux sans classements ni réserves. Il aimait le classique et le moyenâgeux, la renaissance et le pompadour. « Il avait un rire d'enfant pour ce qui reluit, ce qui brille et ce qui rit dans l'or, dans l'argent, dans l'ivoire, l'étain, le grès, la laque. » Polyphile, il savourait tous les frissons créés dans l'enivrement des artistes. Avait-il tort ?

... Le voici maintenant à Bruxelles. Il descendit le 14 décembre 1851 dans un petit hôtel de la rue de l'Assaut. Puis conquis par le charme de la Grand'Place, il alla s'y installer au nº 27, au-dessus d'une marchande de tabac et de parapluies : deux chambres où naturellement accoururent tous les exilés, tous les Français de passage en Belgique. « On montait par une échelle dans ce réduit où se trouvait un pair de France. » L'Indignation tient sa plume et lui dicte *Napoléon le Petit*, l'*Histoire d'un Crime*. La Belgique s'émeut, le chasse au moyen d'une loi forgée exprès pour lui et dont Faider portera la honte éternelle. Il part pour Londres, s'effraie du bruit de la violente et fumeuse capitale, s'enfuit, prend le bateau, accoste à Jersey, et s'y fixe enfin, grandi par la proscription, la douleur et la colère.

X

Jersey. Je m'y suis arrêté en allant à Guernesey, que je lui préfère, à l'encontre du goût général. Mais Jersey quand même est délicieux et j'en garde un précieux souvenir. C'est une forêt dont on a fait un jardin. Il en reste une cohue d'arbres magnifiques dres-

sés sur un riche gazon, des verdures puissantes où s'enfouissent cottages, fermes et manoirs, d'adorables *lanes*, chemins couverts, berceaux sans fin, de type bien anglais. Les cimetières y sont d'une poésie intense avec leurs pierres tombales debout et qui s'enterrent peu à peu elles-mêmes comme attirées par les morts. On s'y promène. Les amants s'y donnent des rendez-vous. Rien de plus vert, de plus vivant que ces nécropoles agrestes et idylliques. Autour des castels, des villas, des métairies et des sépultures : une ceinture de superbes rochers. Le tout a de la gravité, — une gravité exquise.

Dans ce cadre pourtant, Hugo ne trouva qu'une assez laide demeure. La hâte de quitter l'hôtel lui fit louer la première maison venue, et qui était froide, blanche, rectiligne, correcte : « du méthodisme bâti ». Deux étages. Un toit plat formant terrasse. Un jardin sans arbres, et, du jardin à la plage, une bosse de terre faite d'herbe rase, de ciguës et d'orties. A droite, une tour hantée, sur une colline. A gauche, un rang d'arbres décharnés et racheux, pareils à des tibias accolés à un mur. Derrière, une route déserte. Devant, le flot mugissant. Logis solitaire, d'une tristesse puritaine, souffletée par le vent d'ouest. Mais là-dessus, le lyrisme du soleil et de la mer. Il n'en fallait pas plus pour exalter le poète. Et c'est de là que jaillirent les *Châtiments*, cette grêle de pierres. Mais qu'on ne vienne pas nous parler de gaîté, d'opulence. Hugo, chargé de famille, arrivait ruiné à Jersey. Il y fut dans la gêne assez longtemps. Il y connut des heures moroses. Il dut s'y refaire un home. Aussi reprit-il sa vie d'avant 1832, sa vie de bénédictin : travail jusqu'à midi, puis promenades, bains, quelquefois une partie de billard, quelquefois une séance

de spiritisme. Labeur et mélancolie à peine distraits. Puis les taquineries britanniques arrivèrent, renouvelant les taquineries belges. A la première occasion, le Gouvernement réexpulsa l'expulsé. De nouveau le poète dut lever le camp.

Le nom de *Marine-Terrace* évoque de sévères et puissantes littératures. A Paris, on habite sa maison. A la campagne, c'est le paysage qu'on habite. Le paysage de Jersey, riant presque partout ailleurs, est assez sauvage du côté de *Marine-Terrace*. Il naquit là de fort belles choses : la plus grave, la plus noble partie des *Contemplations*, ces quelques pièces de *Pauca meae* qui sont parmi les cris les plus poignants de douleur paternelle, et ces larges songeries de *En marche* et de *Au bord de l'infini*, écrites auprès de la mer, au pied des dolmens, au fond des cimetières, ou debout dans la chambre de travail, avec, aux oreilles, le tonnerre des vagues, et, sous le front, l'orage des pensées.

Ce sont vraiment là pages de visionnaire, de philosophe non ancré à telle doctrine définie, mais, mieux, sollicité par les énigmes de l'Univers, essaims de fantômes sur un fond de ténèbres. Ah ! qui donc connaît le fond des choses ? Le poète s'interroge et se trouble devant le mystère qu'il est lui-même, chaos d'hérédités, carrefour de passions, obscur destin. Il interroge les autres et n'en reçoit guère de meilleures réponses. Bien pis même qu'un aveu collectif d'ignorance : le conflit des prétendus savoirs. Et devant la querelle immense des esprits et devant le murmure ironique des flots, le poète reste pâle d'angoisse et d'incertitude.

Relisez la pièce des *Contemplations*, si caractéristique à ce point de vue : *Voyage dans la nuit*. La ba-

taille des idées y est peinte avec vigueur, presque avec désespoir. A la fin pourtant, le poète sent bien que « malgré tout on est emporté vers l'azur ». Toute la philosophie d'Hugo est là. On se querelle, on cherche, on ne voit rien, hormis qu'un idéal nous soulève et nous appelle, un idéal trouble lui-même mais certain. Et c'est cet élan de l'âme qui importe plus que les précisions métaphysiques ; c'est ce bond vers l'azur, c'est-à-dire vers la Vérité, la Justice, la Beauté, et chanté par le poète sur toutes les cordes de sa lyre, qui est la moralité de son œuvre. Point n'est besoin qu'il en dise davantage. Cela suffit à notre émotion. Cela suffit à notre vénération.

XI

En mettant le pied sur le quai de Saint-Pierre-Port, à Guernesey, le jour de mon débarquement, mon premier soin fut de m'enquérir du chemin de Hauteville-House. Pour y pèleriner ? Que les mânes d'Hugo m'excusent. J'obéissais à un sentiment tout égoïste :

— C'est par là, me disais-je, qu'il me faut trouver un logis. Où le poète s'installa, le lieu doit être de choix.

Je ne me trompais point. Tout près de Hauteville, je trouvai, à George Road, le plus charmant bording : appartement confortable, belle vue, délicieuse hôtesse, et soubrette à l'avenant. D'une fenêtre, le vol de mon regard escaladait les quinze lieues de mer que le poète avait aussi devant les yeux, et de l'autre, je jouissais d'un gazon de ferme égayé de ces *pigs* anglais jolis et proprets qui sont l'aristocratie de la

gent pourceaude. Je passai là des semaines heureuses, flânant du val désolé du Petit-Bot aux grandes prairies de l'Ancresse, de la Maison Visionnée au Château de Rocquaine hanté par les sorcières, des sinistres écueils du Hanois aux vieux pignons de Saint-Pierre et aux carrières de Saint-Sampson, partagé entre ces promenades et mes longues stations à la bibliothèque Guille-Allès. Très attentivement, je relisais dans son cadre *les Travailleurs de la mer*, et j'ai dit ma surprise de constater ce roman si soigneusement buriné dans ses parties réalistes. Je mis un mois à le savourer page à page. N'est-ce pas la bonne méthode pour lire les chefs-d'œuvre et se permettre de les juger ?

Ici une courte parenthèse, pour un détail peu connu. On sait les disputes livrées autour de la fameuse pieuvre qui faillit manger ou plutôt boire Gilliatt. Invention, fantaisie, hérésie ! disaient les uns. Possibilité, répondaient les autres. Hugo affirma qu'il avait vu un de ces monstres marins à Serck. Mais voici une addition au débat : l'épisode de Gilliatt est non seulement vraisemblable, mais presque véridique. L'aventure arriva, m'affirma une personne renseignée, à un scaphandrier du nom de Pittorino qui vit un jour, occupé suivant ses fonctions, dans la mer, une immense ombrelle se déployer au-dessus de lui. C'était une gigantesque pieuvre qui aussitôt « jeta du noir » et essaya parmi l'eau troublée d'étreindre celui qu'elle venait d'apercevoir. Sachant cependant qu'il lui fallait à elle-même un point d'appui, elle gagna en hâte un rocher voisin, pendant que le scaphandrier agitait en vain la corde d'appel. Un, deux tentacules atteignent Pittorino qui parvient à se réserver la liberté d'un bras et frappe avec son couteau du côté de la tête. La bête avait réussi à

s'attacher au roc, à enlacer l'homme de sa troisième lanière, quand un coup de la lame heureusement la perça près des yeux. C'était fini. Elle tomba en loque. Pittorino put donner l'alarme, remonter, tuméfié, déjà violacé, mais sauf et tout amalgamé avec le monstre, bête énorme. Il resta tout un jour évanoui, prit le lit un mois et garda sa main enflée cinquante ans. Cette aventure lui advint vers sa dix-huitième année et bien avant l'apparition du roman d'Hugo. Celui-ci dut la connaître, car elle fit grand bruit à l'époque. Elle ne tombait pas dans l'oreille d'un sourd...

Est-il nécessaire d'assurer que j'ai visité minutieusement Hauteville-House ? Est-il nécessaire surtout, après tant d'autres, de décrire la célèbre demeure transformée peu à peu selon le goût du Maître ? Salle d'attente meublée de divans turcs et garnie sur deux volutes des noms les plus glorieux de l'Humanité, de Moïse au Christ, d'Homère à Shakespeare, de Colomb à Washington (je n'y vois point Racine, mais Molière, et j'y préférerais Épictète à Lucrèce) — serre et jardin où il était interdit de couper les fleurs, — salle à manger lambrissée, recouverte, au-dessus de la boiserie, de carreaux de faïence de Delft, et ornée du grand fauteuil sculpté, fermé d'une chaîne de fer, siège des ancêtres — billard illustré de dix compositions fantastiques du poète — chambres et salons du premier étage avec leurs panneaux chinois en laque rouge (l'écrivain eut toujours le goût de l'art oriental et précéda, là encore, la mode que lancèrent les Goncourt) — galerie de chêne — look-out enfin ; tout cela, vu par maint pèlerin : les Houssaye, les Larroumet, les Tapfer, a été dit et redit. Et je ne veux me souvenir que de ma propre

rêverie dans ce look-out, devant cette simple tablette noire formant angle et où furent écrits la fin des *Contemplations*, la *Légende des Siècles*, les *Misérables*, les *Travailleurs de la mer*, la *Chanson des rues et des bois*, l'*Homme qui rit*, *William Shakespeare*, *Théâtre en liberté*, *Paris*, la matière de *Pendant l'exil*, et ces fragments dont parle quelque part Vacquerie : *Homo*, les *Drames de l'Invisible*, *Essai d'explication*, sans compter des proses, des vers publiés après 1885...

Labeur formidable. Ruissellement de poésie. Débordement de sève lyrique. A pleines mains, l'écrivain plonge dans la Vie et dans le Rêve. A pleines brassées, il nous jette des fleurs d'art, de pensée, d'originalité. C'est un torrent qui tombe du ciel. C'est une montagne qui se dresse vers les nues. C'est une lyre fabuleuse tendue au vent de l'histoire, au zéphyr de la joie, aux souffles modernes. C'est un monde de visions. Ah ! comme on comprend mieux, en le confrontant à son œuvre, ce qu'il a dit du génie dans sont étonnant *William Shakespeare*. Le génie ! n'en est-il pas lui-même un phénoménal exemplaire, volcan sans cesse en ébullition et d'où sortent pêle-mêle en une apothéose de flamme et de fumée et mêlées de scories, — des laves immortelles ?

Je rappellerai encore, non la vie calme et remplie d'Hugo à Guernesey, mais seulement que cet « avare » avait table ouverte, qu'une chambre appelée plaisamment le *Radeau de la Méduse* était réservée aux écrivains qui venaient le voir ou désiraient travailler quelque temps chez lui (ce fut le cas de Nerval, d'Ourliac, de Balzac, de Glatigny) que la maison souvent débordait d'amis et aussi de bêtes, qu'on y institua un repas hebdomadaire où venaient quarante enfants pauvres (quelle basse chicane d'en réserver

le mérite à Mme Hugo seule, comme si ce n'était pas lui qui payait !) et que toute l'île se ressentit de la bienfaisance du sublime exilé.

Et j'ajouterai que le Travail et la Bonté donnaient à Victor Hugo une perpétuelle bonne humeur.

La bonne humeur de l'exil : grandeur d'âme, et le plus noble exemple de sérénité.

XII

Sur les derniers logis de Victor Hugo, je serai bref. Ils sont moins pittoresques. Ou plutôt, après Guernesey, que pouvaient-ils être à Paris, sinon les appartements somptueux, toujours meublés brillamment et avec fantaisie, d'un homme arrivé aux cimes de la gloire ?

En débarquant, le lundi 5 septembre 1870, le lendemain de la chute de l'Empire (quelle revanche pour l'exilé de 1852 !), Victor Hugo descendit chez son ami Paul Meurice, 5, avenue Frochot. Il comptait y demeurer quelques jours ; il y resta jusqu'à la capitulation. Chaque matin, il traversait la ville pour aller prendre ses repas avec les siens, au Pavillon de Rohan, où manquait cependant la compagne fidèle, Mme Hugo, morte en 1868.

La maison de Meurice était un rez-de-chaussée entouré d'arbres. C'est de là que le poète envoya son fameux *Appel aux Prussiens*, meute de brutes qui faisait en 1870 l'apprentissage de la guerre hideuse de 1914. C'est là que lui parvenait l'écho des clameurs enthousiastes accueillant les récitations données un peu partout de ses admirables vers, grâce aux Tail-

lade, aux Coquelin, aux Favart, aux Mauban, aux Frédérick-Lemaître. Les grosses recettes de ces matinées, « l'avare » les consacrait à la défense nationale, comme il devait consacrer en 1873 la vente de son poème : la *Libération du Territoire*, aux Alsaciens-Lorrains.

Paris mis aux fers, l'Assemblée nationale élue, Victor Hugo partit pour Bordeaux, et après la mort de son fils, pour Bruxelles. Il logea place des Barricades (au 4) et y offrit asile à son tour à ceux que la République à son tour exilait. A ce geste de fraternité répondirent la bêtise et la haine. Montépin osa demander à la Société des Auteurs dramatiques la radiation de Victor Hugo ; voilà pour la bêtise. Une bande de misérables, nous l'avons vu, se rua un soir sur la demeure de l'écrivain avec des cris de mort ; voilà pour la haine. Le roi Léopold enjoignit au poète de sortir du sol belge. Et celui-ci s'en alla, vieux, triste et fier.

Il se rendit d'abord à Vianden, en Luxembourg, dans une maison infiniment pittoresque dont il a laissé un dessin à sa manière, romantique à souhait. C'était la cinquième fois qu'il venait dans le pays. Il y fut bien reçu (1) et ne le quitta que mû par le désir de voyager dans l'Est, sur le théâtre de la guerre. Il repartit ensuite pour Londres, et revint à Paris fin octobre.

En 1873, Hugo devait perdre son dernier fils, François. Deuils sur deuils. Il se trouva des gens pour se réjouir publiquement de ce nouveau malheur parce qu'ils détestaient l'homme. Que penser de ces

1. Encore que le curé l'ait dénoncé en chaire comme assassin de l'archevêque de Paris !

peaux-rouges dansant le scalpe sur les tombes ennemies ?

De retour à Paris, Victor Hugo s'installa, 66, rue de La Rochefoucauld — Juliette Drouet, habitait, au 59 de la rue Pigalle — puis rue de Clichy où sa mère l'amenait en 1805. Que de changements au décor d'antan ! Le bébé était devenu géant, le gosselot qui bégayait ses premières lettres était devenu le premier poète de France.

Cet appartement de la rue de Clichy était celui de Mme Charles Hugo, qui, en secondes noces, épousa Charles Lockroy. Au-dessus, logeait Mme Drouet, toujours aimée. Chez elle, l'écrivain prenait ses repas, recevait. On devine que le salon jaune et rouge, orné d'un magnifique éléphant de bronze, d'un lustre de Venise et d'une pendule de Boule, vit défiler toute l'Europe littéraire. Et malgré ces réceptions, malgré la besogne du Sénat, les œuvres s'accumulent : l'*Année terrible*, *Quatre-vingt-treize*, *Mes fils*, *Actes et Paroles*, l'*Histoire d'un Crime*, l'*Art d'être grand-père*. Bon grand-père ! C'est le temps béni de Georges et de Jeanne, le temps des promenades faites assis sur les impériales d'omnibus, le temps de la verte, de la splendide vieillesse.

En 1878, Victor Hugo emménage, pour la dernière fois, avenue d'Eylau, 130. (Aujourd'hui, 50, avenue Victor-Hugo.) Il va rester là sept ans, voisin de l'hôtel de Lockroy, et connaître le crépuscule d'un dieu. Un rez-de-chaussée et deux étages. Des salons. Le tout très certainement beaucoup plus bourgeois que dans les logis antérieurs. Une bibliothèque décorée d'un buste de Rodin. Un beau jardin sur lequel donne le cabinet de travail. Mais l'écrivain préfère maintenant sa chambre à coucher. Il se lève à six heures.

Il écrit, comme toujours, le matin. Et voici les dernières gerbes d'étincelles : le *Pape*, l'*Ane*, la *Pitié suprême*, *Religions et Religion*...

Seule, la mort met un point final au labeur colossal. Mme Drouet s'éteint le 11 mai 1883, et son vieil ami, touchant hasard, deux ans plus tard, le même mois, le mois des fleurs...

Ah ! des fleurs, des fleurs, tu peux en jeter, France, sur ce front endormi, sur ce front de vaillance et de rêve, sur ce beau front de robuste ouvrier du verbe et qui rêva jusqu'au dernier souffle !...

La veille de son trépas, Hugo serrait la main de Vacquerie, murmurant :

— Je suis mort.

— Allons donc, vous êtes très vivant !

— Vivant en vous, repartit celui qui allait fermer les yeux.

Oui, vivant en nous, Maître, vous qui nous fûtes le grand Exemple et la grande Poésie.

CHAPITRE VI

UN ÉTONNANT VOYAGEUR

I

J'ai dit ma ferveur pour le *Rhin*. Ce n'est ni le plus important, ni le plus beau des livres du Maître, encore qu'il soit à peu près parfait en son genre. Mais c'est celui auquel je reviens avec un plaisir toujours nouveau, toujours en découverte de charmes insuffisamment savourés. Combien de fois aussi relus-je les Lettres de Voyage. C'est que, passionné de nature et d'excursions, je trouve en Victor Hugo l'écrivain-voyageur idéal.

Aussi bien, sommes-nous sevrés de relations pérégrines éminemment littéraires. A-t-on remarqué d'ailleurs, qu'en dehors d'un certain cadre conventionnel (poésie, roman, théâtre) on ne trouve presque plus de littérature ? Ce fut toujours mon étonnement que tant de branches intellectuelles n'engendrent point d'artistes pour les magnifier, toutes, et jusqu'aux sciences pouvant être traitées avec génie, avec allure au moins. Or, considérez le XIXe siècle, le plus récent, le plus divers, et qui pourrait le mieux me contredire.

Enlevez Michelet et Louis Blanc. Que reste-t-il comme historiens d'envergure ? Chateaubriand, Renan, Lamartine s'élèvent par place à de belles pages, mais faire de l'histoire n'est pas leur métier. Un Quinet, parfois superbe, n'a pu laisser une œuvre. Un Fustel de Coulanges, de très sérieux talent, reste d'une précision trop sobre. Et les Thierry, les Guizot, les Thiers, les Henri Martin, les Mignet, les Sorel, les Vandal documentent simplement, sans nous ravir jamais. Quels admirables tableaux réserve pourtant l'Histoire à qui la traiterait comme elle le mérite ! C'est un tel roman, *ce roman vrai* de l'Humanité, avec ses psychologies de grands hommes, dont on pourrait pétrir d'immortelles statues, avec ses larges fresques séculières, chaque temps valant une composition magistrale, avec ses récits épiques de batailles, d'assauts, de sièges, de villes en feu, de peuples enchaînés, de tyrannies stupéfiantes, de farouches révolutions, avec ses crimes et ses héroïsmes, ses institutions et ses mouvements intellectuels, avec ses drames et ses comédies, ses gouffres et ses cimes. Supposez un historien qui brosserait des peintures de guerre comme un Paul Adam, des peintures de foule comme un Zola ou un d'Annunzio, des peintures d'époques comme un Hugo (*Notre-Dame de Paris*), quelle œuvre de magnificence on obtiendrait ainsi !

J'ai nommé Victor Hugo. Dans *Napoléon le Petit*, dans l'*Histoire d'un crime*, dans certains passages des *Misérables*, dans la conclusion du *Rhin*, il donne, à coup sûr, une brillante leçon de style aux compilateurs qui nous accablent de leurs médiocres in-folios.

Enlevez maintenant Sainte-Beuve, Taine, Brune-

tière, Lemaître et peut-être Barbey d'Aurevilly, que reste-t-il comme critiques d'envol ? Et encore l'auteur des *Lundis* a l'âme si basse ! L'exégète fanatique de Bossuet reste si professoral ! Le fameux « connétable des Lettres » a dit tant de sottises ! Mais les Villemain, les Nisard, les Pontmartin, quelles plumes secondaires ! Et où trouver un critique d'art ? Ah ! les études merveilleuses qu'on pourrait cependant consacrer à ces choses — et pleines de coups d'ailes, de jolis détails, d'amples comparaisons, d'approfondissements. La preuve en est parmi nous, ces modernes : Élie Faure, Robert de la Sizeranne, Romain Rolland, voire Edmond Pilon, qui savent nous *émouvoir* en nous enseignant. Or, c'est à peine s'ils ont — Rolland à part — un nom !

Et dites, là encore, si Victor Hugo, dans son *William Shakespeare* n'a pas, bien qu'un peu trop souvent hors de son sujet, trouvé l'occasion de nous éblouir ?

Des philosophes littéraires ? Pas un parmi les doctrinaires, guère parmi les moralistes, un Guyau peut-être, un Mæterlinck, si on veut bien les classer là. Les Cousin, les Jouffroy, les Auguste Comte, les Jules Simon, les Fouillée, les Ribot, les Renouvier sont intéressants et gris, et sous prétexte qu'ils pensent beaucoup, ils se croient dispensés d'écrire bien. Il faut l'avouer, c'est chez les écrivains et orateurs religieux — les Lacordaire et les Ravignan, les Hyacinthe et les Didon, quoique pâles après les Fléchier, les Bourdaloue, les Bossuet — qu'on trouve quelque flamme, parce que le sentiment y réchauffe l'argument. Et cependant, quelles méditations sublimes restent possibles ! Un Chateaubriand, un Renan, un Hello, un Huysmans déchirèrent des horizons.

Un Schuré nous montre comment descendre aux abysses de la pensée. Un Han Ryner nous apprend comment mêler poésie et philosophie en un miel doré, plein de lumière. Comment n'ont-ils pas plus de lyrisme, les « maîtres » qui fréquentent volontiers les cimes et se plaisent à rêver devant l'infini ?

Sciences naturelles, sciences occultes, Science tout court, quels frissons par elle à nous donner, quels regards sur la synthèse, l'analyse, l'hypothèse, la découverte ! Supposez un Le Dantec, un Henri Poincaré, un peu plus artistes de la plume, combien leurs livres y gagneraient ! On a parfois raillé, dédaigné Flammarion. C'est un tort. Je suis incompétent pour épiloguer sur son savoir, mais je ne puis qu'approuver son effort vers la beauté, du jour où il leva la tête vers les étoiles, non plus seulement en calculateur, mais en poète. Et je songe au retentissant ouvrage, éclos d'une grande plume à la Buffon, sur la philosophie générale de nos connaissances, et où le sentiment et la raison alliés, comme deux anges enlacés, s'élèveraient, battant de l'aile, à des zéniths encore inatteints...

En géographie enfin, et vous devinez pourquoi je termine par là, rien à signaler jusqu'à la fin du XIXe siècle. Il a fallu que vinssent les Reclus, — Élisée et le rutilant Onésime, — pour nous doter à ce point de vue. Élisée, synthétique, large, animé d'un grand souffle qui éteignit tous les pauvres Malte-Brun de la description planétaire ; Onésime, plus analytique, plus romantique, d'un vocabulaire merveilleux de variété, de couleur, d'ingéniosité. Et pourtant, considérez un géographe d'envergure devant le tableau des peuples et des races, des grandes contrées et des petits pays, des orographies si pittoresques et des

hydrographies si vivantes, des villes si variées et des mœurs partout si curieuses ! Voyez-le décrire avec la plume, ici d'un Chateaubriand, d'un Flaubert, d'un Fromentin, là d'un Pierre Loti, d'un Louis Bertrand, d'un André Chevrillon, d'un Marcel Lami, d'un Gabriel Faure, — je mêle à dessein des voyageurs d'hier et d'aujourd'hui, auxquels il faudrait joindre des romanciers qui, de ci, de là, dans leurs œuvres, semèrent d'éclatants joyaux. Quels ouvrages délicieux à lire : évocations prestigieuses, départs à pleine voile sur des caravelles de rêve !...

Et je reviens, naturellement à Victor Hugo, dont le nom sonne, là comme partout, voyageur incomparable, auteur de pages d'une saveur, d'une variété inouïes, qu'il villégiature ou flâne au hasard, voyageur exquis, voyageur modèle.

II

Or, il ne courut pas le monde. Ce n'est ni un Cook, ni un Bougainville. Il ignora le Gange, le Tchad, la Malaisie, et même la Corne d'Or, voire l'Engadine et l'Écosse. C'est plutôt un simple excursionniste. Quelles voluptés pourtant il s'offre, et qu'après lui, à notre tour, nous goûtons !

Voluptés en effet, — les voyages — des yeux qui se grisent et se souviennent, du cerveau qui enregistre, compare, étudie, conclut, de la mémoire qui classe, évoque, du corps en exercice, de l'âme oublieuse des vicissitudes quotidiennes. Bain de renouvellement physique, intellectuel et moral. Élargissement de l'intelligence. Rectification du jugement et

de tant de préjugés. Leçon de chose perpétuelle. Sans compter l'amusement de mille aventures, peurs, gaîtés, rencontres... l'inattendu de la route.

Hugo savait voyager. La plupart des gens ignorent cet art, guide-ânes en main, — Joanne ou Conty — s'extasiant sur commande, incapables d'initiative, mettant au premier plan le confort, le choix de l'hôtel, et ne se souvenant guère des villes traversées que par le menu des repas et la note à payer.

Hugo voyageait sans grande méthode, — ce qui est la meilleure des méthodes, — sauf quand il avait un but précis, comme de dire le roman du *Rhin*. Hors de cela, il aime sa fantaisie, se laisse conduire par le hasard, par son intuition, par ses yeux. Et il obtient ainsi : joie des prunelles, document du cerveau, frémissement de l'âme. Triple félicité, accentuée encore du fait de pouvoir la chanter en propos étincelants, qui font voyager ses admirateurs sans qu'ils aient à quitter leur fauteuil.

Triple félicité. Et renouvelée de l'aube au crépuscule. Le voyageur — tel Hugo — part de l'hôtellerie, salue le soleil, bon compagnon, suit la route blanche qui, dès le premier tournant, le met dans la solitude, écoute le vent qui jase et l'eau qui coule, se penche vers une corolle jolie, vers un insecte à cuirasse d'or qui l'émerveillent à l'égal de la plaine, du vallon, de la montagne qu'il traverse, embrasse du regard l'étendue dont il devine l'histoire économique d'étape en étape, s'intéresse à un effet de lumière, à une forme de nuage, à une perspective, aux arbres qui font sur le ciel toutes sortes de gestes titaniques ou cocasses, aux hameaux agréablement essaimés à sa droite et à sa gauche, au clocher surgissant, aux paysans courbés sur la glèbe, aux gens qui, comme

lui, foulent le sable dur où le couchant égoutte des étincelles. Il s'arrête à l'auberge pour se rafraîchir, causer avec la fille qui le sert, ou le quidam amené par le hasard, et qui, parfois, donne un renseignement dont résulte un changement d'itinéraire. Il repart pour s'asseoir encore, plus loin, sur un talus, crayonner une tour adornant la hauteur voisine, ou un curieux morceau de paysage. Il arrive enfin à une ville, s'y attarde longuement, surtout aux alentours de la cathédrale, généralement sise en la partie ancienne fertile en maisons drôlatiques, dédales de voierie, profils curieux, et s'immobilise aux devantures des boutiques, s'extasie devant un encorbellement, un porche qu'il consigne sur son album, une fontaine d'autrefois munie d'une inscription dont il prend note, cause avec le commerçant, l'ouvrier, le citadin, le gueux, chacun étant un livre à feuilleter, observe les mœurs, écoute le parler local, s'installe à une terrasse de café, et puis, s'il ne se décide pas à coucher là, reprend le chemin du bourg suivant, ou monte en chemin de fer, ou grimpe dans une patache, ou met le pied sur un bateau, s'il se trouve en quelque port qu'il a eu soin d'explorer, car c'est un délice sans pareil que de jaser avec les enfants et les matelots sur les quais tout éblouissants de lumière et tout saturés d'odeur marine. Le voilà reparti. Il passe des ponts et suit des lacets. Il côtoie des gouffres et longe des lacs. Il va, buvant le pays toujours changeant, la légende ou le fait-divers contés d'un air mystérieux, visitant, musant, méditant. Quel passe-temps plus utile ? Quelle flânerie plus féconde ? Quelles journées plus pleines ?

Et c'est ainsi que Victor Hugo aimait — et que j'aime à voyager...

Vive donc le voyage qui meuble l'esprit, dispose à l'indulgence pour l'homme si misérablement imparfait sous toutes les latitudes, prend la géographie en délit de création d'histoire, met en contact avec toutes les formes, toutes les grandeurs, toutes les petitesses, toutes les manies de la Civilisation, confronte l'enseignement de la famille et des maîtres avec la réalité des faits ! Vive le voyage qui vous met devant les yeux les inventions, les particularités, les monuments, les tableaux, les sites dont on ne connaissait que l'image ou le signalement livresque, et fait voir l'ouvrier près de la machine, la machine dans l'usine, et l'usine au milieu de son cadre ! Vive le voyage qui vous apprend la botanique autre part que dans un herbier, la géologie mieux qu'en face d'échantillons de vitrine, l'entomologie plus agréablement que le nez au-dessus d'une boîte subodorant l'acide phénique, l'histoire sous les murs des villes, sur les champs de bataille, au pied des châteaux et des tours ! Vive le voyage qui, surtout, vous fait étudier avec sympathie l'Humanité, communier avec la Nature, jouir enfin largement, pleinement, de la Vie multipliée en soi et autour de soi, et donnant son maximum de variété, son maximum d'intensité !

III

Les classiques, qui ignorèrent tant de choses : la beauté d'une cathédrale, la beauté d'une vieille ville, la beauté d'un coucher de soleil, de la forêt, de la montagne et de la mer, la beauté d'un Shakespeare, d'un Rabelais, d'un Ronsard, les classiques qui

furent si étroits, si peu originaux, si peu lyriques, ne voulurent point comprendre la joie, la fécondité des voyages.

Il fallut que Buffon parlât de la splendeur de la Création, sans d'ailleurs l'aimer avec la fougue qu'on souhaiterait à son œuvre trop sarclée et plus décorative que profonde, que Jean-Jacques herborisât, se promenât et dît enfin le charme immense de la rêverie au fond des solitudes, que Bernardin de Saint-Pierre analysât la rutilance des bestioles et la couleur réelle des cieux qu'on avait vus jusque-là d'un bleu quasi officiel, et, qu'à l'étonnement de tous, il montra parfois vert, parfois rose et parfois doré, il fallut que Volney écrivît *lès Ruines*, que Chateaubriand saisît enfin sa palette glorieuse, pour qu'on s'avisât de la possible incorporation, dans la littérature, des voyages. C'est seulement du début du XIXe siècle que date le voyage pittoresque, sentimental, méditatif, dont usa si génialement Victor Hugo, pour son propre plaisir, et pour le nôtre.

Né du désir de *voir* et non encore avili par le snobisme, ni exploité par les mercantis, le voyage au temps romantique était plus délectable à coup sûr qu'aujourd'hui (encore que moins commode) parce que plein d'imprévu, plein surtout de la sincérité des pays visités et dont on ne maquillait ni les mœurs, ni les paysages. On voyait mieux parce qu'on était moins pressé, et qu'il fallait, sans guide en main, faire effort pour découvrir le curieux et le mémorable. En revanche, on voyait peut-être moins. Mais il n'est pas prouvé que voir vite et beaucoup soit le *nec plus ultra* de la sagesse et du contentement. On allait souvent à pied, ce qui, au vrai, est la seule façon de voyager bien. Acceptons, néanmoins, que le gros avantage

des chemins de fer, des autos, des cycles, est de nous faire traverser vite les grandes étendues neutres, et de nous transporter rapidement dans les centres d'excursion qui nous attirent. Acceptons qu'un progrès du confort ait supprimé de la pérégrination certains ennuis réels. Mais renions délibérément la désolante victoire de ces hôteliers confisqueurs de sites, de ces arrangeurs de tournées et vendeurs de souvenirs, qui gâtent nos déplacements, et font que le tourisme, en même temps qu'il dévoile une jolie région nouvelle, instantanément la rend insupportable au voyageur digne de ce nom !

IV

C'est en poète, en historien, en archéologue, en artiste, en rêveur, que Victor Hugo voyageait. Comme son temps, il aimait le Moyen Age à la folie, et comprenait à merveille l'architecture. En poète, il adorait la Nature, et derrière la Nature, en rêveur, il s'évertuait à pénétrer l'énigme universelle. En lettré, il interrogeait les pierres, il évoquait le passé. En artiste, il entrait dans les musées et les églises, il baguenaudait dans les rues, à la conquête d'une silhouette curieuse, d'une belle couleur, d'un coin pittoresque, et aussi d'un profil de jolie femme. Il ne négligeait aucun frémissement de la rétine, du cerveau, du cœur. Et de plus, excellent dessinateur, il croquait adroitement mille détails qui l'intéressaient. On le voit, rien ne lui manquait pour explorer avec fruit chaque pays visité. Et déjà, folkloriste, régionaliste, il nous montrait le chemin de vérité, à nous, les entê-

tés provincialistes qui prêchons sans lassitude le charme local et la nécessité de le conserver dévotement.

Charme des villes ! Tantôt il n'y jette qu'un coup d'œil, et sait pourtant, au galop, d'un trait, d'un mot, fixer curieusement son impression. Tantôt il s'y attarde, y revient, et en écrit longuement, à Louis Boulanger, à sa femme, ou à quelque autre. On sent qu'il visite plus encore qu'il ne le dit, qu'il se donne à cœur joie de fureter dans tous les coins pour l'analyse, et puis de grimper sur les monuments pour la synthèse, de se faire ouvrir les églises, les couvents, les cimetières, les musées, et même les maisons qui lui plaisent, de voir, d'interroger, de noter. J'ai marqué son goût pour l'architecture. Il n'est guère de promenade citadine qui ne lui suscite quelque colère contre les déprédations ou sottes réparations de nos chefs-d'œuvre. Et quand on songe que c'est cinquante ans plus tard seulement qu'intervint une loi de protection de ces pierres augustes qu'on déshonorait depuis trois siècles ! Hugo, certes, aura eu sa part dans le mouvement d'opinion créé en faveur de nos merveilles.

Charme des campagnes, de la forêt, de la mer et des monts ! Que de pages émouvantes ou simplement délicieuses il nous a laissées, griffonnées au hasard de l'impression ! Et tout cela mêlé d'aventurettes de toutes sortes, qui font, de ces relations, une odyssée pleine d'imprévu en même temps que d'art et d'idées. Et souvent, avec des riens, il nous subjugue, à cause de son adresse à les mettre en valeur. Puis, quand le spectacle grandit, comme grandit aussi la phrase ! Par là, il reste constamment artiste, sachant (familier, lyrique, épique quand il le faut, où il le faut) ac-

corder toujours son style à l'émotion du moment, à la valeur du spectacle.

V

Les déplacements d'Hugo commencent, on l'a vu, presque avec sa naissance. Mais outre les villégiatures, telles que Fourqueux, ou chez Bertin, aux Roches, dans la vallée de la Bièvre, ou à La Roche-Guyon, chez le duc de Rohan, ou à Saint-Point, chez Lamartine, outre son premier voyage aux Alpes, en 1825, d'où devait sortir une collaboration avec Nodier et qui se restreignit à une simple excursion à Chamonix et au Mont-Blanc, outre quelques courses à Dreux, au temps des fiançailles, à Blois chez son père (séparé sur la fin de sa vie de Mme Hugo) à Reims pour le sacre de Charles X, en Zélande à l'époque de l'exil, l'essentiel des relations de voyage du poète se trouve dans ces fameuses lettres, publiées sous le nom de *France et Belgique*, *Alpes et Pyrénées*, et de son vivant, dans le *Rhin*, liasse à part de missives, prises dans le tas.

Les premières sont datées de 1834, les dernières de 1843. Dix ans de vagabondage. Le *Victor Hugo raconté* se termine aussi en 1843. Date sombre de la vie du poète ; 1843 : chute des *Burgraves* mort de Léopoldine. Il l'a dit lui-même dans les *Contemplations :* ce tombeau, juste au milieu de son existence, est un jalon d'infinie tristesse, qui la coupe en deux. Après 1843, plus de théâtre, plus de voyages. Dix ans de silence littéraire. De la politique seulement avec, au bout, l'exil.

Les dernières éditions des œuvres complètes du Maître ont très judicieusement mêlé, aux missives, les *Notes d'album*, qui les unissent et les complètent. En 1834, 1835 et 1836, Hugo visite la Bretagne et la Normandie, en 1837 la Belgique, en 1838 et 1839, l'Est de la France, le Rhin, les Alpes, le Midi et la Bourgogne ; en 1843 les Pyrénées. *Le Rhin*, c'est le paquet des lettres de 1838-39, qui, plus travaillées, liées, complétées d'une magistrale conclusion, forment un ouvrage à part. Au retour des Pyrénées, le voyageur passa par Auch, Agen, Périgueux, Saintes, et il visita Oléron. L'île lui parut funèbre. Il la quitta sur une impression pénible, et plein d'il ne savait quels noirs pressentiments. Le lendemain, il était à Rochefort. En attendant la diligence, il entra dans un café, demanda de la bière, prit un journal...

Tout à coup, on le voit pâlir, mettre les deux mains sur sa poitrine où son cœur allait éclater, se lever, chanceler, sortir et marcher comme un fou le long des remparts :

Il venait de lire et ainsi d'apprendre la catastrophe de Villequier...

VI

Hugo voyageait très vite, mais il avait, par compensation, une mémoire visuelle prodigieuse. Il savait, néanmoins, quitter au besoin, — pour la marche à pied, — la diligence, le cabriolet ou le coucou. Mais, dès qu'il y eut des chemins de fer, il s'en servit. Il y a même, dans une lettre datée d'Anvers, 22 août 1837, une apologie du monstre de feu, que Zola n'eut qu'à

reprendre et développer pour magnifier la locomotive — et qu'aurait bien dû lire M. Thiers.

Il voyageait très vite, disais-je, et, l'été, comme un moderne excursionniste, mais avec quelle ample vigueur d'absorption cérébrale ! Prenez le voyage de Belgique. Le 13 août, il est à Arras, le 15 à Valenciennes, après avoir vu Douai, Cambrai et Mons, le 17 à Bruxelles qui l'éblouit, le 19 à Lier, ayant passé par Louvain et Malines — sur les ruines desquelles il pleurerait en ce moment — le 22 à Anvers, le 26 à Tournai, venant de contempler Gand du haut de Saint-Bavon et Audenarde, où il déplora l'abus du nettoyage chez les Flamandes après avoir déploré le fanatisme de la crasse chez les Bretonnes, car, dit-il « la propreté excessive des monuments est un grand défaut, elle entraîne le badigeonnage, cette suprême saleté, et puis le grattage, et puis le lavage perpétuel. Or, la couleur des siècles est toujours belle, et la poussière du jour l'est quelquefois. » A la fin d'août, il a encore visité Ypres, Menin, Courtrai, Ostende, Furnes, Bruges. C'est un oiseau, et pourtant, que d'aperçus étonnants sur tout ce qu'il regarde, et sur l'art, « pour qui rien n'est laid ni impur », et sur la nature qui l'enchante à toutes les heures du jour et de la nuit !

Le 1er septembre, il est à Dunkerque. En quinze jours, il a parcouru toute la Belgique. Et cela nous vaut cinquante pages de visions rapides, mais qu'on devine incrustées pour toujours en ses prunelles.

En douze jours, il effectue son retour à Paris. Belles pages sur les dunes, sur la côte boulonnaise, sur les vieux boulevards de Montreuil, sur la falaise du Bourg d'Ault, sur Elbeuf, Louviers ...Et parmi les choses vues, mille choses pensées. Son cerveau, alimenté par ses yeux, comme un foyer où l'on jetterait

sans cesse du combustible, est en perpétuelle ébullition, — ébullition joyeuse, d'où s'échappe un bouillonnement d'images, de remarques originales, d'antithèses, de comparaisons. C'est dans ces lettres surtout qu'on saisit cette nature singulière et shakespearienne qui tire toute une philosophie d'un brin d'herbe...

Bretagne, Normandie, sont zigzaguées avec pareille fièvre, et la Suisse, et la Bourgogne, et le Midi de la France. Il faut noter cependant que le voyage de 1843 (Pyrénées) donne lieu à une relation plus soignée, plus développée, et qui fait presque pendant au *Rhin*. Il y a là, sur Bordeaux et son port, sur Bayonne et son charnier, sur Biarritz et sa falaise, et surtout sur Passages où il séjourna (on a créé un petit musée dans la maison qu'il y occupait), sur Pampelune enfin, des récits qui sont du roman, des visions qui sont de remarquables morceaux, et qui nous font regretter davantage que les précédentes excursions n'aient pas décidé l'écrivain à nous fournir une matière aussi soigneusement burinée.

VII

Nous nous rattrapons avec *le Rhin*. Je l'ai dit, ce sont des lettres groupées autour d'un sujet, encore que les neuf premières nous conduisent à Cologne, sans nous parler encore du grand fleuve. Elles ont le même style alerte, mêlé d'enjouement et de gravité, que celles de France ou de Belgique, mais plus d'étoffe. Quoi qu'en ait prétendu l'auteur, on les sent

retravaillées après coup, ce dont il faut nous réjouir. C'est le chef-d'œuvre du genre.

Jamais alliance ne fut plus captivante, du familier, du grandiose, de l'évocation, de la rêverie, de l'observation. C'est de *la vie intense* prise au temps où, par le voyage, elle accumule un maximum d'impressions. Victor Hugo est là tout entier, bien lui-même, homme dans la plus haute acception du mot, mêlant la jouissance personnelle à la préoccupation du citoyen, s'intéressant à tout, vibrant à tout, faisant jouer toutes ses facultés, mettant en œuvre tout son savoir. Et quel style, chatoyant, divers, lumineux, aimable, lyrique, et donnant le coup d'aile, et donnant le frisson !

A chaque pas une trouvaille. A chaque page une merveille. C'est un chapelet, c'est une guirlande de détails, d'imprévus, de curiosités, d'effets obtenus avec une touche, d'éclairs, de chaos d'idées, de jolies aquarelles, de dures eaux-fortes, de larges coups de brosse, et aussi de délicates crayonnades, de vigoureux fusains, de grandes toiles et d'exquis tableautins, des souvenirs immenses ou menus, des légendes, des récits tantôt faits en deux lignes et tantôt en cent pages (*Pécopin*) — lecture sur tout et pour tous. Chacun y glane à son gré.

Rappelez-vous ce cinéma fantastique : le plaisir du voyage, dès le début, comme un morceau de préface ; le détail de l'arrestation de Louis XVI à Varennes, sur cette petite place triangulaire en couteau de guillotine ; le ratissage des voussures de Notre-Dame de Châlons ; la cuisine homérique d'un hôtel de Sainte-Menehould ; la page de régionalisme champenois et la page de cosmographie rêvée dans le crépuscule soissonnais ; le portrait d'une voleuse mise au panier à

salade ; la vue de Givet ; les paysages de la Meuse et l'effet de fournaise métallurgique tiré des usines Cokerill ; la visite respectueuse au tombeau de Charlemagne à Aix-la-Chapelle ; la description du dôme et de l'hôtel de ville de Cologne ; les réflexions sur l'histoire, à propos de la maison Ibach où mourut Marie de France, et les réflexions sur le pourboire, à propos du musée Wallraff ; la soirée d'Andernach ; les deux admirables chapitres de synthèse sur le Rhin ; l'impression romantique laissée par la Mausethurm et cent vieilles toursée roulées ; le site de Saint-Goar et le site de Bacharach avec leurs vieux burgs, l'éloge du voyage à pied (de Lorch à Bingen) ; la promenade aux ruines de Falkenburg inspirant la légende délicieuse du beau Pécopin ; le tournant majestueux de Bingen ; la peinture étonnante de Mayence et de Francfort, de Worms aux quatorze églises, de Spire et autres villes rhénanes ; la lettre datée d'Heidelberg, et cette haute sougerie sur le Geissberg d'où sortit l'épopée-drame des *Burgraves ;* l'émerveillement suscité par le « munster » de Strasbourg ; l'arrivée à Freiburg-en-Brisgau ; la vue du haut des clochers à Bâle ; Zurich et son lac, Schaffhausen et sa cataracte, les bords du lac Léman et la poignante visite de Chillon — autant de morceaux de choix sur une table étincelante et pantagruélique. Et pour dessert, cette conclusion magistrale, si curieuse à relire en ce moment. Hugo y prêchait l'alliance franco-allemande ! Ne riez pas ; il y voyait une condition et un obstacle. La condition, c'était que la rive gauche du Rhin nous fût donnée. L'obstacle, c'était la Prusse. Il ne se trompait, en 1842, bien avant Sadowa, bien avant Sedan, soixante-dix ans avant la Grande Guerre, il ne se

trompait, pour la France, ni sur l'aspiration à satisfaire, ni sur le danger à vaincre.

Au reste, nous ne demandons pas plus à Victor Hugo des vérités diplomatiques que nous ne lui demandons des vérités philosophiques. Nous lui demandons de fortes, de belles impressions de voyage.

Il nous les sert, et royalement...

CHAPITRE VII

ACTES ET PAROLES

I

Il était fatal que Victor Hugo devînt un homme public. Quand un écrivain, dès sa vingtième année, possède une telle conscience de sa mission sociale, et le proclame, se mêle si activement à tous les événements contemporains, fait de l'actualité presque tout le fond de son œuvre, comment ne serait-il pas tenté, que dis-je ? comment ne considérerait-il pas comme un devoir de participer à la direction des affaires de son pays, et plus positivement qu'avec des écrits ?

Remplacer la scène et le livre par la tribune, devint pour Hugo la chose la plus naturelle et la plus nécessaire, et en concordance avec la conception qu'il avait du rôle d'un notable et sérieux homme de lettres.

Joindre la parole et l'acte politiques à l'œuvre littéraire, nous apparaît donc chez lui très logique, dans la nature même de son génie ; et c'est son abstention qui nous eût semblé une trahison à l'idée qu'il

nous a donnée de lui-même. Mais diverses questions à ce propos se posent : Est-il bon qu'un écrivain se lance dans une telle lutte ? Son intervention est-elle réellement utile ? Que penser de l'évolution de celui qui nous occupe ici ? Et que penser de son éloquence ? Et que penser de ces « actes et paroles » dont fut faite la matière même de plusieurs volumes ?

Certains penseurs, et non des moindres, blâment les poètes qui s'évadent de leur rôle de purs artistes. Et d'ailleurs, si vous interrogez les gens autour de vous à ce sujet, la plupart vous répondront que la politique n'est pas l'affaire des gens de lettres. Chacun à sa place : les uns à la Chambre, les autres à leur cabinet de travail. La politique des poètes est une politique de rêverie. Le poète, comme Gros-Jean qui veut en remontrer à son curé, tombe dans le ridicule en sermonnant des hommes dont c'est le métier de tenir en main les rêves gouvernementales. Tels sont les propos courants. Ils ne tiennent pas devant l'examen.

Ils sont d'abord en contradiction formelle avec la Démocratie. La Démocratie se définit un régime permettant à tous l'accession au pouvoir. Et si l'application de ce principe fut faussée par les marchandages électoraux, si elle présente des dangers, le principe n'en demeure pas moins juste et noble, en ce sens qu'il sous-entend le pouvoir aux mains des plus intelligents et des plus dignes. Or, on ne fera pas, je pense, l'injure aux poètes, notamment aux grands poètes, de ne pas les classer parmi cette élite. Et si la discussion bifurquait sur la sorte d'intelligence qu'il faut pour gouverner, j'établirais que le vrai poète s'avère en réalité, celui qui possède la vraie intelligence gouvernementale, parce qu'il possède à un plus haut

degré le sens de la vérité intrinsèque. Et si je n'avais Hugo pour preuve spéciale en ce livre, j'aurais Lamartine qui, à l'Assemblée nationale de 1848, atténua tant de difficultés par son élévation, Lamartine qui couvrit de son nom, devant l'Europe, la Révolution, cette chose terrible, Lamartine dont les discours sont les plus *politiques* qui soient, au sens strict du mot, Lamartine, qui, au sein des passions déchaînées, fit de l'ordre à force d'éloquence, et, nouvel Orphée, vainquit l'émeute rugissante, Lamartine dont Camille Pelletan, qui s'y connaissait, a dit : « Il prouva que l'inspiration poétique, élevée à un certain degré, pouvait donner, dans les choses politiques, une netteté et une justesse de vue refusées à des caractères en apparence beaucoup plus pratiques. » Depuis son entrée à la Chambre jusqu'à l'heure où il descendit du pouvoir, Lamartine fut comme illuminé d'un don de clairvoyance qui lui permit d'éclairer, non seulement les situations les plus obscures, mais encore quelques-uns des problèmes politiques les plus ardus. Il ressentit, il pressentit, il dégagea l'idée de son temps ; il fut, en face de l'expédient bourgeois de 1830, la pensée et la voix de la France.

Nous verrons Hugo digne, à ces points de vue, de Lamartine. Car les bardes en qui semble se réfugier la divinité morcelée qui déserte les Olympes anéantis, les bardes tiennent entre leurs mains harmonieuses la vérité de la vie, la vérité des sages, pétrie des plus hauts, des plus purs sentiments. Or, la vérité de la vie est-elle dans l'hypocrisie sociale qui nous empoisonne, dans la ploutocratie qui nous opprime, dans le bas arrivisme qui nous subjugue, dans les grossiers appétits, les révoltants privilèges, l'esprit guerrier, engendreur des pourpres cataractes, et tous

ces vices, et tous ces crimes qui déshonorent l'Histoire et entravent la Civilisation ? C'est la vie, dira-t-on. Certes ! mais ce n'est pas la vérité de la vie, c'en est la sombre réalité seulement. S'en tenir à cette réalité, sous prétexte qu'elle est la plus forte, constitue une lâcheté. Et je vous le demande, qu'est donc d'ensemble l'œuvre courageuse des philosophes, des penseurs, des moralistes, des poètes, de la majorité des écrivains, — et c'est leur fierté, — sinon une perpétuelle, une indispensable protestation contre cette réalité monstrueuse ? Et ne trouvez-vous pas enfin que si tous les pays du monde mettaient justement à leur tête, non des politiciens, c'est-à-dire du mensonge, de la ruse et de l'ambition, non des membres ou des valets de l'oligarchie aristocratique ou de l'oligarchie financière, non des diplomates, ces terribles dilettanti de la fourberie, mais des hommes d'idée, des hommes de conscience artistique, — probité intellectuelle entraînant la probité actionnelle, — des hommes de haute santé morale, des psychologues passés maîtres dans la connaissance des âmes, des poètes à l'imagination fertile, la Terre n'évoluerait pas vers un meilleur destin ?

La politique des poètes n'est pas celle des hommes d'État, mais celle des sages, des voyants, des grands esprits, vivant dans l'idéal et non dans la mesquine réalité,c'est une politique d'*élite*.

Saint-Pol Roux me disait un jour à propos de l'affreuse Guerre où l'on a compris, mais un peu tard, la nécessité prévue par Jaurès d'utiliser la totalité de la population selon ses aptitudes et ses forces à la défense du pays, que cependant un point échappa à l'attention du Gouvernement : ce qu'on pourrait appeler la mobilisation de l'Imagination. Oui, l'on a

fait appel à tous, aux bien portants pour combattre aux spécialistes pour fabriquer des munitions, soigner les blessés, aux plus faibles pour s'occuper de l'administration. Mais nul n'a songé à faire appel aux grands esprits, aux imaginatifs, donc aux poètes, pour leur demander des idées dans cette lutte fantastique où tout était pourtant en jeu, dans cette lutte du reptile et de l'oiseau bleu. Contre le reptile employant les moyens bas, l'oiseau bleu de France devait employer les moyens hauts, ceux qui naissent de l'esprit ailé, et les poètes, les vrais, les grands, avaient leur place marquée dans la consultation. Hélas ! on les a dédaignés.

On pourra discuter sur ces points délicats de la consultation, de la préservation en temps de guerre de l'élite d'un pays ; mais il est indiscutable qu'en temps de paix c'est cette élite qui devrait gouverner, et que parmi cette élite, il siérait de placer des écrivains, comme on y admet volontiers des prêtres. En fait, on en voit au Parlement, mais on regrette qu'ils soient trop de parti. J'aimerais qu'un écrivain, qu'un poète, siègeât « au plafond » suivant le mot lamartinien, j'entends au-dessus des sectes mêmes dans la mesure du possible, et que sa voix fût, parmi les rugissements des extrêmes et les coassements du centre, une parole d'harmonie, une parole de beauté, une parole d'azur.

Au demeurant, ce fut le cas de Victor Hugo. Qu'il parlât en faveur des opprimés, contre la peine de mort, ou pour certaines libertés, son verbe se voulait un verbe d'élévation, de généralité généreuse, de pacification auguste. Et il répondait ainsi aux premières objections formulées contre le littérateur-tribun : à ce dernier, parmi les querelles, d'élever une

voix moins embourbée dans les contingences, une voix idéaliste, une voix plus encore humaine que nationale, une voix plus encore nationale qu'étiquetée selon les programmes électoraux. Et par là, il aura son utilité propre, spéciale, classée : la défense des grands sentiments, des grandes pensées à côté de celle des intérêts particuliers et immédiats, la mise en lumière des larges progrès, des demains profonds, mettez si vous voulez des utopies, l'utopie d'un jour devenant souvent la possibilité du lendemain. La Civilisation n'a pas besoin que de solutions du moment, elle a besoin aussi de solutions d'avenir, car l'avenir ne s'improvise pas, il se prépare de longue main, et par la collaboration obscure des jours qui se suivent. Aux politiciens purs ces solutions d'un jour (hélas ! ils ne nous les donnent même pas). Aux poètes de répandre la clarté des futurs. Ce n'est pas là une mince besogne.

Que dis-je ? c'est le principal, et l'on n'y réfléchit pas assez. On s'empresse autour du député qui propose une petite loi nouvelle. On le complimente. On le commente aux longues colonnes des journaux. Le voilà bien, l'homme *sérieux*, d'actualité intéressante ! Quant aux poètes, aux penseurs qui, depuis vingt, trente ou cinquante ans, ont prêché cette même réforme, ont supplié en proses de flamme, ou en vers émouvants, qu'on y songe, qu'on y vienne, ils ne comptent pas eux, les rêveurs, les Gros-Jean, les oiseaux, les superflus, les stériles. Jetez un coup d'œil cependant sur les dernières lois sociales faites ou à l'étude, et relatives par exemple à la protection de l'enfance, à la défense des ouvrières grugées par le sweating-system, aux déshérités, aux bâtards, aux filles-mères, ou au divorce, et d'une façon générale

conçues en faveur des faibles et des exploités. Et dites-moi si la littérature n'est pas pleine, depuis longtemps, de sanglots et de fureurs, d'appels et de menaces, de démonstrations et de supplications à l'endroit des parias sociaux, si en vers ou en prose on n'a pas des milliers de fois saisi l'opinion publique avant qu'enfin le petit député vienne déposer sa petite loi de laquelle on lui fait tous les honneurs ? Allons, un peu de franchise ! un peu de pudeur ! Avouons une fois pour toutes que les poètes, les poètes comme Hugo, furent des serviteurs du Vrai, du Juste et du Bien, autant que des serviteurs du Beau, et que, certes, ils ont le droit autant que les autres, plus que les autres, d'escalader les tribunes !

Par ainsi, j'ai répondu aux arguments banals de ceux qui voudraient renvoyer les poètes à leur fauteuil. Et j'ai répondu, je pense, aux arguments d'un ordre plus élevé, d'un HanRyner qui, lors de certain congrès de poètes et dans une brillante improvisation, vint affirmer que l'influence du poète n'était bonne que si celui-ci ne songeait pas à l'exercer.

Les périodes d'individualisme et de foi commune se succèdent chez un peuple, dit-il, comme se suivent les oscillations d'un pendule. « C'est l'apparent chaos des périodes individualistes qui construit les futures harmonies... Le poète, comme le philosophe, est un isolé qui agit mieux dans les périodes de dispersion... et qui prépare un ordre nouveau où il n'aura pas sa place. » A son avis, le poète se suicide qui se transforme en harangueur de foules, pendant que dure encore la période individualiste. Dans une époque construite, le poète qui officie devant les croyants respectueux reste noble et sincère. Dans une époque de dispersion, il se prostitue parce qu'il

appartient à un parti, à une discipline, à une tactique, et par là, s'alourdissant de calculs et de concessions, perd la beauté farouche de sa sincérité. L'orateur le plus noble, en de tels temps, devient un Lorenzaccio, et chez les Lorenzaccio le rôle finit toujours par tuer l'homme. « Nous ne pouvons donner que nous-même à l'avenir, s'écria-t-i dans une éloquente péroraison. Donnons-nous en sincérité absolue sans nous enlaidir pour faire de nous les instruments absurdes d'un but ignoré. Nous ne pouvons savoir les besoins de demain, et nous n'avons à lui offrir rien d'utile, sauf notre beauté. Les pauvres palais humanitaires que nous tentons de construire, crouleront, ruines inachevées, dans le silence des solitudes, ou parmi la risée de nos fils. Et cependant telle tour d'ivoire, parce qu'elle n'aura pas été bâtie sur le sable mouvant du mensonge et de l'influence voulue, durera, immortelle ; toujours elle rendra aux passants le service de leur faire relever la tête pour regarder la noblesse de son sommet, et toujours des colombes, auxquelles le fondateur ne pensait point, y trouveront un abri fraternel. »

Remarquons d'abord que le profond auteur du *Cinquième Evangile* accepte au moins un temps de possible action pour le poète, celui des larges unions de pensée. Et par là, il justifie Victor Hugo qui, précisément, vécut dans cette admirable « foi commune » que furent les deux révolutions de 1830 et de 1848. Époque auguste, celle qui va de la Restauration au Second Empire, où vraiment l'opposition aux tyrannies battait d'un cœur unanime, où la politique, en général si polluée d'intérêts personnels, se haussait dans la clarté d'une espérance sublime, et parmi d'inévitables bassesses, se purifiait au feu d'une sin-

cérité que nous n'avons guère depuis retrouvée. Chateaubriand, Lamartine, Hugo, Louis Blanc, Raspail, Blanqui, Barbès, noms de gloire aussi pure que celle des trois pasteurs qui firent le serment du Grütli d'où sortit la Suisse libre, que celle des Mazzini, des Manin, des Garibaldi, dont s'illumine l'enfance de l'unité italienne, que celle des Kropotkine et des Bakounine, que celle des Spartacus et des Brutus ! Les uns et les autres, malgré leurs faiblesses — qui n'en a point ? — sonnèrent l'idéale campane d'airain au clocher joyeux de la liberté. Mais quel son émouvant rend la cloche dont le battant se rythme au vouloir d'harmonie d'un poète !

Or, allons plus loin, et qu'Han Ryner nous gracie. Allons plus loin, et disons avec Hugo lui-même que l'art pour l'art peut être beau, mais que l'art pour le progrès est plus beau encore ; que le génie n'est pas fait pour le génie, mais pour l'homme ; que l'utile, loin de circonscrire le sublime, le grandit ; que de s'élargir, l'art ne se diminue pas, car ajouter un service à sa mission, c'est s'adjoindre une beauté de plus ; que de mûrir la betterave et d'épaissir la luzerne, cela n'enlève rien à la splendeur du soleil ; que l'aurore n'en est pas moins adorable parce qu'elle sécrète à l'abeille sa goutte de rosée. Disons avec Hugo que le poète doit avoir des ailes pour l'infini, mais des pieds pour la terre, qu'il doit rentrer dans l'homme après en être sorti, et qu'après l'avoir vu archange on doit retrouver en lui un frère ; que si l'amphore refuse d'aller à la fontaine, elle mérite la huée des cruches. Disons avec Hugo que la coopération de la poésie avec la civilisation ne peut entraîner pour elle une déperdition de dignité, si, bien entendu, elle reste dans les conditions de la noblesse

d'art. Et concluons en assurant, non seulement que la poésie conserve tout son prestige en se dévouant à la cause humaine, mais que le poète ne se dégrade point qui croit devoir se mêler directement à cette cause en abordant la redoutable arène politique, s'il reste, lui, dans les conditions de la noblesse d'âme.

II

Hugo resta-t-il dans ces conditions de la noblesse d'âme et dans ces conditions de la noblesse d'art ?

Nous répondons oui, sans hésiter.

Noblesse d'âme. C'est la question de sa sincérité. On l'a débattue bien des fois. Camille Pelletan lui consacra un livre d'admiration pieuse. Je pourrais ne pas m'y arrêter dans la difficulté où l'on est toujours de nier ou d'établir la probité d'autrui, même si l'on remarque des changements d'orientation chez celui qu'on installe sur la sellette. L'indéniable, c'est que ces changements affectent chez Hugo l'aspect d'une évolution bien déterminée, non d'une suite de sautes d'idées et de reniements d'opinions. Hugo, en passant du monarchisme catholique de son enfance au bonapartisme de sa jeunesse, puis au républicanisme de son âge mûr, a suivi comme une montée de l'ombre vers la lumière, a franchi un à un les degrés du libéralisme. Aussi bien, ce libéralisme qu'il confond avec son royalisme — relisez *l'Ode à la Liberté* — est-il en germe chez lui dès sa vingtième année, et rien n'est plus naturel pour un révolutionnaire de l'art que de devenir un révolutionnaire de la pensée. Comment celui qui bataillait pour le droit de tout dire en

littérature, et de le dire selon une formule nouvelle de beauté, n'eût-il pas très tôt bataillé pour le droit de tout dire en politique et de le dire selon une formule nouvelle de civilisation ? Ce sont là théorème et son corollaire. C'est le contraire qui eût été surprenant. Voyez-vous cet homme enseignant à ses amis de cénacle : « Renoncez aux erreurs passées, reforgez-vous une tradition, » et dans le même temps aux autres citoyens : « Gardez-vous de rien changer aux lois existantes, le régime actuel étant la perfection ! » On n'a pas assez vu que le Romantisme, et je l'ai plus haut exposé, renouvelant totalement la pensée, n'acceptait un retour à la Religion que débarrassée d'oripeaux, à l'Ordre que débarrassé de tyrannies. Son chef écrivit sous maintes formes : « 1830 a ouvert un débat, littéraire à la surface, social et humain au fond. » C'est au débat tout entier qu'il a pris part. On ne pouvait moins attendre de lui.

Maintes fois aussi, le poète a cru devoir — en dehors des allusions autobiographiques contenues dans l'histoire de *Marius* — expliquer son évolution. Souci louable, au demeurant peu nécessaire. Cette évolution, toute simple, toute naturelle, combien d'entre nous la connurent ! Élevé par une mère chrétienne royaliste, et qu'il aimait beaucoup, quoi d'étonnant à ce qu'il crût d'abord à la vérité de l'autel et à la vérité du trône ? Encore n'allait-il pas, même jeune, à la messe, et cette mère, voltairienne, avait-elle, à Madrid, déclaré ses enfants protestants pour qu'ils n'eussent pas à servir aux offices à l'École des Pages. Son père, ayant été mêlé à l'épopée impériale, Napoléon couvrant l'Europe d'une ombre immense et glorieuse, ce Napoléon qui affirmait semer l'idée révo-

lutionnaire sur les pas de ses soldats vainqueurs, quoi d'étonnant à ce qu'Hugo respectât, au moins le temps de s'en éblouir et de la chanter, la grandeur, sinon du régime, du moins du héros ? Il fut, d'ailleurs, plutôt napoléonien que bonapartiste, et la nuance vaut d'être établie.

Mais quand le zélé chateaubriandiste s'aperçut que le catholicisme n'était pas la sombre et douce rêverie des cloîtres et des nefs gothiques, mais bien la terrible et pratique organisation dont le nœud vital se trouvait chez les jésuites de Montrouge, quand il vit la France parcourue de missionnaires spéciaux, qui faisaient des autodafés de livres impies, la législation s'alourdir de punitions d'un autre âge contre les sacrilèges, il rompit avec cette religion devenue surtout politique oppressive. Quand, plus tard, il vit le bonapartisme sombrer dans une autocratie qui n'avait plus la gloire pour excuse, le poète, que déjà travaillait le démocratisme, et qui déjà reniait le catholicisme rituel au nom d'un spiritualisme très libre, devait, avec les hauts esprits de son temps, tourner la tête vers l'idée républicaine, pour la saluer d'abord, pour l'accepter complètement ensuite. En vérité, bien d'autres firent comme lui, et ceux qui ne l'approuvent pas sont, en ralité, ceux qui refusent leur adhésion au régime même dont il devint le champion. Et nous tombons dans la querelle des partis. A notre sens, elle devrait s'arrêter, chapeau bas, devant l'Œuvre. Qui ricanerait de la fin chrétienne du grand Chateaubriand et du grand Lamartine, ou, au contraire, de la négation stoïque du grand Vigny ? Ces hautes intelligences ont *senti* différemment l'impénétrable mystère. De quel droit leur faire un crime de ne pas penser comme nous ?

Une dernière interrogation, pour demander également de quel droit critiquer certains de ne pas demeurer toute leur vie attachés aux mêmes idées, dans quelque domaine que ce soit ? Est-ce qu'un homme qui reconnaît son erreur se dégrade en la répudiant ? Est-ce que ce n'est pas un triomphe pour un prêtre de convertir un impie, et traite-t-il son converti d'imbécile ou de girouette ? Et la conversion politique n'est-elle pas aussi compréhensible que la conversion religieuse ? Je vais plus loin. Est-ce que l'évolution des idées n'est pas normale ? Est-ce que chacun de nous ne se modifie pas par le commerce des autres et des livres, par la réflexion et l'éducation, par l'ambiance et par le simple fait même de vieillir, qui change les points de vue ? Je vais plus loin encore. Est-ce que ce n'est pas *un devoir* de se dépouiller peu à peu de ses ignorances, de ses préjugés pour monter vers plus de vérité ? Pour ma part, je trouverais étrange un nestor de quatre-vingts ans qui me crierait : « Je suis un homme à principes, moi ! Je ne change pas d'opinions, moi ! Tel j'étais à quinze ans, tel je suis resté. » Tant pis pour vous, monsieur ! répondrais-je.

Ce qui seul est laid, bas, misérable, c'est de changer de camp par intérêt ; c'est de vendre ou de louer sa conscience pour de l'argent, des honneurs ou des prébendes ; c'est de brocanter sa foi.

D'ailleurs, la variété des cerveaux peut se trouver dans un cerveau. D'où de possibles et loyales contradictions, surtout chez un songeur, chez un esprit ouvert. Ne sont-ce pas les esprits fermés qui se cantonnent en une unique philosophie, c'est-à-dire, en somme, en un dogme ? L'esprit ouvert, lui, veut sa vérité vivante, c'est-à-dire susceptible de se modifier,

d'évoluer, de connaître des naissances et des morts d'idées.

Qui accuse les autres d'insincérité doit en faire la preuve, et ce n'est pas commode. Autant vaut croire à la sincérité si on la sait dans le caractère de l'homme. Pour Hugo, il paraît certain que le fait de se lancer dans la lutte ne lui constituait guère d'avantages. Il ne demandait pas à la politique de la gloire. La gloire, à quarante-trois ans, il la tenait, et depuis longtemps, enchaînée à sa lyre. Il ne lui demandait pas la fortune, puisque c'est à cause d'elle qu'il se ruina. Il ne lui demandait pas la sinécure tranquille, puisqu'elle aboutit pour lui à l'exil. Et à l'idée républicaine en particulier, je vois peu ce qu'il lui doit de bonheur, sinon la joie de la voir triompher, tandis que ce que je vois bien, c'est que cet ancien royaliste, cet ancien catholique, cet ancien pair de France, pour soutenir sa foi démocratique, subit les huées, les outrages, des pertes sensibles d'argent, l'ostracisme, la colère de Paris, la colère de Bruxelles, la colère de Jersey, et faillit être assassiné plusieurs fois.

On a raconté sur Hugo lâchant le prince Louis-Napoléon, mille petites vilenies. A entendre ses détracteurs, qui ne peuvent pas plus admettre un geste noble de sa part qu'ils ne peuvent lui voir ouvrir la bouche sans crier qu'il va dire une sottise, Hugo aurait agi par rancune, par déception, comptant sur un portefeuille. N'est-il pas plus simple de croire à un dégoût en face du renégat ? Hugo soumis, même non ministre, au coup d'État, aurait été à coup sûr très gâté par Napoléon III. Il préféra la rupture, la ruine, la proscription. Je ne sache pas qu'il ait choisi la meilleure part.

La cause me paraît entendue. Victor Hugo s'est dégagé, progressivement et par réflexion, comme presque nous tous, comme beaucoup de son temps, des opinions d'enfance moralement imposées [1]. Il ne se vendit jamais à un parti. A peine même se donna-t-il, car, de même qu'il était plutôt un songeur qu'un philosophe doctrinaire, il devint plutôt un orateur d'idées générales qu'un politicien d'étiquette. Si l'on veut absolument le classer, on en fera un républicain qui, peu à peu, se tourna vers le radicalisme et qui, aujourd'hui, du fait de l'évolution, serait un radical-socialiste, car je ne pense pas que son génie, essentiellement indépendant, l'eût enrégimenté dans un clan discipliné.

Mais suivons le travail qui se fit en lui, travail intérieur si bien défini dans le *Marius* des *Misérables*. Jacobite à dix-neuf ans, il remarque dans son journal d'alors qu'en ce temps-là les pères étaient en général bonapartistes et les mères royalistes ; que les fils, d'abord de l'opinion de leur mère, montaient ensuite vers celle du père. Ce fut son cas. Jusqu'à vingt-deux ans, ce qui lui répugne dans la révolution, remarquez-le, ce n'est pas son esprit, c'est le sang répandu, donc le contingent et non le principal, l'épisode et non l'idée. Mais, dès 1823, il ne fait plus allusion à ces scènes horribles, hélas ! connexes à tous les mouvements populaires ; et dès 1824, il écrit sa dernière pièce nettement légitimiste (*le Sacre de Charles X*).

1. « Mené par l'émancipation des formes à l'émancipation des idées, puis à l'émancipation des êtres, Victor Hugo a été le conciliateur suprême, conciliant d'abord l'ordre et la liberté pour concilier enfin la vie et la mort, la mort et l'immortalité. Il contient la France moderne qui contient l'avenir du monde. » (E. Blémont.)

Dans le même temps, s'infiltre en lui sa passion napoléonienne, dont on devine l'ascension de 1821 (*Buonaparte*) à 1825 (*les Deux Iles*). En 1827, une insulte aux maréchaux de l'Empire fait éclater l'*Ode à la Colonne*. Sa rupture avec le monarchisme est consommée.

Le voici bonapartiste. Mais le bonapartisme représente pour lui la première forme du libéralisme. Avec son époque, il associait l'idée impériale à l'idée révolutionnaire, comme, avec son époque, il associait l'idée romantique à l'idée de liberté artistique. Liberté dans l'art et dans la politique, tel est le double but vers lequel il tend. On peut le dire, à partir de ce moment, républicain. Au reste, son génie même, ne peut-on le déclarer un génie républicain dans le sens large du mot, de même qu'on peut définir le génie de Chateaubriand un génie royaliste, et le génie de Bossuet un génie chrétien ?

De quelle tribune la voix du poète libéral et combatif partira-t-elle ? Du théâtre d'abord. Parce qu'il croit que le théâtre est la plus importante des tribunes ayant une action sur les foules. Parce qu'il vit en pleine bataille littéraire. Parce que, écrivain avant tout, il veut faire œuvre de plume avant de faire œuvre d'éloquence.

Relisez ce théâtre. Oubliez-en la littérature, et sentez comme il est d'essence libérale ! Le héros idéaliste de *Cromwell* est Milton, poète républicain. Hernani, Didier, Ruy-Blas, Gilbert? Gens du peuple en des pièces où l'on voit condamner le mal monarchiste sous ses formes diverses : le vice d'un François Ier, la dégénérescence des enfants d'un Philippe II, la cruauté d'un Richelieu, le caprice souverain d'une Marie Tudor... Voilà comment le poète raconte la

monarchie — luxure et cruauté, despotisme et ruse, avec, pour l'étayer, des nobles fous d'orgueil, des cardinaux rouges de sang, des courtisans, des assassins, des espions, des bourreaux... Même en remarquant que, pour éviter le parti pris, le dramaturge eut soin de mêler des grandeurs d'âme à ces bassesses royales, de mettre un cœur de mère en Lucrèce, un cœur d'amante en Marie Tudor, d'élever un Charles-Quint à certaines hauteurs, n'oublions pas, et nous y avons insisté déjà, qu'il faut voir des symboles et non des caractères en ses héros. A supposer même qu'il gardât certains respects pour certains côtés de la royauté, il se devait de la résumer, et ce résumé n'est-il pas, franchement, le réquisitoire d'un anti-monarchiste, sinon encore celui d'un républicain déclaré ?

Pas de doute. Dès 1830, Hugo parle sans colère des révolutions et montre avec force les tares des autocraties. Dans sa déclaration à Lamennais, il envisage même la logique d'une transformation démocratique du pouvoir. En 1831, il crie aux rois de prendre garde et de tâcher de grandir concurremment au peuple qui grandit (*Feuilles d'Automne*), il affirme sa haine de l'oppression, avoue que ses erreurs le quittent une à une, et qu'il garde seul le double culte de la patrie et de la liberté. Cette même année paraît *Notre-Dame-de-Paris*. Que nous sommes loin du *Génie du Christianisme*, bréviaire catholique des premiers jours du Romantisme ! La cathédrale d'Hugo n'est plus celle de Chateaubriand, voûte d'ombre sainte, aux ogives de rêve. Elle est l'architecture touffue, magnifique et redoutable, qu'habite l'âme peureuse et grondante du Peuple, que hante l'esprit de la Science défendue Point de pieux moines en promenade au long d'un cloître lunaire ; mais un prêtre, et quel prêtre, alchi-

miste et amoureux ! Point de nonnes et de vierges, mais un grouillement d'escholiers, de clercs et de truands, de bourgeois et de vilains superstitieux. Au reste, on n'a pas assez vu que Victor Hugo, tant accusé d'avoir sacrifié au bric-à-brac moyenâgeux, est précisément celui qui a le plus réagi contre le Moyen Age conventionnel de son temps, et le plus tâché à rendre une couleur locale véridique. On connaît le mot de Chateaubriand : « Il ne me restait qu'une église pour prier ; on me l'ôte ! » Et faut-il rappeler le chapitre superbe : *Ceci tuera cela*, cri d'admiration jeté devant l'invention colossale de conséquence de l'Imprimerie qui, en libérant et répandant la pensée, allait commencer à détruire, pierre à pierre, le vieux monde mystico-dogmatique !

Notre-Dame-de-Paris est donc une œuvre laïque et démocratique, ce qui ne veut pas dire anti-religieuse, car s'y fait jour la religiosité du poète, évadée vers un spiritualisme déiste, sans cesse plus affirmé, dont *Religions et Religion* sera la suprême étape. Quant au *Dernier jour d'un condamné*, qui date de 1829, n'est-ce pas encore là une œuvre de libéralisme ?

La révolution de 1830 accentue la tendance du poète. Mais on sait quel inattendu elle contint, si bien que, jetant bas un trône, elle ne sut qu'en mettre un autre à la place. On l'a dit : « Louis-Philippe, se trouvant là, fut acclamé, accepté. On eût accepté un Louis-Bonaparte, n'importe qui... » D'où il suit que la monarchie de juillet constitue le plus extraordinaire des contre-sens, une véritable équivoque qui dura dix-huit ans. Seuls, les hauts esprits s'en aperçurent et entrevirent l'idée nouvelle issue des *Trois Glorieuses*, la grandeur de la tâche à accomplir. Hugo fut du nombre. A ce moment plus que jamais, il comprit

a mission du poète. Clairvoyant et non abusé, il considérait le règne de Louis-Philippe comme un pont de bateaux. Sur l'autre rive : la vérité. Cette vérité, il y aborda en 1849. Mais déjà au lendemain de la révolution de 1830, il écrivait à Sainte-Beuve : « Nous aurons un jour la République, et quand elle viendra, elle sera bonne. »

De 1830 à 1837, Hugo avait eu la scène pour tribune. La chute des *Burgraves* lui indiqua que son œuvre littéraire se trouvait accomplie à ce point de vue. Quelque réaction qui devait suivre, la bonne parole était jetée, la révolution finie. Un autre rôle l'appelait. Quittant le Théâtre, il voulut entrer au Parlement. Après la plume, il souhaita la parole. D'où son désir d'accéder à la Chambre des Pairs, et comme on n'en pouvait franchir le seuil que si l'on appartenait à un corps constitué, son désir de forcer les portes de l'Académie. Il poussa ces deux huis, l'un après l'autre. Ils résistaient. Quelqu'un l'aida. Ce fut la duchesse d'Orléans.

Ces relations du poète et de la duchesse, il importe de les bien connaître. Elles expliquent celles qu'il eut avec le beau-frère de cette charmante femme, — précisément Louis-Philippe. C'est le 10 juin 1837 qu'il fut présenté à Hélène de Mecklembourg, dame raffolant de notre littérature. Le Roi, lui, n'y comprenait goutte. Il fallut beaucoup de souplesse à l'écrivain pour garder d'amicales relations avec un roi totalement à son antipode. Mais nous devons insister sur ce point, tout à l'honneur d'Hugo, qu'il ne sacrifia au Maître ni sa pensée, ni son œuvre. Et voilà bien la meilleure preuve de son indépendance. Il préfère se taire plutôt que de mentir. De 1842 à 1850, il n'écrit rien. Il médite. Le fossé se remplit d'un grand travail

intérieur. De ce travail sortira l'admirable démocrate des *Misérables*.

Homme public, Hugo, de 1837 à 1848, se place au-dessus des partis. Il n'a toujours alors que deux déesses : la Patrie et la Liberté. Jamais poète ne tint si bellement ce rôle d'aigle planant.

III

Comment servit-il cette Patrie et cette Liberté ? Comment une grande noblesse d'art soutint-elle sa noblesse d'âme ? Comment le juger comme orateur ? Quels sont au résumé ses « Actes et Paroles » d'homme politique ?

Victor Hugo était trop personnel pour ne pas donner à son éloquence un cachet bien à lui. Cette éloquence est de premier ordre, et le classe de pair avec les Benjamin Constant, les Royer-Collard, les Berryer, les Montalembert, les Thiers, les Guizot, les Dufaure, les Favre, les Michel de Bourges, les Gambetta... Il parla moins qu'eux peut-être, mais on ne juge pas un orateur plus qu'un écrivain sur sa production ; on le juge sur sa valeur. Lamartine parla peu et reste parmi les grandes voix françaises. Nous avons quatre ou cinq forts volumes de discours hugoliens. C'est un chiffre. Chacun d'eux contient des merveilles.

Une réflexion préalable, cependant, s'impose. Hugo parlait-il réellement bien ? Je ne l'ai pas entendu. On m'affirme qu'il était remarquable à la tribune. Aussi bien cela m'est égal. *Verba volant, scripta manent.* Que Ciceron, Démosthène ou Jaurès

ait eu l'élocution facile, l'improvisation aisée, la riposte prompte, eux morts, qu'importe ! Cela rentre dans l'anecdote. Qu'ils aient, ou non, revu, corrigé leurs discours, peu me chaut. Je n'ai pas à croire les oreilles des autres, et ne veux m'en rapporter qu'à mes yeux. L'art de l'éloquence ne peut compter en littérature que comme art écrit, non comme art parlé. Il me suffit que ce soit réellement un art.

C'en est un. Le discours est une page littéraire, bonne ou mauvaise. Bonne, elle possède les éléments de clarté, d'ordonnancement, d'émotion, l'image et la saveur, et s'il y a lieu, la simplicité ou la pompe, bref, les qualités, très diverses selon chacun, et qui la mettent au rang d'un beau poème, d'un beau drame, d'un beau roman, d'un beau morceau d'histoire. Ne dit-on pas de ces dernières manifestations qu'elles ont ou non de l'éloquence ? Qu'un discours me persuade, cela n'est pas nécessaire. Ce qui est nécessaire, c'est qu'il m'émeuve. On peut désirer qu'il exprime de la vérité, on peut l'aimer sans cela. J'ai ouï avec plaisir des orateurs religieux, royalistes, anarchistes, qui ne m'ont point convaincu mais qui m'ont remué, sans doute parce qu'un discours n'est jamais tout à fait du mensonge, de même qu'une théorie n'est jamais tout à fait de l'erreur. Je pardonnerais donc à Victor Hugo, dans ses plus graves essais de précision, de faire de la littérature, car, au fond, l'éloquence, ce n'est que cela. Nous nous intéressons à Bossuet même sans avoir sa foi, à Berryer sans être légitimiste, à Jaurès sans partager toutes ses idées ; nous n'avons cure de celles des anciens ou des étrangers, ce qui ne nous empêche pas d'honorer Démosthène ou William Pitt. Les plaidoyers d'Hugo, quel que soit leur but, de quelque façon qu'il les ait prononcés,

contiennent-ils de la beauté littéraire ? Tout est là. Or, ils sont beaux. Ils sont beaux parce qu'ils étincellent, comme toute la prose du Maître, d'éclairs, de contrastes, de périodes superbes, de comparaisons, d'images, de rapprochements, d'antithèses, d'inattendus. Ils sont clairs, malgré cette abondance. Ils sont parfois spirituels, malicieux. Ils sont toujours nourris de faits, de noms, de dates, et croyez-le, d'idées.

Ce sont ces quelques idées directrices qu'il faut mettre en lumière pour éviter une banale énumération de discours. On verra qu'en plus de la valeur littéraire de leur exposé, elles sont d'accord avec toute la vie de l'écrivain, avec tout le reste de son œuvre.

Dans l'ingénieuse introduction, écrite en 1875, à la série des *Actes et Paroles*, l'auteur les réduit, ces idées, à une formule : *pro jure contra legem.* Dans la querelle du Droit contre la Loi, fond de toute éloquence humaine, il a pris toujours, affirme-t-il, parti pour le Droit contre la Loi. Et comme la plus haute expression du Droit est la Liberté, c'est la Liberté qu'il a constamment défendue, et avec acharnement. D'où, peut-être, les haines qu'il encourut, qu'il encourt encore.

— Avant tout, la Liberté ! lui avait dit un jour, quand il n'était encore que le gamin ébloui et joyeux des Feuillantines, l'inconnu que sa mère cachait dans une ruine. Cette voix sombre de martyr, il l'eut dans l'oreille jusqu'à son dernier moment, il la garda comme un mot d'ordre littéraire et politique.

Son premier discours officiel, celui de réception à l'Académie, glorifie la résistance à l'Empire. Son premier discours politique, à la Chambre des Pairs, im-

plore l'appui de la France pour la Pologne opprimée. Ici et là, des paroles en faveur de la Liberté.

Le discours de réception est curieux à plusieurs points de vue. Il marque nettement le bonapartisme d'Hugo, fait d'admiration pour l'Empereur et non pour l'Empire, ce qui explique si facilement, sans lui chercher pouille quant à ses relations avec le Prince-Président, après 48, pourquoi il put affirmer son culte de Napoléon Ier tout en condamnant Napoléon III. De même, il combattait la royauté et non tel roi, — Charles X qui l'avait décoré, pensionné, Louis-Philippe dont il était l'ami. Rien ne prouve mieux sa sincérité, car ne peut-on garder de la sympathie personnelle pour quelqu'un dont on n'épouse point le parti ? Qui n'a connu et estimé, libre penseur, des prêtres intéressants ; républicain, voire socialiste, des monarchistes intelligents ? Ne peut-on admirer un Barrès comme écrivain et le détester comme nationaliste ? Mieux. Ne peut-on admirer un Maurras en tant qu'intellectuel et le déplorer en tant que doctrinaire ? Ce sont les esprits médiocres qui enveloppent dans un même mépris un homme et une œuvre contraires à leur idéal quand cet homme est sincère ou quand cette œuvre est notable. Ayons une plus haute conception de l'élite véritable. Hélas ! le vacillement du flambeau-vérité nous y invite. Sachons honorer les grandes plumes et les grandes voix, à quelque cause qu'elles se dévouent, et si nous croyons à leur probité. Sachons, même dans le combat de l'heure présente, avoir assez de recul, ou si vous voulez, d'élévation, pour nous mettre dans l'âme d'un homme de l'avenir, de même que nous jugeons impartialement, toute querelle éteinte, les génies du passé. Quand nous

étudions Dante, nous évitons d'être guelfe ou gibelin. Quand nous étudions Pitt, nous évitons d'être wigh ou torie. Quand nous étudions Bossuet, nous évitons d'être gallican, romain, quiétiste. Quand nous étudions Lamartine, Hugo, Zola, oublions leurs opinions si nous voulons envisager la puissance, l'originalité de leur cerveau, qui importe plus que tout. Hugo loua Napoléon Ier, grand capitaine, ce qui ne l'empêcha point de lui reprocher l'assassinat du duc d'Enghien et l'exil de Mme de Staël. Dans ce même discours, le premier, et avant Michelet, il loua Danton, et cette Convention « que nous pouvons maudire, mais que nous devons admirer », et parla de la Démocratie, sans sympathie pour la populace, mais avec respect pour le peuple...

A la Chambre des Pairs, un peu bridé par ses relations avec la cour, par l'hostilité bourgeoise de ses collègues, par l'incertitude politique du moment, il ne joue qu'un rôle effacé, se tient sur la réserve. Cela n'empêche point ses discours, sur la Pologne écrasée, sur l'abrogation des lois d'exil, sur les premiers actes de Pie IX, de mériter notre ferveur littéraire pour leur forme et leur mouvement. Combien il se trompait sur le Pape ! Il n'en a pas moins dit à ce propos des paroles superbes.

En 48, Hugo l'avoue, « la Liberté lui masqua la République ». Il attendit après le juin de cet an-là. Il n'attendit plus après le juin de l'an d'ensuite. Alors « la clarté définitive se fit en lui ».

Ah ! la belle, la large conception de sa République ! Il y veut la communion des Français dans le principe démocratique, la liberté sans usurpation, une égalité admettant la croissance de chacun, une fraternité, non de moines en couvent, mais d'hommes

libres, l'enseignement gratuit, la clémence du code pénal et la conciliation dans la loi civile ; il prêche le reboisement, l'accession de tous à la propriété, le respect de l'héritage, l'harmonisation de l'industrie, de la science et de l'art, « la réalisation sereine de tous les grands rêves des sages », la subordination de la force à l'intelligence, la dissolution de l'émeute et de la guerre ; il veut que l'art devienne la loi des citoyens et la paix la loi des nations...

Vous avez bien lu : sa République veut la paix universelle, l'art partout répandu, les rêves des sages réalisés. Dans quel programme de nos politicaillons trouve-t-on aujourd'hui ces sentiments élevés ? Plût au ciel qu'ils fussent là-dessus de misérables poètes !

Aux élections complémentaires du 4 juin, Victor Hugo fut nommé. Il devenait donc, enfin, mieux qu'un pair : un représentant, un homme de gouvernement, muni d'un programme.

Programme d'abord flou, modéré, simplement libéral. Hugo se cherche. Il est trop humain pour ne pas craindre les violences ; il est trop d'élite pour ne pas vouloir les réformes. Mais le socialisme en ses débuts lui paraissait d'une forme trop étroite, trop monacale pourrait-on dire, issu en effet d'une sorte de religiosité plutôt que du simple désir de progrès social. Or, il veut, lui, homme de progrès, du progrès dans l'ordre, dans la fraternité. De sorte qu'on se trouve en présence d'une apparente contradiction, encore que logiquement hugolienne : un Hugo, pair de France et républicain, démocrate convaincu que les réformes doivent être faites par les conservateurs contre les exaltés : illusion, mais trop belle pour qu'on puisse la lui reprocher !

Quand, la bataille commencée, et après le discours

sur les Ateliers nationaux si plein d'un vibrant appel à l'union dans la liberté, Hugo fut désigné pour jeter des paroles de paix au milieu des barricades, il fit son devoir avec vaillance, avec intelligence. En poète, mais aussi en esprit élevé, il prit l'initiative d'une réunion de représentants de tous les partis d'où sortirait l'unique souci d'apaiser les haines et de soulager les misères nées de la guerre civile. En même temps, il proteste contre les suppressions de journaux, les arrestations d'écrivains. Et il fonde l'*Événement*.

Deux remarques à ce propos. Le génie d'Hugo eut l'intuition de la presse moderne, si vivante, si vibrante, toute à l'actualité. On lui en doit la formule, alors nouvelle. L'*Événement* répondait admirablement à son titre et au journal tel que nous le concevons aujourd'hui. D'autre part, il faut répondre à ceux qui nous montrent un Hugo despotique, jaloux, mauvais confrère, qu'il y en eut peu d'aussi libéraux. *Il n'écrivait pas une ligne dans son journal !* Il ne paraissait pas aux bureaux. Il laissait toute indépendance à ses rédacteurs qui simplement venaient chez lui respirer son grand souffle. Vers ce temps, tout en s'élevant éloquemment contre l'état de siège (deux discours) et la peine de mort (15 septembre 1848), il prenait la défense des lettres, des arts, du théâtre. Certains littérateurs qui tant le dédaignent devraient lui garder au moins quelque reconnaissance pour son effort en notre faveur, à nous tous qui vivons de la plume, pour la parole qu'il fit entendre quand on parlait de réduire les indemnités et secours littéraires. N'est-ce pas à ce propos qu'il s'écriait : « Un artiste, un poète, un écrivain célèbre travaille toute sa vie ; il travaille sans songer à s'enrichir ; il meurt, il laisse à son pays

beaucoup de gloire à la seule condition de donner à sa veuve et à ses enfants un peu de pain. Le pays garde la gloire et refuse le pain. » Sous cette forme saisissante, que disait-il, sinon qu'en effet les artistes contribuent au rayonnement de la France, et que la France se doit de les aider, eux et leurs familles. Hélas ! même encore aujourd'hui, la Patrie fait-elle tout ce qu'elle devrait pour ceux qui l'illustrent ? (1)

Hugo, par l'organe de son journal, désira d'abord, entre le rouge des trop avancés et le blanc des rétrogrades, le bleu d'un parti qui porterait la majorité vers la gauche. Il n'y réussit pas. Dès lors, il rompit avec cette majorité conservatrice en route vers l'oppression césarienne. Il faut vraiment le parti pris d'un Biré pour donner à l'attitude du poète une autre cause que sa clairvoyance indignée. Un dépit vengé se marque par une réplique rapide. Ici, nous sommes en présence d'une évolution lente et nette. La brisure eut lieu bien avant les prétendus froissements du poète dédaigné par le Prince-Président. Elle date du discours sur la *Misère.*

Discours important. Il marque la prépondérance encore mal comprise des questions sociales sur les questions politiques, la nécessité de régler les difficiles problèmes autrement que par la compression et la répression. Jusque-là, Hugo combattait le socialisme en tant qu'utopie, mais il avouait que cette utopie avait pour base une réalité douloureuse et qu'il fallait regarder en face. Certes ! la souffrance ne se supprime pas, mais la misère peut se détruire. A supposer que ce soit difficile, rien de plus généreux

1. On ne m'en voudra pas de rappeler à ce propos mon effort joint à celui de G. Vidal pour la création d'une Caisse nationale littéraire.

que de le penser, de plus nécessaire que de l'essayer. Et il se trouva un Benoît d'Azy, un Poujoulat pour se dresser contre cette générosité, contre cette nécessité ! Cri du cœur des privilégiés, sans doute !

Discours émouvant entre tous, de plus, et dont la péroraison a sa place dans toutes les mémoires. Elle se résume en ce cri : on aura beau entasser des lois, sauver la société en péril, et l'État, et la civilisation même, on n'aura rien fait tant que le peuple souffre.

Fin de la misère. Fin de la guerre. Horizons d'éblouissement ! En août, le poète offre au congrès de la Paix la bienvenue à ces autres utopistes, les entrevoyeurs de fraternité immédiate en un langage qui devait se retrouver ensuite sur bien des lèvres. Le premier, il prononça ce mot fameux d'États-Unis d'Europe. Hélas ! ce grand cri jusqu'ici devait rester inentendu. Il ne le sera plus un jour. Honneur à l'écrivain qui le jeta un des premiers, avec toute son âme, avec tout son génie !

Quand la question romaine revint solliciter l'attention, Victor Hugo fit une réplique à ses propres paroles du 13 janvier 48. Il s'était trompé sur le pape. Il le reconnut, mais avec quelle éloquence vengeresse de son illusion dissipée ! Rarement l'on foudroya de plus haut la théocratie. Et si l'on doutait d'être en présence d'un orateur, il suffirait de rappeler une phrase comme celle-ci, non d'écritoire, mais de tribune : « Un grand évêque a dit dans un livre fameux que le pape a ses deux mains toujours ouvertes, et que, de l'une, découle incessamment sur le monde la liberté et de l'autre la miséricorde. Vous le voyez, Messieurs, le pape a fermé les deux mains. »

De 1849 à 1852, et de l'avis des politiciens de mé-

tier, Victor Hugo fut un de nos grands orateurs politiques. Quatre de ses discours comptent parmi les plus magnifiques et les plus adroits qui aient été prononcés. Nulle part il n'y est plus lui-même, « avec sa vigoureuse et prodigieuse netteté qui, frappant l'idée dans le heurt des phrases, fait jaillir une étincelle au-dessus de chaque argument, avec sa forme ample par le mouvement et la période, coupée par l'accumulation de formules éclatantes, avec sa passion terrible, qui fait sonner à la tribune, dans toute leur colère vengeresse ou dans toute leur pitié déchirante, les cris les plus pathétiques du cœur, avec sa puissance d'inspiration qui parfois d'un mot brusque ouvre d'énormes et splendides horizons. » (1)

Quatre discours. Et jaillis de la minorité qu'il avait désormais embrassée contre une majorité servile et réactionnaire, celle qui allait aboutir au Coup d'État. Et jaillis contre des éloquences plus célèbres, politiquement, que la sienne : celles des Berryer, des Thiers, des Barrot.

D'abord le discours sur l'Enseignement, contre la loi Falloux que nous avons depuis si difficilement jetée bas. En 1849, Hugo formule le programme de 1881. Traitez-le donc de radoteur ! Et quel hymne il prononce à l'Esprit ! A quelle hauteur il porte l'éternel combat de la Liberté contre le Dogme ! Hélas ! il devait être vaincu, et sa défaite signifiait la destitution de Deschanel, de Vacherot, la suppression du cours de Michelet. Et sa défaite, c'était celle du Laïcisme pendant un tiers de siècle.

Discours contre la déportation, contre la loi Rouher. On retrouve là l'auteur des *Misérables*.

1. Camille Pelletan.

Il touche une corde familière. Il en tire de tels accents, il peint avec une telle force de pitié la mort lente, le supplice exigé pour le plus incertain des délits, le délit politique, que le lendemain une souscription enthousiaste s'ouvre pour publier les paroles prononcées, pour les commémorer par une médaille. La publication est défendue, la loi votée, et appliquée si cruellement qu'elle atteint rétroactivement le représentant Alphonse Gent qui, vingt-cinq ans après, devait être un des fondateurs de la République.

Je notais tout à l'heure un des effets oratoires du Maître. En voici un autre exemple. « Ce que vous appelez une expiation, je l'appelle un assassinat. Levez-vous donc, catholiques, prêtres, évêques, hommes de la religion qui siégez à cette Assemblée et que je vois au milieu de nous. Levez-vous donc, c'est votre rôle. Qu'est-ce que vous faites sur ces bancs ! » N'est-ce pas, cela, aussi beau que le « tu m'es témoin » de Berryer ?

Le Machiavel du 2 décembre veut sournoisement modifier le suffrage universel. Nouvelle intervention d'Hugo. Il dénonce la trahison qui retranchait trois millions d'électeurs à la volonté nationale. Voici le plus puissant de ses discours. Jamais on n'exprima mieux la vérité profonde de la grande idée démocratique sur laquelle, certes, il y a bien des réserves à faire, mais dont le principal est indéniablement de la plus haute noblesse. L'Assemblée se sentait atteinte dans son secret dessein de livrer la France à l'autocratie. Jamais elle n'éclata en pires injures contre l'orateur qui subit plus que tout autre la rage de la Droite. C'est ce jour-là que Montalembert, dépassant la mesure même dans l'insulte, pré-

dit que si un despotisme s'élevait, Hugo serait le premier à lui faire respirer l'encens de la flatterie. Or, le despotisme vint, Hugo s'exila, et Montalembert, presque tout de suite, se rangea du côté du violateur des lois.

Que d'autres, d'ailleurs, l'imitèrent ! Quand, après son autre harangue sur la Presse, après les augustes paroles prononcées à la barre des Assises, contre la peine de mort, lors du procès intenté à son fils, éclata la définitive intention de l'Élysée, Hugo, devinant seul, nettement, le complot, le hurla pour le déshonorer d'avance, et il prit soin de noter l'attitude ultérieure de ses plus acharnés adversaires, de ceux qui l'abreuvèrent d'outrages, lorsqu'il s'opposa à la revision de la Constitution, à ce coup de Jarnac qu'il pressentait dans l'ombre, et qui consistait à permettre la réélection présidentielle. Qui, en effet, lui jeta de la boue au visage en déclamant sur la probité de Louis Bonaparte ? Qui ? Vieillard, Ferdinand Barrot, M. de la Moskova, Clary, Crouseilhe, Heckeren, sénateurs à 30.000 francs sous l'Empire, Rancé, commissaire général de police à 40.000 francs, Lepic, plus tard aide-de-camp de Napoléon III, Baroche, président au Conseil à 150.000 francs, Abatucci et Bineau, ministres à 120.000 francs. Tels sont les hommes qui traitaient l'orateur de corrompu. L'histoire les a jugés.

De 1852 à 1871, bien qu'exilé, Hugo agit toujours et de son mieux. Encore qu'il ne faille pas oublier ses gestes de proscrit, il n'a plus guère à sa disposition que la plume et la parole. Mais une plume, une parole comme les siennes arrivent à posséder la force du geste. On a dit avec raison que son rocher lui devint piédestal, mais à tort qu'il l'acceptait avec joie,

qu'il en profitait avec adresse. Pour un peu, c'est lui qui aurait manigancé l'aventure ! J'ai dit ce qu'il faut en penser. L'Empire lui fit le plus de mal possible et le traita en ennemi, sans ménagement. Au moment du coup d'État, il fut traqué pendant dix jours. La police bouleversa son logis, lui vola des manuscrits, et l'on sait combien un écrivain est sensible à ces sortes de pertes. Morny, ce suprême scélérat, avait dit à Maupas : « Si vous prenez Victor Hugo, faites-en ce que vous voudrez. » Permission terrible. On avait promis 25.000 francs à qui s'emparerait du poète, mort ou vif. Plusieurs ont contesté ces choses, et jusqu'à la férocité du coup d'État. Maupas prétendit en 1879 qu'il avait refusé d'arrêter Hugo « qui d'ailleurs ne valait pas 25.000 francs ! » Il n'en reste pas moins que Paris fut ensanglanté, que les plus illustres représentants furent jetés en prison, qu'Edgar Quinet fut exilé, qu'Eugène Sue fut exilé, que Ledru-Rollin et Louis Blanc furent maintenus dans l'exil, que Thiers et Girardin furent exilés, que Michelet fut frappé, que Jules Simon fut expulsé de l'Université, que Taine, About, Sarcey, Weiss, Prévost-Paradol durent quitter l'Enseignement. Telle était la façon dont l'Empire comprenait la grandeur littéraire et morale de la France. Mérimée lui suffisait...

J'ajoute : il n'en est pas moins vrai que le poète restait redoutable et redouté, et l'un des chefs de l'Opposition, qu'il mena la résistance, que sa signature éclata au bas d'affiches appelant le Peuple aux armes, qu'il fit dresser des barricades. A qui fera-t-on croire qu'un Morny eût hésité à le sacrifier, s'il avait pu le prendre ? Et qui peut donner du crédit à la parole d'un Maupas ?

Hugo resta dix jours dans la tourmente, en brave. Il ne partit que le 12, quand il sentit vain tout effort. Il partit pour dix-neuf ans, et dans la plus légitime des inquiétudes personnelles.

L'exil n'arrête pas l'œuvre politique de l'écrivain. Car c'est comme telle qu'il faut, en dehors du point de vue littéraire, juger *Napoléon le Petit*, l'*Histoire d'un Crime*, les *Châtiments*. L'opposition continue, non à coups de discours, mais à coups de chefs-d'œuvre.

Encore, d'aucuns classent *Napoléon le Petit* parmi les œuvres oratoires, à côté des *Philippiques* et des *Catilinaires*. Éblouissant réquisitoire en effet, où se retrouve, d'ailleurs, la pensée des discours politiques, le souci des questions sociales. Et c'est si bien une œuvre politique que, par représailles, à peine parut-elle, le Cabinet de Paris obtint du Cabinet de Bruxelles la loi Faider, forgée uniquement pour chasser Victor Hugo de Belgique.

Œuvre politique aussi : les *Châtiments*, que nous jugerons plus loin en tant qu'œuvre littéraire. Mais œuvre unique dans notre littérature, et qui relie Hugo à Juvénal. C'est la plus forte de nos satires. C'est la satire-épopée, mais variée, souple à l'infini. Tel le héros homérique, « Hugo ramasse pêle-mêle tout ce qui lui tombe sous la main pour en foudroyer la bande impériale ». Le cri de fureur, l'invective, le portrait, la chanson, la caricature, le récit plein de pitié, le large poème et le petit couplet, la vision du passé, l'émotion de la nature... Jamais un tel fouet n'avait été brandi. Et la satire dépasse les hommes pour atteindre aux hauteurs où elle flagelle toute oppression. C'est par cela qu'elle reste splendeur. C'est d'ailleurs un jet d'inspiration, nul ne le niera.

Vingt-six pièces, et des plus belles, soit 2.400 vers, ont été faites en deux mois (novembre et décembre 1853) !

Influence des chefs-d'œuvre ! Les gens marqués au fer rouge par Juvénal, Dante, Hugo, le resteront à jamais. Et ce livre-ci eut en outre une grande action. Action jointe à celle de *Napoléon le Petit*, jointe à divers *Actes et Paroles* de l'exil dont plusieurs morceaux sont très beaux (oraisons funèbres de Bousquet, de Bony, cri de grâce pour Tapner, riposte à Palmerston, affiche de Douvres pour le passage de Napoléon), jointe même à d'autres pages plus uniquement littéraires. Tout cela servait. Vers 1860, la France se reprit, la jeunesse lisant Hugo se dégoûta du despotisme, s'enflamma pour la doctrine républicaine, retrouva le bel enthousiasme qui, toujours amenant avec lui l'élan vers tous les progrès, a pour résultat des renouvellements esthétiques aussi bien que des renouvellements politiques et sociaux. A côté des libéraux d'opposition, des Gambetta, des Rochefort, une littérature, une peinture d'innovation s'affirmèrent, imbues d'une vérité plus réaliste et d'un art plus précis non que la vérité et l'art des maîtres du Romantisme, mais que l'esthétique de la décadence romantique. Les Zola, les Daudet, les Courbet, les Manet, les « exposants du Salon des Refusés », les Parnassiens, accomplirent alors un louable effort moderniste, mais de combien inférieur, comme ampleur et portée, au mouvement qu'ils combattaient en en incorporant d'ailleurs le principal ! Quoi qu'il en soit, et ceci seul nous importe pour l'instant, un vent soufflait, aidé par les fautes et les désastres de l'Empire, et qui allait l'emporter. Je voulais simplement signaler la part

qu'eut dans cette chute l'exilé des Channel-Islands.

En 71, après la Commune, après Bruxelles, après Vianden, Hugo se présenta aux élections. Avec quel programme ? On le devine : maintien de la République, amnistie, abolition de la peine de mort, service militaire obligatoire, instruction primaire obligatoire, gratuite et laïque, instruction secondaire gratuite et laïque, séparation des Églises et de l'État, liberté d'association, de réunion, de presse, décentralisation, suppression de l'inamovibilité de la magistrature, impôt proportionnel sur le revenu.

On juge par là s'il devançait son époque. D'ailleurs toutes ces idées étaient anciennes. Combien mit-on de temps à les réaliser ? Combien ne le sont pas encore à l'heure où j'écris ce livre ? Nous attendons toujours qu'on rende gratuit l'enseignement secondaire, qu'on supprime les échafauds, qu'on applique les doctrines régionalistes ; nous attendons que la République intégralement et jusqu'au bout se réalise (1).

Hugo ne fut pas élu. Il faut croire que le Vautrain qu'on lui opposa (ô Balzac !) le dépassait de beaucoup, comme le dépassaient les Dupaty, les Bonjour, les Pariset, les Vatout qu'on lui opposait à l'Académie. La Presse bien pensante et M. Thiers s'employèrent à l'insuccès du poète dont on supprima le journal (*le Rappel*, fondé en 1849) afin de lui enlever son levier d'action. Alors, il devint sénateur et parla une fois encore en 1876, en faveur de l'amnistie. Ses dernières paroles de tribun, comme les premières, furent des actions de grâce à la Liberté.

1. Voir à ce sujet la série des curieux et bons articles que publia M. Georges Renard dans *le Pays*, pendant l'été 1917.

Ainsi s'acheva la carrière politique de celui qu'on accusa de n'avoir jamais agi que par ambition et flagornerie. *Il fut toujours au poste difficile et dangereux.* Ignore-t-on qu'à l'heure actuelle, la mauvaise part est encore et toujours pour ceux qui, au lieu de se mettre du côté des puissants, des riches, des « bien pensants », restent du côté de l'immense foule des penseurs libres, des déshérités et des protestataires ?

IV

Je disais tout à l'heure : « Nous attendons toujours certaines réformes proposées par Hugo, ce qui prouve qu'il eut raison d'en rabâcher la nécessité. Combien il en est d'autres auxquelles il a peut-être pensé, auxquelles en tout cas ses contemporains, et ceux de notre âge ont pensé, et qui mettent bien du temps à se réaliser. Dernièrement un journal d'avant-garde en signalait une trentaine, qui n'ont rien de révolutionnaire, qui sont demandées sans cesse et qu'on attend toujours : la réglementation de la durée du travail laissée au caprice des chefs d'industrie et des maisons de commerce, — la suppression du droit de saisie (gageure des propriétaires qui est un privilège vraiment exorbitant,) — l'extension des libertés syndicales tendant à autoriser l'union des syndicats et à assurer ainsi leur liberté entière, — l'organisation des monopoles, lesquels sont donnés comme une atteinte à la liberté, comme si, laisser ces monopoles aux mains d'une poignée d'exploiteurs (raffineurs, assureurs, pétroliers, etc.) n'en était pas une, et comme si dans une crise comme la guerre, cette mo-

nopolisation n'eût pas empêché l'épouvantable gâchis qui constitua des fortunes scandaleuses au détriment des humbles, — la suppression de l'héritage en ligne collatérale, lequel enrichit des gens qui n'ont aucun droit valable au lieu d'enrichir l'État (qui avec cet argent pourrait former une caisse d'un usage facile à déterminer, afin par exemple de créer une allocation régulière aux familles trop nombreuses), — la socialisation des moyens de transports (donc le rachat des chemins de fer) supprimant des actionnaires qui touchent de gros dividendes sans rien faire, et permettant le développement des chemins de fer, tramways, etc., — l'unification du salaire des cheminots, la réduction des tarifs postaux excessivement dispendieux, l'unification des tarifs de marchandises et le développement par cela même du commerce et de l'industrie, — l'assurance contre l'invalidité, le chômage et la maladie, — l'organisation du crédit au petit commerce et à la petite industrie ruinés par les associations de gros capitaux et qui pourtant sont si nécessaires pour le maintien de l'individualité, de l'initiative, de la famille, — l'institution de la semaine anglaise, loi d'hygiène sociale, — le contrôle des œuvres de bienfaisance privée et le contrôle des dépôts dans les banques, — l'organisation de l'enseignement technique et de l'apprentissage, — le statut et la responsabilité des fonctionnaires, — l'assainissement obligatoire des logements, voire des localités insalubres, — l'arbitrage obligatoire entre patrons et ouvriers, — la réglementation des émissions financières, — le minimum de salaire pour les travailleurs, — la réglementation de la comptabilité des notaires, — j'y ajoute, et justement parce que Victor Hugo la réclama maintes fois, l'ac-

cession de la femme à l'égalité des droits civils et politiques, qui enfin établira le *couple humain* en vérité et en harmonie (1).

1. D'un article de Bracke (*Humanité*, 16 janvier 1916) :

C'est d'un bout à l'autre de sa carrière que Victor Hugo a proclamé la nécessaire accession de la femme à l'égalité des droits civils et politiques. En 1865, quand il recevait Saint-Marc Girardin à l'Académie française, il recherchait dans les écrits de Campenon ce qui pouvait « éveiller l'intérêt en faveur des femmes, un peu déshéritées par les hommes, convenons-en, dans l'ordre de société que nous avons fait pour nous plutôt que pour elles », et il disait :

« Les lois sociales sont rudes et avares pour elle : pauvre, elle est condamnée au labeur ; riche, à la contrainte ; les préjugés, même en ce qu'ils ont de bon et d'utile, pèsent plus durement sur elle que sur l'homme. »

Relisez ensuite son discours sur la tombe de Louise Julien (1853).

« Hommes et citoyens, nous avons dit plus d'une fois dans notre orgueil : le dix-huitième siècle a proclamé le droit de l'homme, le dix-neuvième proclamera le droit de la femme, mais il faut l'avouer, citoyens, nous ne nous sommes point hâtés ! »

En 1869, au Congrès de la Paix, il proclame le « droit de la femme, cette égale de l'homme. »

En 1872, il écrit à Léon Richer :

« Il est douloureux de le dire, dans la civilisation actuelle, il y a une esclave. La loi a des euphémismes : ce que j'appelle une esclave, elle l'appelle une mineure. Cette mineure selon la loi, cette esclave selon la réalité, c'est la femme... Il y a des citoyens, il n'y a pas de citoyennes. C'est là un état violent, il faut qu'il cesse. »

Aux obsèques de George Sand, en 1876, il reparle de ce qui devra se faire :

« Dans ce siècle qui a pour loi d'achever l'évolution française et de commencer la révolution humaine, l'égalité des sexes faisant partie de l'égalité de l'homme. »

Nous ne pouvons croire qu'au jour où nous sommes, il se trouve au Parlement une majorité pour refuser aux femmes le droit qu'elles auraient toujours dû avoir mais que plus que jamais elles ont mérité.

Et je disais aussi tout à l'heure : nous attendons toujours que la République réellement se réalise. Et ceci est une réponse à ceux qui ne voient en Hugo qu'un rabâcheur de banalités sociologiques.

Une réforme n'est point tombée dans la banalité tant qu'elle n'est pas accomplie. Et c'est un curieux état d'esprit des journalistes et des écrivains modernes de ne pas vouloir justement *rabâcher* la vérité jusqu'à ce qu'on les entende. Que je porte un article à quelque gazette sur et contre la peine de mort, on me rira au nez. Le dévorant souci de la nouveauté, tout paradoxal que cela puisse paraître, devient une entrave au progrès. Une idée, exprimée une fois, dans une feuille, une pièce, un livre, ne doit plus reparaître en article, sur la scène ou en librairie, sous prétexte d'inactualité, de déjà vu. Et l'on sait pourtant le nombre de coups de marteau nécessaires pour enfoncer ce genre de clous ! Cette déplorable manie sévit aussi bien dans les arts que dans les lettres. Du nouveau, toujours du nouveau ! De ce fait, on voit éclore et passer les écoles, chacune accusant la précédente de *rabâchage* esthétique. Hier on péchait par lenteur. Aujourd'hui l'on pèche par hâte, parce que cette hâte laisse tout inachevé, en route. Se hâter lentement ! Qui comprendra la sagesse de cette formule ?

Se hâter donc, mais en œuvrant réellement, il le faut néanmoins si l'on ne veut pas voir une révolution brutalement nous rappeler à l'ordre. Évoluons ! évoluons ! selon la poussée naturelle des hommes et des événements, car la marche en avant est une fatalité liée à celle qui fait pousser les plantes et tourner les planètes, et spiraler notre système solaire, et se déplacer l'étoile du Nord dans l'infini. Évoluons en

sociologie comme en esthétique, en prosodie comme en linguistique. Sachons que la Beauté est vivante, comme le Mot, comme la Philosophie, la Morale, et le reste, *tout le reste*. Des réformes de tous côtés s'imposent. Accomplissons-les en sachant que d'autres réformes nous solliciteront demain. Marchons ! marchons ! l'espérance au cœur, l'idéal aux yeux... Victor Hugo entrevoyait des demains de fraternité, de justice, de paix mondiale. Qu'il ose donc se dresser sincèrement contre de telles visions, celui qui hait, ou méprise, ou réprouve le Poète dont elles emplissaient l'esprit ! J'écris ceci en pleine guerre, et je crois pourtant à la réconciliation des peuples, un jour, dans l'immense lassitude des sombres tueries, sur les décombres des impérialismes abattus, au sein d'une ère nouvelle où dominera l'Esprit, où sera venu — fini le règne des bestialités, des bassesses — le Règne de l'Homme.

De ce règne-là, Victor Hugo aura été l'un des plus persévérants, des plus nobles messies.

CHAPITRE VIII

CIMES DE BEAUTÉ

I

Jugeant Shakespeare en ces pages volcaniques, bien dans sa manière, et qui l'instaurent maître en critique lyrique, Victor Hugo traçait malicieusement la voie aux verdicts littéraires qu'on aurait à prononcer sur lui. Souvent il suffirait dans le texte enivré de remplacer un nom par l'autre. Comme le grand Anglais, en effet, le grand Français est mamelle gonflée, coupe écumante, lave en torrents, germes en tourbillons, vaste pluie de vie, semailles d'éblouissements. Comme lui, guère il ne respecte nos habitudes intellectuelles ; il va de l'avant, essouffle qui veut le suivre, enjambe les convenances, s'avère hardi, entreprenant, combatif, construit une œuvre qui est un cratère, se montre toujours en travail, en verve, en train, en marche, garde sans trêve la plume au poing, la flamme au front, le diable au corps. Comme lui, il nous dote d'une « poésie au parfum âpre, de miel fait en vagabondage par l'abeille sans ruche » ; il est frissonnant, il contient

« les vents, les esprits, les philtres, les vibrations, les balancements des souffles qui passent, l'obscure pénétration des effluves, la grande sève inconnue ». De là son trouble, « le trouble dionysien de tous les esprits de premier ordre ». Hugo, comme Shakespeare, comme tous les grands poètes et comme toutes les grandes choses, est plein d'un rêve. Sa propre tempête l'épouvante... « Sauvage, ivre, soit. Sauvage comme la forêt vierge. Ivre comme la haute mer. »

Et cela devait évidemment effarer les classiques, les philistins, les pondérés (un de mes amis prononce «cons tipés ») de son temps... et du nôtre. Étalon lâché sur un troupeau d'oies ! Il bouscule les règles, jongle avec les codes, franchit les haies, casse les barrières, enfonce les portes, brise les carreaux. Non clown cependant, mais vivant cyclone, et fait de lumière autant que de tempête. Il éblouit en même temps qu'il bouleverse. Le torrent passé, on reste abasourdi qu'il ait accompli tant de bien, quand on craignait qu'il n'engendrât tant de mal, et que des moissons lèvent derrière lui quand on nous assurait que l'herbe devenait rase sous son pied d'Attila, et qu'en définitive il ressemble au Nil qui féconde en submergeant.

Certes ! il manque de sobriété, et de goût, de l'avis de ces amateurs de bon ton qui furent ou demeurent hostiles aux musiques torrentielles d'un Berlioz, aux sculptures cyclopéennes d'un Rodin. Les naturalismes, réalismes, « grossièretés » d'Homère, de Shakespeare, de Zola, choquèrent toujours nos admirateurs des Bernis, Feuillet et autres Ohnet, pour qui la sobriété, le bon ton sont dogmes, et dogmes de tradition française — bourgeois indécrottables igno-

rant que le génie a son bon goût à lui, différent du bon goût des médiocres... De telles gens purgeraient volontiers cette tradition française du débordement épique des chansons de geste, de l'avalanche satirique de nos fabliaux, du rire de Rabelais, de la verve de Molière, du titanisme de Balzac... qui pourtant comptent peut-être un peu, eux aussi... !

Du moins, entendons-nous, car il y a de la lâcheté sous cette correction qui fait la fine bouche. Quand un auteur « abominé » a suffisamment duré pour devenir classique, ces mêmes gens, picotés par la crainte du ridicule, n'osent plus le rejeter, et, non sans quelque moue, admettent que la verve rabelaisienne, la comédie moliéresque, le roman balzacien, ont malgré tout de la puissance ; (néanmoins vit-on M. Gazier, professeur en Sorbonne, s'effarer de l'inscription de *Pantagruel* au programme de la Faculté des Lettres !) Mais ils disent encore « raca » sur les *Rougon*, trop près d'eux. Quant à Victor Hugo, ils hésitent, ennuyés. Celui-là inquiète. Il a l'air de prendre place au Panthéon scolaire. On voudrait bien lui en interdire l'accès. On s'efforce à réagir contre une admiration envahissante. Lisez à ce propos certain article d'un de nos académiciens contre l'édition commentée pour lycées et collèges de la *Préface de Cromwell...*

Cette sobriété dont je parlais, la mauvaise, celle des couards du verbe, des apeurés de la logique poussée à fond, des pleutres qui tremblent devant les géants, des buveurs d'eau claire, il en riait, le barde jovien ! Dans l'*Art d'être grand-père*, il lui consacra deux aimables pièces, merles persifleurs en la série du « Jardin des Plantes ». Dieu prête à la critique, dit-il plaisamment en vers. Il n'est pas sobre. Il est

frénétique, inégal. Son soleil va jusqu'au gongorisme. Il fait le Sénégal et la Sibérie. Il a des fantaisies prodigieuses. Il crée l'oie et la buse. Il fait pousser l'ivraie parmi le blé. Il blesse le bon sens et choque la raison. Il nous donne ces monstres : kangourous, hippopotames, pélicans ; et la taupe qui ne voit rien ; et le lynx à l'œil perçant ! Parodie, exagération. antithèse. « C'est Dieu, moi je l'accepte, » conclut le poète.

Et de fait, il est rare que la Nature produise l'impeccable. En revanche, quelle explosion de vie en l'ensemble ! Hugo ressemble à la Nature. Il faut le prendre ainsi : Vésuve-Écrivain. On le croit éteint, la mort venue, et il recommence ; il nous gratifie, en posthumes, d'une seconde éruption suffisante à deux ou trois immortalités.

C'est précisément dans son *Post-Scriptum à ma Vie* qu'on trouve une page hors pair sur le goût. Quelle haute analyse, applicable à lui-même, du goût supérieur propre aux génies ! Il regarde les grands peintres, note « le mauvais goût » admirable de Rubens, de Raphaël, de Michel-Ange, de Goya, en certains de leurs tableaux. Il regarde les grands architectes, et note les fautes magnifiques de la colonnade du Parthénon. Il regarde les grands écrivains, et note les grimaces superbes de Guilhem de Castro, de Shakespeare, de Molière, ce que devient le lupanar quand Regnard y pénètre, le clystère quand Diafoirus le manie, le chien qui pisse quand Racine en parle. « Une fiente d'aigle révèle un sommet, » déclare-t-il dans une de ces formules lapidaires qui tombent en grêle de sa plume. Et il rit du sel attique en ouvrant l'*Iliade;* il rit du goût classique en savourant Horace. Dans une autre page inouïe du même

livre, et encore à propos d'Horace, il fait ressortir le droit du poète à ce fameux mauvais goût, et comment la beauté reste belle et morale au milieu de ces apparents écarts de nos vrais maîtres.

Car « aucune aventure, aucune réussite » ne sont à ceux-ci refusées. Ils mettent, si cela leur plaît, des verrues sur un nez, et cela est beau sous la signature de Ghirlandajo. Ils dessinent un nain hideux qui devient admirable sous le pinceau de Zuloaga. Ils font forniquer moines et nonnes sur un chapiteau, et le chapiteau n'empêche pas la cathédrale d'être sublime. Ils font pleuvoir les gros mots dès le premier chant d'un poème qui sera éternel s'il sort du stylet d'Homère. Au milieu d'un roman, ils lâchent l'intrigue et brossent un tableau d'histoire. Ce hors-d'œuvre s'appelle *Waterloo*, et s'incorpore dans ce roman qui s'appelle les *Misérables* — chef-d'œuvre.

Les grands maîtres ne sont jamais parfaits, et les parfaits ne sont jamais de grands maîtres. Arrangez cela comme vous pourrez. Anatole France est trop parfa t pour être grand, et Rosny le dépasse. Raphaël est grand ; mais, moins parfait, Michel-Ange le dépasse. Hugo, imparfait, dépasse des centaines de parfaits, très fêtés dans les salons souvent oubliés par la Gloire.

Hugo, plein d'imperfections, regorge de magnificences. Hymalaya aux mille cimes... Incomplet pourtant. Mais que dire de lui autre chose que ce qu'on dit de Notre-Dame, non achevée : « *C'est beau, quand même !* »

J'ai poussé ce cri après avoir relu dernièrement son œuvre. Et j'ai cru comprendre que la raison profonde de mon admiration éblouie venait de ceci que, tous comptes faits, erreurs et défauts malaxés aux vérités

et perfections, cette œuvre et l'homme confondus présentent le caractère essentiel, la marque du génie : le Rythme.

Hugo, en lui, possède le rythme, le rythme sacré, le rythme divin qui purifie et splendifie, fait chef-d'œuvre aussi bien le Parthénon que Notre-Dame, le palais de Versailles ou tel joli hôtel pompadour, l'Apollon du Belvédère, le *maréchal Ney* de Rude et le *Penseur* de Rodin, la *Joconde*, l'*Embarquement pour Cythère* ou la *Sainte Geneviève veillant sur Paris*, placée par Puvis au sommet de la colline du Panthéon (alors que je ne suis point sûr de pouvoir compter parmi les manifestations d'art dotés de ce signe impérial : la Tour Eiffel, tel Van Gogh ou cubiste déclaré génial). Il l'a, lui, « le maître d'harmonie, d'universalité, de force, de liberté, de fécondité et de progrès », il l'a, ce rythme qui est équilibre dans le mouvement même d'allure désordonnée, qui est accord suprême et final de détails heurtés en apparence, qui est discipline au milieu du déchaînement, force et grâce enlacées. Il l'a, ce rythme qui préside à la cadence, au nombre, au balancement des éléments du vers et de la prose aussi bien que des masses en architecture, des plans en sculpture, des couleurs et des lignes en peinture, des phrases d'un morceau de musique. Il l'a, ce rythme qui régularise les élans sans les entraver, justifie les bondissements que d'aucuns qualifient d'excès, ce rythme qui est, au demeurant, le battement de cœur de l'Univers en marche, de la Vie en évolution, du Génie humain en activité.

II

J'eus un jour, en Suisse, au flanc d'un mont que je gravissais, une émouvante vision panoramique. C'était à l'heure d'un couchant étrange, ajoutant une épopée de lumière à l'épopée de l'espace. Par une singulière rencontre d'impressions, se rapprocha celle que je ressentais à ce moment d'extase de celle que me laisse une vue générale de l'œuvre hugolienne. De sorte que, désormais, je ne puis plus évoquer l'une sans l'autre.

J'étais à quelque deux mille mètres d'altitude. A mes pieds, un chaos de ravins, de torrents, d'abrupts, de précipices, de dégringolades rocheuses, de sapins agrippés par toutes leurs racines convulsées et pareilles à des serres griffant le sol, de taillis, de bosses, d'anfractuosités... Avec, ci, là, dans les creux, des touffes de fleurs : menthes à l'odeur saine, armoises odorant l'absinthe, crépides dorées, campanules grassement bleues, scabieuses balançant leur pompon violâtre et chardons raidissant leur tête blanche, grandes ombellifères, — mondaines en chapeau d'été parmi ces campagnardes... Ici, un peu isolées pour former un Salvator Rosa, des robustesses de chênes et des jaillissements de mélèzes. Un peu plus loin, une forêt vaste, homogène, sombre, mystérieuse et sacrée. Et là, au fond d'une échappée, la surgie d'une ville pittoresque aux toits colorés, aux tours médiévales, aux clochers gothiques. Et là un coin de lac dont on ne savait s'il était morceau de mer.

Tel à l'abord l'immense et compliqué spectacle. Je m'aperçus vite qu'il se complétait. Au très loin, en effet, moutonnait un confus amas de sommets nouveaux où l'on distinguait, grâce à quelque patience, des enchâssements de glaciers, des moraines, des neiges éternelles, mêlés en une fraternité farouche et apâlis par la distance.

Enfin, en dernier plan, dans une brume aux nuages confondue, des esquisses de cimes monstrueuses, terre encore ou ciel déjà.

Ainsi répartie en trois groupes m'apparaît la production d'Hugo. Ce tohu-bohu varié, mêlé d'abîmes, de villes, de castels, d'éclairs de fleuves, de miroirs lacustres, c'est l'œuvre scénique, romanesque et lyrique, extraordinaire de diversité, de force, de suavité. Il y a dedans toute la nature, toute la civilisation, tous nos cerveaux et tous nos cœurs. Au second plan, cette barrière farouche, hautaine, émouvante, faite de plus austère splendeur, c'est l'œuvre épique, je veux dire les parties épiques de l'œuvre... Et, tout là-bas, où sombrent les perspectives en loques effacées, en couleurs dissoutes, ce sont les richesses moins précises des sublimes divagations : *la Fin de Satan*, *Dieu*, et autres randonnées dans le domaine du mystère, de l'impondérable, de l'exprimable à peine, ce qu'on étudie moins et qu'on vénère autant.

J'oubliais de noter, tout à l'heure, la lumière apothéotique embrasant mon panorama, les estompements roses, les grisailles délicates, les déchaînements de carmins, de cadmiums et de pourpres, les tendresses d'une profusion d'améthystes essaimées sur le tout, et par instants des éclatements silencieux de clarté derrière les faîtes. Incendie si extraordinaire que je ne doutais pas d'assister à ce qu'on appelle

l'*illumination des Alpes*, phénomène assez rare, féerique, inoubliable.

Ainsi sur l'œuvre hugolienne s'épand la magie d'un style qui est de la lumière de couchant, aux infinies variétés de délicatesse et de violence.

Et voilà pourquoi je vibre éperdument devant cet horizon littéraire, sans équivalent dans l'histoire des lettres. Si, en effet, je passe une revue rapide de mes grandes admirations, qu'aperçois-je ? Rien avant le XVIe siècle, faute d'esthétique disciplinée. Rabelais si puissant et Montaigne si séduisant ne sont encore que de la littérature en formation. Corneille, Racine, Molière, c'est, chacun, une demi-douzaine de chefs-d'œuvre hors pair. La Fontaine, La Bruyère, c'est, chacun, un livre immortel. Voltaire, c'est du très bien partout, mais ce n'est du génial nulle part. Lamartine, Vigny, Musset, c'est un nombre restreint de poèmes de premier ordre. Balzac, Zola sont formidables, mais insuffisamment artistes. Seul Victor Hugo s'affirme une abondance de sublimités (1), un panorama inouï. Qu'importe qu'un chêne ici soit mal venu, qu'un rocher, là, soit mal d'aplomb, qu'il y ait de l'écume jaune à cette vague ? J'admire l'ensemble, bloc de beauté...

III

M'attarderai-je maintenant minutieusement à analyser chaque œuvre ? à dresser le palmarès des

1. Depuis, je ne connais que les Rosny qui aient donné, parmi plus de soixante-dix romans, une trentaine de livres de toute beauté profonde et artiste.

meilleures pages, et la liste des moins bonnes afin de les coiffer d'un bonnet d'âne ? à soupeser chaque idée pour l'accepter ou la démolir, chaque phrase pour la passer au crible grammatical, chaque mot pour lui donner ou non un accessit ? Imiterai-je cet universitaire qui, vers 1842, à propos de *Notre-Dame de Paris*, s'indigna que l'auteur ait mis le mot amulette au féminin quand l'Académie le déclarait masculin, et, pour ce, lui dénia toute autorité en fait de langage ? J'aurais trop peur qu'il ne m'arrivât même aventure qu'à ce puriste, le Dictionnaire ayant depuis rectifié son opinion, sur l'autorité même d'Hugo et de Chateaubriand. Et puis, je laisse ce travail aux professionnels du dépiautage de « la lecture expliquée ». Lorsque Gustave Moreau corrigeait ses élèves, quelques-uns s'étonnaient qu'il ne s'arrêtât pas exclusivement aux fautes de dessin :

— Ce n'est pas mon rôle, observait le maître. Le premier venu peut rectifier un bras trop long, un œil mal placé, une attache défectueuse. Je suis ici pour enseigner le *sens de la peinture.*

Je voudrais m'en tenir ici à dégager le *sens de la beauté littéraire* chez Victor Hugo.

Il faut, pour cela, partir d'un point net, d'une donnée précise, d'un constat indiscutable, d'une affirmation péremptoire, et que voici : *Victor Hugo est une âme, un cœur, un cerveau de poète.* Cela, rien que cela, même quand il fait un drame, un roman, une lettre de voyage, de la critique, de l'histoire, et les « choses vues », et ses discours politiques ou sociaux. C'est donc du haut de cet astre d'or, la Poésie, qu'il faut le juger. Toute analyse erre qui ne prend pas cette Étoile des Bergers pour guide. Commencer par établir les règles du drame ou les nécessités du roman

pour y soumettre ensuite les drames et les romans d'Hugo, c'est une absurdité. Définir le rôle du critique ou de l'historien et appeler ensuite Hugo à la barre, aura pour réponse de celui-ci un éclat de rire jupitérien, ou plutôt apollonique. Hugo est une lyre, une lyre énorme placée en travers des courants littéraires. Tous ces courants, en passant, s'y transforment en chanson divine, la divine chanson de la poésie. Vent sacré plein d'harmonies et de parfums. Vent qui devient brise délicate pour les sentiments, les idées naturellement poétiques. Vent qui devient typhon pour ce qui veut lui résister. Précisions, dates, codes, doctrines, tout cela que certains prétendent la vérité, — ou leur vérité, — il l'emporte en son tourbillon. A vous de choisir. Niez tout ce grand souffle ou acceptez-le tel quel. Non. Acceptez. Il vous enlèvera si loin, et si haut !

IV

Hugo, c'est poésie. Allumez le flambeau de cet axiome. A sa lueur vous verrez clair, vous comprendrez tout, vous aimerez tout ou presque tout de l'œuvre du Maître.

Prenons les drames, c'est-à-dire le plus contesté de la production hugolienne. Si vous acceptez que ce sont des drames de poète, aussitôt les ordinaires, les ressassées critiques tomberont. Quelles sont ces critiques ? En gros : que le théâtre romantique et en particulier le théâtre d'Hugo manque d'invention psychologique, abonde en moyens mélodramatiques,

en erreurs de faits [1], en invraisemblances. Mais qu'est Hugo, poète ? Un créateur de types ? Non, un *créateur de symboles*. Ses héros sont des symboles bien plus que des hommes. Des attitudes bien plus que des états d'âme. Des morales en statues. Visionnaire, vivant surtout par les yeux, le poète voit ses personnages en pied, les drape magnifiquement, leur donne à chacun un nom. Celui-ci c'est Ruy-Blas, ou plutôt le Peuple. Celui-là, c'est Hernani, ou plutôt la Fatalité. Celui-là c'est Triboulet, ou plutôt la Paternité. Disons encore, si nous le voulons, que Ruy-Blas, c'est le génie et la passion comprimés par la Société, Triboulet la paternité sanctifiant la difformité physique, Lucrèce Borgia la maternité sanctifiant la difformité morale. Nous les laissons ainsi des symboles. Mais ne disons pas de Triboulet : le Père ; de Lucrèce, la Mère ; de Marion, la Courtisane. Nous en ferions des *types*, ce dont il faut nous garder.

Symboles et non types, les héros hugoliens ainsi

1. Erreurs qu'il ne faut pas non plus exagérer, car, nous le répétons, Hugo atteint en général à la vérité d'atmosphère, à la vérité d'ensemble, et son évocation ressemble à celle de l'artiste, qui synthétise tel paysage par la couleur et la ligne dominantes. Combien critiqua-t-on, par exemple, *Ruy Blas* dont pourtant Paul de Saint-Victor a écrit : « Il y a quelques années, composant une étude sur la cour d'Espagne sous Charles II, je m'étais entouré de matériaux fournis par l'époque, et j'avais consulté tous les documents, fouillé toutes les chroniques, relu toutes les relations et tous les mémoires. Mon étude achevée, je rouvris *Ruy Blas*. Quelle surprise et quel éblouissement ! Ce fragment de siècle que je venais d'exhumer de tant de recherches, je le retrouvais, vivant et mouvant, dans l'harmonie d'un drame admirable. Le souffle d'un grand poète ressuscitait subitement le suaire des faits et des choses que j'avais péniblement rajusté. »

conçus et acceptés grandissent tout à coup, deviennent des titans. D'éclatantes paroles sortent de leur bouche, des vers sublimes comme les meilleurs vers cornéliens, des vers de la plus amoureuse tendresse racinienne, des vers shakespeariens, des vers de toute beauté.

Et devant ces réalisations, étant donné qu'une réalisation a le droit de se résoudre en doctrine, tandis qu'une doctrine nous force d'attendre une réalisation, devant ce théâtre lyrico-épique provoquant en ses meilleurs succès (tel *Ruy Blas*) aujourd'hui encore des tonnerres d'applaudissements, nous pouvons nous demander, en faisant abstraction même des théories romantiques plus ou moins de circonstance, plus ou moins exagérées, si de telles œuvres ne comportent pas une possibilité de théâtre différant de nos formules, de théâtre symbolique qui, traité par d'autres maîtres du verbe, aboutirait à des chefs-d'œuvre ayant droit de cité dans le Temple de la Littérature.

En cela, Hugo aura été un initiateur, et l'on a bien fait d'adjoindre, au mur de la Comédie-Française, son médaillon aux médaillons de nos trois plus grands dramaturges : Corneille, Racine et Molière.

D'autres remarques, mais d'ordre secondaire, s'imposent à propos du drame hugolien.

J'ai entendu soutenir cette thèse : Ce qu'il faut regretter, c'est qu'Hugo ait dû, comme tant d'autres, employer le théâtre, seul et grand moyen de frapper les foules. Le Romantisme n'eût pas triomphé en ses parties excellentes s'il n'avait utilisé le théâtre, sa partie faible. La faute en reste peut-être plus au théâtre qu'au Romantisme. Le théâtre est un genre inférieur, bâtard par la convention perpétuelle qu'il

nous force d'accepter ; conventions des décors, des comédiens, des dialogues, des ficelles, du temps, de lieu. Le théâtre n'améliora jamais qui que ce soit, en quelque temps que ce fût. A-t-on vu l'héroïsme fleurir sur les drames cornéliens ? la Société se réformer en allant écouter Molière ? et notre Justice corriger ses abus après les comédies et tragédies qui la cravachèrent ? Non, le théâtre s'avère un plaisir, sans plus. Seul, le livre a une influence profonde, et le théâtre n'en prend qu'une fois édité (et encore !). Ces dialogues rapides ne peuvent contenir de la pensée pleine, convenablement développée. Au demeurant, seul le livre réalise la beauté littéraire, et sans l'impur mélange des trucs, costumes, cabotinages et péchés roses, apanages de la rampe... Étant plaisir, le théâtre davantage agit sur le public pour le conquérir à une idée, à une mode, à quelque chose d'extérieur. A cause de sa répercussion — critique, conversations, débats — il impose une révolution littéraire, il fait réussir une école ; voilà le seul résultat qu'on puisse en attendre. Le Symbolisme a manqué de théâtre. D'où sa demi-faillite. Hugo vainquit par le théâtre. Mais il en paya la rançon. Il y resta inférieur. Il y sacrifia au mauvais goût. Il en fut victime au point de se croire forcé de donner une forme scénique aux *Burgraves*, ce qui constitue la pire erreur où il pût tomber. Mais il n'y a que demi-mal puisque *les Burgraves* restent une admirable lecture.

Il y a du vrai dans cette thèse, mais je soutiens que la formule d'Hugo est viable. Relisons la préface de *Marie Tudor*. Hugo y révèle son rêve de dramaturge. Il voudrait, un peu comme pour le roman, — et pour le roman il a obtenu d'éclatantes réussites, — que l'on arrivât à créer un drame complet, immense, un

drame qui serait un mélange de ce qu'on voit mêlé dans la vie, « qui serait fait de rire et de larmes, qui serait le bien, le mal, le haut, le bas, la fatalité, la providence, le génie, le hasard, la société, le monde, la nature, avec, au-dessus de tout cela, une grande idée qui planerait ». Naturellement, nos critiques, et les plus graves, se sont tordus de rire devant de telles paroles. Je crois préférable de les méditer, de nous demander si elles sont si folles, de nous rappeler qu'il y eut un poète allemand du nom de Gœthe qui fit un *Faust* pas très loin de cette vision, et qu'il y eut en France un poète du nom de Saint-Pol Roux qui fit une *Dame à la Faulx* dans la même note de grandeur prométhéenne. Il est vrai que de *Faust* on n'a su tirer qu'un opéra, et qu'il ne se trouve pas un directeur pour mettre à la scène *la Dame à la Faulx*, laquelle n'aurait sans doute pas plus coûté à établir que *Chantecler*. Je ne dirai d'ailleurs pas de mal de *Chantecler*, dont quantité de vers sont prosaïques, dont beaucoup d'autres sont bien venus, et dont l'idée, après tout, voisine avec ces hautes tentatives d'un art théâtral nouveau, lyrique, symbolique, digne de hanter les prochaines phalanges de lanceurs de manifestes...

Ne pouvant les voir jouer, on lit *Faust*, *la Dame à la Faulx* et *les Burgraves*, car il faut lire *les Burgraves*, dont je déplore la reprise, ce beau poème dialogué se ridiculisant aux feux de la rampe, et il faut le mettre, fût-ce contre la volonté du poète, avec *Cromwell* et *Torquemada* dans le *Théâtre en liberté*, auprès de ces délices : *la Grand'Mère*, *l'Epée*, *Mangeront-ils ? Sur la lisière d'un bois*, *les Gueux*, et cette *Forêt mouillée* qui semble bien avoir inspiré Edmond Rostand. Second ensemble de vers superbe, ce

théâtre qui ne se joue qu'en féerie intérieure et dont nous imaginons à notre gré les décors merveilleux. Théâtre de rêve plus exclusivement encore d'un poète. Mais faut-il absolument voir jouer Shakespeare pour en comprendre la grandeur tragique? Plaignons plutôt les pièces qui ont besoin d'être vues.

V

Hugo, c'est poésie. Ses romans sont de vastes compositions de poète. Là non plus il ne faut pas chercher des types, mais des symboles. En revanche, comme l'écrivain a les coudées franches, il y dresse de prodigieux décors et s'y permet de superbes développements.

Avant d'en parler, rappelons-nous *Littérature et Philosophie mêlées*, pages de jeunesse, diverses, précieuses comme indications. C'est là qu'à dix-huit ans Victor Hugo découvre Lamartine, jette sur Gallois une lumière de pitié, livre ses premiers combats aux démolisseurs de nos vieilles architectures sacrées, aborde maints sujets graves. Celui qu'on accusa tant de penser peu commença par penser beaucoup, et ses études dont il pourra renier plus tard, ayant évolué, la substance catholico-monarchique, n'étonneraient nullement, quant à leur valeur, sous la signature d'hommes très mûrs. L'édition de 1834 contient une introduction importante où l'auteur montre nettement la volonté qu'il eut toujours d'une intention grande et sévère, morale par le fond, littéraire par la forme, d'un effort touchant le Peuple par

le fond et la forme, mais en restant dans les conditions de l'art, — formule à laquelle jamais il ne mentit. A propos de Walter Scott enfin, il émet cette vue originale : « Après le roman pittoresque et prosaïque, il restera un autre roman à créer, plus beau et plus complet : le roman à la fois drame et épopée, pittoresque mais poétique, réel mais idéal, vrai mais grand, et qui enchâssera Walter Scott dans Homère. » Ce type de roman, à vingt ans entrevu, « l'enfant sublime » le réalisa largement, preuve qu'il eut, dès son aurore d'écrivain, une conscience nette de sa tâche littéraire.

Certes, cette réalisation manque en ses trois premiers romans. *Bug-Jargal*, œuvre d'écolier encore en pension, ne nous intéresse que parce qu'il contient l'ébauche de figures plus tard sculptées avec maîtrise, un Hernani, un Ruy-Blas, un Quasimodo, et des descriptions heureuses. Simple esquisse. *Han d'Islande* nous donne la note du romantisme échevelé, pétri de cauchemars, mais déjà plein de pittoresque, de nervosité, d'érudition, de couleur locale. Nodier, Rabbe, Méry, voyaient clair en devinant ce que deviendrait ce fébrile manieur de plume adolescent, et ils pensaient avec raison que mieux vaut être outré que plat dans la jeunesse : la vie se charge assez de vous assagir... *Le Dernier jour d'un condamné*, commencé le lendemain de l'exécution d'Ulbach, contient surtout un plaidoyer que répétera *Claude Gueux*, adroit dans la forme, généreux dans le fond. Documents d'un grand ensemble projeté : le Dossier de la peine de mort. Moisson de promesses.

Mais voici les moissons mûries : *Notre-Dame de Paris*, *les Misérables*, *les Travailleurs de la Mer*, *l'Homme qui rit*, *Quatre-vingt-treize*.

Là encore, disais-je, des héros-symboles, des géants, même s'ils sont petits comme Gavroche ou contrefaits comme Quasimodo.

Gringoire, misère littéraire, Trouillefou, misère sociale, Quasimodo, misère physique, Frollo, misère sentimentale, et sur tout cela une brume de grâce, une petite étoile de beauté : la Esméralda ; et parmi tout cela le grouillement d'une cité médiéviale et le grouillement d'un siècle de foi s'agitant au pied de la cathédrale, livre de pierre ; et tout cela mené par l'*anankè* formidable et terrible, voilà *Notre-Dame.* Roman supérieurement composé, car il a un centre net et magistral d'action autour duquel s'échevèle la foule entière d'une ville, se noue et se dénoue un drame précis, évoluent des personnages dont chaque figure nous passionne comme une idée vivante. Roman d'un style souple et riche, et pittoresque, et sonore à souhait. Roman de science historique fouillée et pourtant de fantaisie adorable. Roman dramatique, coloré, plein de poésie et souvent épique. C'est bien du Walter Scott enchâssé dans de l'Homère. Nul ne peut en lire certaines pages sans un frisson, tel le fameux carillon où s'épanchent peu à peu en fantastique et tempêtueux orchestre toutes les cloches de Paris. Jamais on ne donna d'une façon si intense une sensation auditive par le seul jeu des mots.

Les Travailleurs de la Mer ne paraissent pas une moindre merveille. Après le poème de la Ville au temps passé, le poème du Village au temps présent. Village menu des bords de la mer immense, et qui déborde, et qui fait au poème rustique ajouter un poème marin. L'auteur nous avertit d'ailleurs lui-même qu'il a essayé de traduire le triple *anankè* pesant aux épaules de l'homme : l'anankè des dogmes

dénoncé dans *Notre-Dame*, l'anankè des choses dénoncé dans *les Travailleurs*. Gilliat subit cette dernière fatalité. Il en est le symbole, comme Déruchette celui de la grâce légère et de l'amour jeune, Clubin celui de la noirceur d'âme, du crime hypocrite et qui porte en lui-même son propre châtiment. Je le répète avec conviction. Ne prenez pas ces gens pour des études de caractères, Gilliat pour un pastel de pêcheur, Déruchette une aquarelle de jeune fille, Clubin un fusain de canaille. Montez plus haut avec le poète. Sous ces masques, mettez des symboles. Et vous verrez comme les héros grandiront ; vous verrez comme de leurs yeux tombera, non plus l'humaine clarté des passions, mais la lueur auguste de l'idée. Je tais ici la splendeur des descriptions, l'épique déchaînement des vents, le frémissement qui vous empoigne en suivant la lutte de l'homme et de la pieuvre, le scrupule d'exactitude de l'auteur dont des savants ont démontré la vérité scientifique quant à ses tableaux de tempête. Je plains ceux qui n'ont pas joui de ces beautés, coquettes ou grandioses.

Sans m'étendre longuement sur *l'Homme qui rit*, sur *Quatre-vingt-treize*, j'en dirai la même chose avec une remarque en plus. C'est que Victor Hugo a créé le bon roman historique sans tomber dans une erreur non assez indiquée pour le genre cher au vieux Dumas. Cette erreur, c'est de fausser l'histoire en faisant agir des personnages connus. Bien plus adroit, Hugo prit des personnages imaginaires dans un cadre précis. Cadre vrai chez lui, documenté, fouillé, soigné. Pourquoi ? Parce que seul importe le cadre, réel créateur d'atmosphère. Or, Hugo sut toujours étonnamment créer ces atmosphères, — atmosphère du XVe siècle, atmosphère anglaise du XVIIe, atmos-

phère de la Révolution française par exemple. — Là-dedans, des gens de l'époque. Voilà la vraie résurrection. Et ces gens étant des symboles, la vérité bien plus encore se sauvegarde. Elle prend une valeur humaine. Et l'on a un Gwinplaine, Ruy-Blas par certains côtés, c'est-à-dire incarnation de la justice, de la clairvoyance, et de ce droit humain qui par ailleurs imbibe tous les discours du Maître, et par un autre côté, incarnation de l'aristocratie telle qu'on pourrait l'entrevoir, véritable et complète élite, à la fois du nom, du cœur et du cerveau. (Au reste, Gwinplaine est encore, si vous le voulez, une nouvelle réplique de Quasimodo, de Triboulet, combinaison de grotesque et de sublime). Et l'on a Déa, c'est-à-dire l'Amour compris comme clarté intérieure, comme illumination capable de remplacer les yeux du corps et la lumière du jour. Et l'on a Josiane, « la vestale bacchante », qui, pareille à Marie Stuart se livrant à Rizzio, à Urgelle se donnant à Bugryx, à Amphitrite se pâmant aux bras du Cyclope, à Messaline s'offrant aux porte faix romains, est la Perversion habitant la Beauté, l'Abjection cachée au fond de la Grandeur, le « porc qui sommeille au fond de chacun de nous ». Et l'on a Lantenac, Gauvin, Cimourdin, qui ne sont pas des hommes mais des incarnations, Lantenac de l'héroïsme aristocratique, Cimourdin de l'intransigeance révolutionnaire, Gauvin de la sagesse humaine et qui veut lentement faire l'ascension des sommets.

Ce dernier livre (*Quatre-vingt-treize*) s'avère des plus significatifs à ce point de vue. Tel Corneille, du *Cid* à *Polyeucte*, Hugo de *Notre-Dame* à *Quatre-vingt-treize* applique de plus en plus étroitement sa formule. Oserai-je dire que l'un et l'autre exagèrent à

la fin, et que le point d'équilibre s'arrête un peu avant, dans *Cinna* pour Corneille, dans *les Misérables* pour Hugo ?

Quoi qu'il en soit de cette galerie merveilleuse que vous ne pourrez pas plus anéantir, ô critiques ! que les statues, immortelles comme leurs sculpteurs, des Pantagruel, des Chimène, des Phèdre, des Alceste, des Candide, des Manon, des Atala, des Chatterton, des Vautrin, des Salammbo, des Tigrane, des Tartarin, quelle pitié de voir quelques-uns d'entre vous, et non des moindres, réduire en leur cervelle obtuse *les Travailleurs de la Mer* à un éboulis de termes de marine et *l'Homme qui rit* à un cauchemar historique fabriqué avec quelques tomes dépareillés d'une histoire d'Angleterre ! Il me semble que la tâche d'un critique — je n'en suis pas un — devrait être un peu moins simpliste, un peu plus perspicace.

J'ai gardé *les Misérables* pour la fin. C'est par excellence le type du roman hugolien, immense, touffu, lyrique, épique, documentaire, intrigué savamment, réservant l'intérêt, forçant l'émotion, instruisant, évoquant et discutant, émouvant au possible, ici page d'histoire, là page d'enseignement social, fait de zéphyrs et d'ouragans, de fines analyses et de larges synthèses, délicat jusqu'à la mièvrerie, puissant jusqu'au colossal, grouillant de personnages, mais sachant laisser au premier plan les héros que l'œil ne doit point quitter, descriptif et oratoire, pénétré comme l'œuvre de Zola (et comme d'ailleurs *Notre-Dame de Paris*), plutôt de la psychologie des foules que de la pyschologie des individus, parce que, précisément — qu'on excuse mes répétitions — ce ne sont pas les individus mais les créations symboliques d'Hugo qui

emportent notre admiration. *Les Misérables*, roman capital, roman rêvé du Maître. Il s'y montre là débridé, titanique, avec ses défauts et ses qualités de géant, mais des qualités si souveraines, si océaniques, qu'en vérité les défauts s'y noient.

Liquidons de suite une critique courante faite à ce livre d'envergure inouïe : le manque de proportions et les longueurs. Il y a dedans des longueurs incontestables. Mais des longueurs qui se rachètent par de telles beautés intrinsèques, des longueurs si originales, des longueurs si savoureuses ! Ah ! comme on leur donne vite l'absolution ! Comme on en souhaiterait de pareilles à quantité d'œuvres mieux équilibrées dans une notoire correction sous laquelle se dissimule une insupportable indigence de tempérament !

La plus fameuse de ces longueurs, celle qu'on n'oublie jamais de citer, c'est l'épisode dit de Waterloo. Sur cette digression dont on ne peut nier *professoralement* qu'elle soit une faute, encore que, *professionnellement*, je la trouve une très adroite diversion qui nous écarte un instant du sujet pour nous y replonger avec plus d'intérêt, et qu'au surplus j'estime comme une excellente explication par l'histoire de l'importante et radicale évolution de Marius, sur cette digression, dis-je, un seul mot : faut-il, oui ou non, la regretter ? Tout est là. Donne-t-elle une impression désagréable, pénible ? Rompt-elle notre plaisir ? Je ne le crois pas. C'était l'opinion de Lamartine et l'opinion de Leconte de Lisle : au vrai, cette faute est merveille, cette bosse est soleil...

Les Misérables, mis à part ce discutable et en tout cas excusable manque de proportions, sont fort bien

composés. Ils passionnent violemment ceux mêmes qui ne recherchent dans un roman qu'une suite palpitante d'aventures. Naturellement, la bienveillance de certains lettrés en a conclu au feuilleton pour portière. Plût au ciel qu'on lise souvent de tels feuilletons au rez-de-chaussée des gazettes !

N'est-ce donc plus un droit pour l'écrivain d'étreindre son public ? N'est-il de beauté que dans l'ennui solennel ? On a dit que la beauté comportait une certaine sévérité. Pas forcément. Témoin Rabelais, Beaumarchais, souvent Daudet et Courteline. Une œuvre ne devient point géniale qu'à la condition première de susciter des bâillements. Gœthe faisait grand cas au contraire de l'intrigue. Rappelez-vous comme il la soigna dans *Hermann et Dorothée*. Le reproche que méritent les feuilletonnistes n'est pas du tout dans l'attrait de l'histoire par eux racontée, mais dans le perpétuel déraillement de leur imagination, dans la banalité ordinaire des événements qu'ils font défiler (1), ragoût obligé de ce genre cher aux midinettes : vols, assassinats, enlèvements, idylles tourmentées, trahisons, héroïsmes, tout cela relié on ne sait comme par des ficelles, dans la présentation sommaire de types-clichés, dans la morale bourgeoise qui doit

1. Et les romans policiers, me souffle-t-on : le contraire du banal ! Certes, et le contraire aussi de la vie normale, la pire école du crime, une immoralité dépassant de beaucoup celle de la pornographie. Ici la littérature ne perdît-elle pas ses droits, que vraiment on hésiterait à donner l'absolution à ces *mauvais* livres dont le fruit détestable fut la honte cinématographique.

Aussi bien, il y a dans *les Misérables*, des brins de littérature policière. Mais Javert est d'une autre attitude esthétique qu'Arsène Lupin !

agréer à la majorité des lecteurs, sans un effort pour faire réfléchir, pour faire rêver, pour faire planer, dans la médiocrité du style d'où toute originalité se voit avec soin bannie... Eux, les romanciers dits populaires, dressent des bonshommes quelconques, mais sans l'excuse d'incarner une pensée, de nous envelopper de la magie de l'art. Les dialogues se suivent, sans arrêt ; les événements se précipitent, sans une halte de beauté. Est-ce ainsi que procède Hugo ? Écriture, intrigue, pensée, tout concourt à nous captiver. Et de l'ensemble, quel grandiose enseignement se dégage !

Les héros, là encore, là surtout, sont des symboles. Valjean : une condensation de tout ce que coalise la Société contre un de ses parias, de tout l'effort dont est capable une âme qui se noie pour venir respirer à la surface liquide l'air salubre et s'imprégner la prunelle d'azur. Marius : la jeunesse de 1830, haletante entre la gloire militaire et la gloire de la liberté. Les Ténardier : puissants raccourcis de la misère méchante. Gavroche : toute la gaminerie parisienne. Gillenormand : une des espèces du bourgeoisisme. Fantine : une des espèces de la prostitution. J'en passe. Tous ces gens sont très vivants bien qu'un peu conventionnels, représentatifs d'idées. Et le génie fut tel ici que des personnages-idées arrivent à être presque des types. Pour le gros des lecteurs ils le deviennent évidemment. Preuve : gavroche devenu nom commun, comme tartarin et harpagon. Les lecteurs plus fins sentent que Gavroche et les autres manquent de quelque vérité, mais, j'y insiste, quels symboles ils deviennent au milieu de cette histoire qui elle-même se ramène à symboliser l'Épopée du Peuple !

Car voilà le vrai titre de cet extraordinaire chef-d'œuvre.

VI

Hugo, c'est poésie. Poète est l'historien des conclusions du *Rhin* et surtout de l'*Histoire d'un Crime* et de *Napoléon le Petit* où vraiment l'Aventurier du Deux Décembre se hausse à la personnification du Tyran, tout comme dans les *Châtiments ;* et ne nous importe pas plus en vérité la documentation plus ou moins précise de ces livres que celle de *là Retraite des dix mille* de Xénophon, ou, mieux, celle des *Hommes illustres* où Plutarque a, lui aussi, dressé des types humains plus que des figures historiques.

Poète est le critique de *William Shakespeare* devenu sous sa plume le Génie lui-même dont il nous brosse comme nul ne le fit avant et après la haute figure mystérieuse et sacrée.

Poète est le voyageur nous découvrant, non plus des hommes-symboles, mais des sortes de paysages-types, tantôt coquets, tantôt tragiques. Exacts ? Peu nous chaut, — ce n'est pas là que nous apprendrons notre géographie, — mais violemment justes en tant que paysages rhénans, pyrénéens ou autres, que paysages de lumière ou de ténèbre, de solitude ou d'animation... Et nous y voyons non tel faune ou flore spéciale, mais l'Arbre, le Roc, le Fleuve, la Mer qui s'animent sous ce souffle puissant, et qui se penchent, figures du Rêve universel, à côté des héros sortis pour nous des drames, des romans et des poèmes de l'incomparable Magicien.

VII

Hugo, c'est poésie. Est-il maintenant nécessaire de m'étendre sur l'œuvre lyrique du Maître, à peu près incontestable et d'ailleurs fort peu contestée ?

Sans doute, on comptera toujours des irréductibles. Les ennemis du poète, ne pouvant ici le supprimer, ont essayé de l'amoindrir.

— Ah ! vous dites que ce champ d'herbe est du blé. Soit. Mais voyez comme il est mince de tige et maigre d'épis ! Que restera-t-il de ces milliers de vers ? A peine une courte anthologie. Hugo lyrique, dans vingt ans, ça tiendra en deux cents pages, en comptant avec largesse !

Je ne discuterai point sur le nombre des très belles pièces comparables au *Lac*, à l'*Espoir en Dieu* ou à la *Mort du loup*. Il serait toujours loisible aux hargneux de rejeter les morceaux que je leur présenterais, de trouver ridicule ce que je trouve admirable. Aux esprits sans prévention, je pourrais au contraire, me semble-t-il, offrir un bouquet énorme, et plus gros que celui qu'on peut moissonner chez n'importe quel auteur. J'ai parlé de cette profusion. Je maintiens qu'en regard des meilleures pièces de ses rivaux, on peut en désigner d'équivalentes d'Hugo, et qu'en plus, en sa faveur, existerait un fort reliquat. Des beautés, il y en a chez les autres ; il y en a chez lui davantage. Voilà pourquoi je le place le premier.

A supposer que ce soit là une simple opinion, posons le problème autrement. Énumérons-nous

les éléments du lyrisme et voyons s'il se rencontre (et à quel degré) chez Victor Hugo.

Le premier de ces éléments se nomme naturellement l'émotion. Sans émotion, pas de poésie. Quand l'émotion s'en va, la poésie s'évade avec elle, même et surtout lorsque, pour donner le change, elle laisse une apparence purement formelle de lyrisme au poème, tel le papillon ouvrant ses ailes abandonne la froide chrysalide qui le contenait. Les J.-B. Rousseau et autres Pompignan, tout aussi bien que la plupart des auteurs de poèmes sacrés, les rhétoriqueurs du XVe siècle ou les officiels de l'Empire, voilà des lyriques sans lyrisme, parce que sans émotion. Autant vaudraient des violons qui pour cordes auraient des lisières de flanelle.

Il faut donc mettre l'émotion à part. C'est un *sine qua non.* Sans elle, pas même de poésie épique, début de toute littérature.

Le lyrisme d'ailleurs n'imbibe pas d'habitude les premiers balbutiements de l'art littéraire. Il ne se manifeste chez un peuple qu'après les épopées. On raconte plus facilement qu'on ne s'exprime. S'exprimer représente déjà un stade plus avancé dans l'histoire des lettres. Il y a encore de l'anecdote dans les premières chansons des troubadours et des trouvères. Et puis s'y infiltre du sentiment. Sérénades et ballades, tournois et cansons jaillis des trois cents troubadours de Guyenne, de Languedoc et de Provence, rotruenges et complaintes, sirventois et jeux-partis, s'essaiment au cours des XIIe et XIIIe siècles, et allument le Nord où les trouvères se mettent bien vite à chanter à leur tour. Autour d'Éléonore d'Aquitaine, le Midi s'allie au Septentrion, la Lumière se marie au Raisonnement, et

de ces épousailles naît l'amour divin soupiré par toutes les lyres de France...

Le sens social, ou plutôt la Pitié naît en son temps sur les pas de l'Amour dont il n'est qu'une forme étendue à l'Humanité. Quiconque a le cœur tendre devient vite humain. La France fut une des premières nations d'Europe à chanter l'Amour. Elle devait être des premières à chanter la Bonté, donc la révolte contre la Misère et l'Injustice, donc la sainte Liberté...

Aussi n'est-il pas étonnant que la voix d'un Rutebeuf se soit fait entendre après la voix d'un Thibaut de Champagne, et qu'ait monté des entrailles du Peuple la grand'plainte de Villon.

L'Émotion avait engendré la Tendresse. La Tendresse avait engendré la Pitié. La Pitié avait engendré l'Indignation. Mais la Force n'entend pas de cette oreille-là, et il fallut aux poètes soupirer en silence, ou se taire.

Ceux qui ne savaient pas se taire tombèrent dans la rhétorique. Les autres se consolèrent avec la Nature. Le XIVe, le XVe siècle sont pleins de rhétorique. Le XVIe commence d'aimer le saint refuge de la Nature. Et voici la Pléiade. Voici Ronsard qui pleure sur les arbres qu'on assassine, Du Bellay qui gémit sur les beaux paysages qu'il lui faut quitter, Belleau qui chante le printemps. Douce époque en même temps qu'enthousiaste pour les choses et aussi pour les idées.

Et, rappel de l'airain de Rutebeuf et de Villon, l'airain d'Agrippa d'Aubigné qui tonne sur les misères du temps.

Le XVIIe siècle littéraire ajoute au lyrisme l'élément anti-lyrique dont mourra la formule poétique

des classiques. Mais il n'en faut pas trop accuser Malherbe. Au fond, ce que veut infuser Malherbe à la poésie, c'est le sens de l'art, c'est la probité de l'écriture, c'est la conscience du style. Il la ramène à la simplicité, il la courbe sous le joug de la pureté, mais en même temps il l'emplit de cette éloquence qui la ruinera au XVIIIe siècle comme elle l'avait ruinée au XVe ; il lui enlève l'inspiration au profit de la correction.

Boileau aggrave Malherbe, et seul, à l'âge classique, le bonhomme La Fontaine tient entre ses doigts la petite fleur bleue que vont cueillir à l'âge suivant Jean-Jacques et les pro-romantiques.

Du XVIIIe siècle, il ne faut point parler quand on songe au lyrisme, mais il sied de remarquer que de celui-ci les éléments principaux étaient déjà trouvés quand vinrent dans l'arène Chateaubriand et Lamartine : le sens de l'Amour, le sens de la Mort, le sens de la Douleur, le sens de la Nature, le sens du Social ou plutôt de l'Humain. Les romantiques y ajoutèrent l'immense rêverie, une certaine religiosité d'où va naître le sens du Mystère, qui plus tard caractérisera le Symbolisme. A nouveau muni de fraîcheur par la grâce inattendue de Chénier, la poésie se renouvelle à l'Antique ; elle boit pour la seconde fois à la source sacrée, mais sans vouloir imiter. Et cet enseignement fut grand et précieux : il nous montrera comment on peut et doit rajeunir une tradition à la façon dont la Nature renaît toujours sans se recopier jamais...

Victor Hugo a continué cette tradition en lui infusant sa prodigieuse originalité. Il a réuni dans son lyrisme, en les magnifiant, tous les éléments qui s'y juxtaposaient. Il les a puissamment brassés en une

œuvre harmonieuse, *non révolutionnaire*, pleine de l'unité qu'il lui imprimait, pleine de l'avenir dont lui-même glissait en elle les éléments. C'est la marque même, cela, du génie...

Et si Victor Hugo, superbe aboutissement de dix siècles de lyrisme français, contient de celui-ci tous les éléments qui peu à peu le formèrent, s'il les contient au degré le plus haut, s'il les a exprimés dans un nombre de pièces supérieur au nombre produit par chacun des autres grands lyriques contemporains, comment ne pas affirmer qu'il se place à leur tête ?

VIII

Cela dit, un simple coup d'œil à chacun des recueils du Maître suffira pour en trouver la caractéristique et la valeur particulière.

Sans doute, je ne porterai pas aux nues toutes les *Odes et Ballades* — mais qui ne se voudrait indulgent pour un premier recueil ? — Il n'en est pas moins que celui-ci fit événement comme les *Premières méditations*, et contient des pièces fort remarquables dont des anthologies s'ornèrent. Rares les gamins de vingt ans qui peuvent écrire : *Mon enfance*, *Moïse sur le Nil*, *Un chant de fête de Néron*, *la Grand'mère*, *la Fée et la péri*, *la Fiancée du timbalier*, *les Deux archers*, et ces tours de force banvillesques, préludes des *Orientales* : *la Chanson du Burgrave*, l'exquis *Pas d'armes du roi Jean*. Ce dernier morceau est un vitrail gothique, a dit excellemment Théophile Gautier. *La Mêlée* contient un cliquetis d'armes où s'esquissent certains vers de *la Légende des Siècles*. En lisant

A Trilby, le Lutin d'Arguail, on commence *les Djinns* sur le même rythme de feux follets. *La Demoiselle* crayonne un premier symbole. *Deux odes* farandolent déjà autour de la Colonne et de l'Arc de Triomphe. *Les deux îles* frémissent des futurs accents napoléoniens. Rien de remarquable comme cette continuité littéraire entrevue déjà pour les romans et les drames. Hugo jeune essaie constamment ses ailes pour les vols superbes du lendemain.

Quant aux *Orientales*, pourquoi n'en pas faire le premier de ses chefs-d'œuvre ? Un livre ne peut-il être admiré que pour sa belle forme — surtout quand il n'est qu'accidentel dans l'œuvre d'un poète ? Après tout, qu'est-ce que Gautier, Banville, sinon uniquement de la belle forme ? Curieuse constatation : Victor Hugo, à vingt-sept ans, donne un livre qu'eussent signé toute leur vie Banville et Gautier ! Et pour lui ce n'est là qu'un exercice. Au reste, il répondait ingénument à qui lui demandait ce que signifiait cet ouvrage, qu'il n'en savait rien, « que c'était une idée assez ridicule qu'il avait eue en allant voir les couchers de soleil à Vanves, et qu'il ne croyait pas qu'au jardin de la poésie il y eût des fruits défendus ». Étonnante modestie et parfait argument. N'empêche que *les Djinns*, *Sara*, *la Sultane favorite*, *les Bleuets* constituent d'adorables pièces auxquelles on ne demande pas autre chose que du charme sans pensée dessous, comme à certaines jolies femmes. Mais n'entend-on que du bruit harmonieux en écoutant *Navarin*, *l'Enfant grec*, *Fantômes* ? Peste ! la grande poésie n'est pas loin. *Lui* ne ferait-il pas bonne figure dans les recueils suivants ? Et, franchement, ne sentez-vous point passer le souffle du chef-d'œuvre en *Mazeppa*, symbole altier

du poète en croupe sur son farouche étalon ? De tels morceaux protestent contre l'appréciation courante qui ne distingue en cette série qu'une suite de gammes. Des gammes à la Mozart, soit [1]. !

Les recueils se succèdent, aux titres graves, à quatre, de 1831 à 1840. La lyre est accordée. Verra-t-on de simples promesses encore dans ces splendeurs en attendant les grandes émotions des *Contemplations*, les grandes indignations des *Châtiments*, les grandes fresques de *la Légende ?*

Livres calmes, sérieux, pleins du jeune génie. On se demande avec stupéfaction comment des gens parlèrent d'immoralité, d'échevèlement, à l'apparition par exemple des *Feuilles d'automne.* D'habitude en effet, les leaders s'affirment impétueux, excessifs. Ici, quelle ardeur réelle mais contenue ! Rien de débraillé, de gueulard, de bohème, que je sache, en cette mélancolie somptueuse et si bien portée alors. Une ferveur disciplinée. Un parfum de famille. Joies du foyer, désillusions, mais consolations et reprises fortifiantes, retrempe dans l'affection qui ne ment pas, dans le rêve ignorant des amertumes, voilà le premier volume de la maturité du poète qui déjà sent se poser sur lui les brises de l'arrière-saison, car ses trente ans ont abordé aux îles graves. Contraste entre l'heure agitée et la teneur paisible du livre ! Ce sont là les vers d'« un homme honnête, simple et sérieux — Hugo *dixit* — qui veut toute liberté, toute amélioration, tout progrès ». Ajoutons toute précaution, tout ménagement, toute mesure.

1. Mieux que des gammes : le superbe et long article du *Globe* (8 avril 1829) précise le caractère *symbolique* de plusieurs des pièces du recueil.

Tel est le farouche révolutionnaire qui signe *A un voyageur*, *Lorsque l'enfant paraît*, *Souvenir d'enfance*, *la Prière pour tous*, pièce semblable à quelque beau soir tiède et bleu, *Ce qu'on entend sur la montagne*, et ces *Soleils couchants* colorés comme des Delacroix. Il faudrait tout citer. Ces « soleils » pourraient illuminer les « *Orientales* ». *Amis*, *Un dernier mot*, annoncent *les Chants du Crépuscule.* Encore une fois, nulle surprise brusque. *Hugo fecit non saltus.* Mais le poète « ajoute à sa lyre une corde d'airain ».

Cette corde va devenir fouet, au moins dans la première partie, satirique, du nouveau recueil. La seconde, pittoresque et douce, prolonge la manière passée. Incertitude, colère, pitié, le trouble même des temps agite le poète. Son âme houle. On sort d'une révolution. On en attend une autre. De là, comme il le dit lui-même, ces espoirs hésitants, ces chants d'amour coupés de plaintes, cette sérénité imbibée de tristesse, « cette crainte que tout n'aille s'obscurcissant, et par moments cette foi joyeuse et brûlante à l'épanouissement possible de l'humanité ». De là le cri d'alarme jeté sur ce que l'on condamne et le cri d'appel jeté à ce que l'on souhaite. Pièces d'anthologies, à coup sûr : *A la colonne*, *Oh ! n'insultez jamais une femme qui tombe*, ce *Napoléon II* d'une maëstria sans pareille, l'hymne fameux : *Ceux qui pieusement sont morts pour la Patrie* devenu le frère grave de la toujours jeune *Marseillaise*, la pièce dédiée à Louis Boulanger et que termine le célèbre : « de verre pour gémir, d'airain pour résister ». Sur tout cela plane, au fond, le doute, le doute intime, profond, de l'homme au tournant de ses croyances. Hugo n'est plus royaliste et pourtant il flagelle l'infâme Juif qui vendit la duchesse de Berry (*A l'homme qui a*

livré une femme), — simple exemple. Au vrai, il a le respect des grandes choses du passé tout autant que l'enthousiasme des grandes réformes de l'avenir. Malaise probe et louable, et qui mêle en lui des accents d'apparence contradictoire. Pour ma part, je l'aime d'avoir pu rester ainsi, ce qu'on n'a jamais suffisamment compris et noté, puisqu'on le donne d'ordinaire pour un bouleverseur — lui, au contraire, entre tous, un sage !

Les Voix intérieures continuent également sans brisure la tradition nouée dans le poète. Les deux inspirations précédentes se mêlent. Elles se précisent aussi. Le sentiment de la responsabilité, du devoir de l'écrivain, maintenant apparaît. Pourtant c'est au volume suivant qu'il faudra chercher l'expression, en langue des dieux, du sacerdoce esquissé dans la préface des *Voix intérieures* dédiées à son père et illustrées de ces nobles morceaux : *A l'Arc de Triomphe*, ample comme une cathédrale, *Dieu est toujours là*, joli comme un bouquet, *la Vache*, si curieusement, si fortement symbolique, d'autres qu'on pourrait en somme grouper sous trois têtes de chapitre : *le Foyer, les Champs, la Vie.* Qui donc s'inscrirait en faux contre les devoirs dictés par le barde à ses émules ? Fonctions sérieuses ! s'écrie-t-il. Et il veut que le poète jette un regard tranquille et juste sur le passé, qu'il se maintienne au-dessus du tumulte — un autre dira plus tard « au-dessus de la mêlée » — inébranlable, austère, bienveillant, impartial, qu'il ait la sympathique intelligence des révolutions, faite du mépris de la foule et du respect du peuple, qu'il sache « saluer le drapeau tricolore sans insulter la fleur du lys », qu'il soit attentif, sincère, indépendant... En vérité peut-on proférer de

plus hauts conseils ? Le résultat de l'art ainsi compris, pense-t-il, sera l'adoucissement des esprits et des mœurs, c'est-à-dire la Civilisation même. Oserai-je ajouter que pour n'avoir point voulu comprendre de telles paroles, pour avoir ri de telles assertions, l'Humanité paie aujourd'hui la terrible rançon de ses railleries et de son incrédulité ?

Les Rayons et les Ombres vont clore le premier cycle des lyrismes hugoliens. Le poète réclame définitivement la liberté de l'écrivain, la liberté de pensée, directives de toute sa vie ; il revient sur la noble mission de l'artiste civilisateur, et après avoir nettement prétendu que « la poésie est l'étoile qui mène à Dieu rois et pasteurs », il se laisse enivrer par ses sujets favoris qui, bien plus que la politique, sont la méditation sur la nature, la famille, l'amour... Et voici cet admirable *Tristesse d'Olympio* si justement mise de pair avec le *Lac* de Lamartine et le *Souvenir* de Musset, cet *Oceano Nox* d'une beauté sombre et bleue de grande mer, cette délicieuse évocation des *Feuillantines*, ce *Spectacle rassurant* qui littéralement embaume, poignée de fleurs, *Regard jeté dans une mansarde*, et *la Statue*, et *le Retour de l'Empereur*, et d'autres. La beauté fourmille en ce livre comme en une roseraie. Oui, clôture, fin d'étape... Le poète va toucher la quarantaine et les cimes de gloire. Il est « arrivé », comme on dit. Il jette un attendri regard au passé ; il voit bien des feuilles mortes à ses pieds, — maisons démolies qu'il aimait, chers visages disparus, idées qu'il fallut jeter comme des haillons, illusions flétries. Mais la joie aussi, affirmée, de l'œuvre qui s'accomplit, de la mission comprise. — La pitié s'accroît. Penser et faire penser. Méditer pour guérir. Avoir le culte de la conscience et de la

liberté. Voilà le programme de cet homme que quelques-uns ont déclaré un semeur de mal, que d'autres ont déclaré un imbécile !

Après *les Rayons et les Ombres*, treize ans de silence. C'est le grand repliement intérieur, dissimulé sous une activité mondaine et politique. Académie, Pairie. Le salon de la Place Royale, les voyages, l'amour de Juliette, la mort de Léopoldine, la révolution de 1848. De ces chocs, de ces batailles, de ces frissons, un homme nouveau va sortir, ou plutôt un homme renouvelé ayant vaincu les incertitudes notées plus haut. Au crépuscule succède, après l'apparente nuit, une aurore. Heureux artiste qui eut ainsi deux vies également pleines, larges, superbes, la seconde enfantée dans sa propre douleur comme la première en la douleur de sa mère. La révolution de Quarante-huit accoucha en effet d'un Hugo digne d'elle et de lui-même.

Cette crise passée, le poète n'hésite plus. Il tient son inspiration. Il trouve sa voie. Cette inspiration, cette voie, c'est le Libéralisme qui pendant quarante ans va faire du grand Français l'idole du Peuple auquel il tend enfin une main jusque-là hésitante.

Le premier acte du néo-républicain s'appelle les *Châtiments*. Combien encore dénigré, brocardé, ce livre-là ! Même des admirateurs du Maître l'ont abandonné aux critiques. Violent et superbe, acceptait-on, mais exagéré vraiment, trop personnel, rancunier, donc rapetissé. Je ne m'attarde pas aux éloges : livre unique dans son genre, d'une maîtrise étonnante, d'une adresse inouïe, car il en fallait pour varier assez rythmes, sujets, forme et fond afin de garder à quatre cents pages d'invectives un intérêt jamais démenti. Composition, unité, éloquence,

verve, enjouement, le ton qui va du plaisant au tragique, gagne l'épopée, attrape en passant la chanson par la main, flagelle et ricane, hurle et soupire. Art de jeter, au milieu des tableaux sanglants, une fleur tout à coup arrachée au buisson, un rayon de soleil au sein des ombres sinistres, un sourire parmi les larmes. Antithèse, naturellement, mais là si opportune ! Au bref, tour de force. Je ne m'attarde pas, dis-je, et seulement pour mémoire, avec la même volonté de marquer l'abondance des belles pages en chaque œuvre, je rappelle en courant : *Nox*, préface lyrique d'une envergure sans seconde, annonçant comment le poète, en considérant l'ignominie du Traître, va trouver de quoi dresser « assez de piloris pour faire une épopée », *Cette nuit-là*, et le *Te Deum* terminé par des vers d'une force incomparable, *la Nuit du Quatre*, dans toutes les anthologies, ainsi que le célèbre *Aux soldats de l'An deux...*, le passage de *Joyeuse vie* notant un coin de la misère lilloise, le redoutable polylogue qui conclut au droit d'assassiner les tyrans, *Pauline Roland*, la magistrale *Expiation*, *Stella* qu'il fallait entendre dire par Mme Second-Weber pour en absorber toute la splendeur, ce très curieux *Sonnez, sonnez toujours, clairons de la pensée* où Victor Hugo prouve qu'il n'attendit pas la leçon des symbolistes. J'en passe pour indiquer l'esprit dans lequel on doit lire les *Châtiments*, si on veut leur laisser toute leur valeur poétique. Mais ne m'a-t-on pas deviné ? Faites, des personnages, des symboles, haussez les actualités aux généralités politiques, oubliez que le prince renégat s'appelle Napoléon III — le poète d'ailleurs dit lui-même souvent : l'Homme, César — et voyez en lui l'Étrangleur du Droit et de la Liberté. De ces fantoches : les Trop

long, les Baroche, les Delangle, les Rouher, les Bauchart, les Parieu, pris comme bouts de fusain, crayonnez une galerie anonyme de tous ces courtisans, banquiers, chefs de bureaux, ministres, valets galonnés, aigrefins que l'on trouve autour de tous les trônes, que dis-je, autour de toutes les figures à qui sourit la Fortune. Des émeutes, arrestations illicites, manœuvres policières, lois oppressives, forgez la statue aux yeux durs de l'immortelle Injustice, de l'Arbitraire, du Pouvoir sans scrupule. — Et relisez la formidable satire. Alors, vous en saisirez le sens hautain, profond, humain. Vous ne serez plus au milieu du troupeau des flagorneurs, des profiteurs du Second Empire mené par le neveu du vainqueur d'Arcole et de Rivoli, par ce rêveur singulier pour lequel il y a certainement d'autres paroles à prononcer que des paroles de mépris et de haine — car il eut des qualités et certaines excuses, — mais vous serez au milieu de la farandole redoutable des exploiteurs du Peuple dansant au son des écus et dirigée par le Monarque, — avec un grand M, — la valse des délices de l'En-Haut sur la foule misérable et piétinée de l'En-Bas.

Les *Contemplations* nous ramènent à la première manière du poète, mais cette fois épurée, élevée et artiste au maximum. Ici, nul, je suppose, ne conteste plus l'épithète de chef-d'œuvre en face de ce livre-type du lyrisme français. Les pires adversaires s'inclinent. La moisson anthologique nous déborderait nous-mêmes. En s'en tenant aux morceaux dignes des plus beaux qui jamais aient été écrits, il en vient encore au hasard quinze, vingt, sous la plume, et dès la pièce liminaire : les deux *Réponses à un acte d'accusation*, épitres qui contiennent tout

un programme lexicologique, la défense d'Horace contre les cuistres, la délicieuse *Fête chez Thérèse*, les chansons qu'on a depuis mises en musique, *Melancholia*, vaste fresque toute trempée d'humanité, des fables comme *la Source*, des bluettes comme *la Coccinelle*, des croquis sociaux comme *le Maître d'études* et *Chose vue un jour de printemps*, des anecdotes comme *le Revenant*, des cris de pitié comme *J'aime l'araignée et j'aime l'ortie*, d'immenses rêveries comme *Magnitudo parvi*, les *Malheureux*, *Pleurs dans la nuit*, les *Mages*, *Ce que dit la Bouche d'Ombre*, l'immortel *A Villequier*, la plus poignante plainte paternelle qu'aient entendue les tombeaux, *Mugitusque boum*, virgilien à souhait, et des vers sans titre, feuilles volantes, pensées jetées au hasard, visions rapides. Tout cela si vraiment, si intensément, si largement humain, cris jaillis du tréfonds de l'esprit et du cœur... Ah ! le singulier critique osant écrire : « Absolument dénué de sens psychologique, Hugo ne peut voir l'individu. Un pauvre qu'il rencontre est tout de suite *le pauvre*. Toute sensation chez lui tend à devenir symbole »... et ne s'apercevant pas que voilà le plus grand éloge qu'il pût faire d'Hugo, puisque c'est précisément par là qu'il est suprêmement poète !

Créateur de symboles, notre titan escalade enfin les cimes de l'art. Mais avant de parler de *la Légende des Siècles*, mentionnons d'autres florilèges composés des bouquets coupés au jardin sans cesse en fleurs. Le sublime horticulteur, nous l'avons dit, produisait au gré de l'inspiration, et formait chaque gerbe le moment venu, en choisissant ce qui lui convenait. Quand il mourut, il restait encore, on le sait, de quoi fournir plusieurs gloires...

Voici les *Chansons des rues et des bois.* Le barde a soixante-trois ans. Dans ces vers il en a vingt. Titre charmant. Strophes printanières. Ici le vent jase et la forêt chuchote, les nids murmurent et les prairies embaument. Souplesse inouïe ! Amours et romances. De la musique, alors qu'on imaginait le poète antipathique, tels les Goncourt, à l'art des Mozart et des Beethoven. *Guitare*, met-il parfois en titre. Souvenir espagnol peut-être. Le tout en quatrains de six à huit syllabes. Rien de plus gai, de plus pimpant, de plus idyllique. Des « flonflons » a-t-on souri. Oui, mais joués sur la flûte en roseau de Pan lui-même. Pan à Meudon, à Clamart, lieux chantants et jolis qu'embaument les corsages fleuris de nos petites ouvrières. A la porte d'entrée, à la porte de sortie, nous retrouvons le grand Pégase, piaffant, les ailes au garrot. Il s'était mis au vert. Il n'attendait qu'un coup de cravache pour repartir, d'un bond, vers les étoiles.

Voici *l'Année terrible.* La guerre est venue. Le poète s'adapte avec la plus étonnante facilité, parce qu'il n'a jamais quitté des yeux la France. Il prévoyait d'ailleurs cette chute d'empire. La catastrophe le trouve prêt. Son clairon sonne, comme sa viole chantait. Il a épousé le destin de ses frères. Même lointain, il demeurait à leurs côtés. A soixante-huit ans, on ne se bat plus, mais on peut faire entendre sa voix parmi les canons. Tâche délicate néanmoins. Etre à la fois, en face de l'Ennemi, pour son pays et contre son propre monarque, pour la fraternité des peuples et contre un peuple dont il avait dit lui-même la gloire et les mérites. Hugo sait rester en même temps humain et français. Quelle leçon il aurait donnée à tant de nos mirlitons patriotiques

d'aujourd'hui ! Il sait rester sage, là encore, maudire les Barbares du dehors et ceux du dedans, allumeurs d'incendies, garder sa foi pacifiste mais lui mettre une laisse opportune : « Je ne puis que saigner, dit-il, tant que la France pleure. » Et quelle variété, toujours, en un thème en somme unique, avec cette difficulté, voulue et acceptée, de n'employer que l'alexandrin grave et triste. On a beaucoup relu, commenté, dit à la scène, pendant la Grande Guerre, ces vers de guerre vieux d'un demi-siècle et toujours d'actualité. Ah ! l'éternel vivant que ce mort étrange !

Voici *l'Art d'être grand-père.* Jeanne et Georges en font les frais. Les plus sévères ne contestent pas à Victor Hugo d'avoir, mieux que tout autre, poétisé l'enfance. Le géant sait se mettre à genoux pour jouer avec les petits. Le dieu devient bonhomme à son gré. Recueil unique, idée d'ailleurs de l'éditeur plus que du poète. Aussi bien, celui-ci n'a point de rival pour chanter les joies de la famille. Rappelez-vous ses premiers recueils. On n'a pas manqué d'avancer pour raison qu'il se rabattait sur l'affection étant incapable de parler d'amour. On n'a pas voulu accepter qu'il ait dit sincèrement et simplement ce qu'il sentait, la passion exempte des fureurs romantiques, la tendresse douce et bourgeoise du père, puis du grand-père enivré par deux menottes tendues, par un regard innocent, par le babil qui peut équivaloir en source d'émotions à tous les aveux délirants, à tous les baisers de feu. Singulière manie — et contradiction — d'exiger d'un poète, pour qu'il soit grand, qu'il exalte la sensualité, quitte à le lui reprocher ensuite au point de vue moral, avec un petit air pincé. Lamartine ne vaut-il donc que par Elvire, et Musset

par ses Suzons ? N'imagine-t-on point Dante sans Béatrice ? L'art d'être grand-père, au fond c'est l'art d'aimer, au-delà de la femme, le fruit de l'amour. Trop peu de vrais poètes y ont mis du génie (les Ratisbonne pullulent), pour ne pas applaudir celui-ci qui put ajouter à sa couronne un si touchant fleuron.

Voici *les Quatre vents de l'Esprit.* Ce livre fit paraître plus grand encore le vieillard auréolé de rayons autant que de blancs cheveux. Voici *la Pitié suprême*, *le Pape*, *Religions et religion*, *l'Ane*, où les grands sujets sont retrouvés, où l'envergure s'étend mais un peu trop en prolixité. La pensée s'y délaie, et si nous ne lui reprochons point son imprécision, à elle qui nous doit émouvoir et non pas instruire, nous lui voudrions plus d'intensité afin que sa puissance restât à son point maximum. Mais ne devons-nous pas quelque indulgence à l'étincelant déclin comme à la prodigieuse aurore ? Au reste, si la composition défaille quelque peu, l'unité s'accroît. Qualité nouvelle pour qualité perdue. Et comme la forme reste sûre, l'idée noble, la montée idéaliste toujours plus marquée et toujours plus vénérable ! Et comme il faut ici encore envisager surtout le symbole !

Qu'est *le Pape*, en effet, sinon la grande voix de la Sagesse honnie, de la Justice piétinée, de la Bonté méconnue et jetée du sommet illusoire de la Toute-Vérité, de la Toute-Morale ? Qu'est la clameur de *Religions et Religion* sinon celle de la Conscience claire au milieu des Rites et des Dogmes ténébreux ? Qu'est *l'Ane* sinon le rappel à la vraie, à la seule Science, celle qui aboutit à notre perfectionnement et à notre bonheur ? Qu'est le cri de *la Pitié suprême* sinon celui de l'Indulgence en faveur du Mal, fils de

la Nuit, et un appel à la Lumière ? Il faut ainsi comprendre la pensée hugolienne. C'est une ascension, et rien n'est émouvant comme le pardon jeté vers les derniers temps de sa vie aux hommes, par cet homme qui toute sa vie avait flétri les puissances de méchanceté.

Je ne dirai rien de *Toute la lyre*. Glane au champ de fleurs dont le moissonneur est mort. Unité factice créée par les héritiers littéraires. Ces vers pourraient s'ajouter — Humanité, Nature, Pensée, Art, Moi, Amour, Fantaisie — aux divers recueils antérieurs. Sept cordes se réunissent là par pur hasard. La première partie grossirait *la Légende*, la seconde les premiers volumes qui suivirent *Odes et Ballades*, la troisième *les Quatre vents*, les trois suivantes *les Contemplations*, la dernière *les Chansons des rues et des bois* et *le Théâtre en liberté*, une huitième (il y a toujours du surcroît, du boni, de l'en-plus chez cet abondant ouvrier du verbe), *l'Année terrible*. On reprochait au poète d'ignorer l'Amour. Cinquante pièces ici répondent aux railleurs. Il va du drôle et du familier à l'épique, au sublime (*la Bossue*) comme dans *l'Art d'être grand-père* dont également *Toute la lyre* semble contenir des fragments. Nombre de morceaux de premier ordre bien que laissés au fond du tiroir. Il voulait, mort, rester vivant, superbe, étonnant. Il y réussit. Des posthumes sont sortis les uns après les autres, qui nous éblouirent. Hier, on nous donnait une préface inconnue des *Misérables*. Il paraît qu'après trente ans, il reste encore, ci, là, dans un carton, chez un ami ou un admirateur (tel M. Barthou), des inédits. Le prodige continue...

IX

J'ai réservé *la Légende des Siècles* pour la fin. Place à part à cet *unique* ouvrage de notre littérature. Il est d'ailleurs le fronton de l'Œuvre, le monument capital jailli de la cité hugolienne si prodigieusement riche en palais grandioses, en pittoresques logis, en tours et colonnades, temples et masures, parcs et jardins, boulevards et ruelles rustiques, et qui possède ainsi sa cathédrale dominant l'océan des toits et la ceinture des remparts, et dont le clocher qui touche aux nuages sonne l'heure des suprêmes beautés.

Jamais le poète, jamais aucun poète ne fut à la fois plus original et plus grand. Et savez-vous le mérite de ce chef-d'œuvre si complet encore qu'inachevé ? Vous le trouverez vous-même en vous rappelant vos heures penchées sur *l'Iliade* ou *l'Enéide*, *le Paradis Perdu* ou *la Divine Comédie*, la traduction de *l'Edda* ou des vastes épopées hindoues. Abstraction faite même des endormantes *Messiade*, *Henriade* et autres compositions en douze chants, avouez que vous eûtes parfois l'impression que ces interminables pages recélaient en elles quelque chose de fastidieux, qu'une discrète lassitude vous enlaçait devant ces nobles monotonies, cette littérature océanique et sans borne. Prenez après cela *la Légende*. Jamais avec elle une minute d'ennui. Il est indéniablement quelque fatigue à lire certaines très longues pièces d'Hugo. Ici, l'inouïe variété des sujets, des styles, des rythmes nous retient et nous captive. Anecdotes, évocations, hymnes, odes, chansons, récits, petits romans, mille

formes, mille matières se relient par une unité souveraine. Prodige à ce point de vue, comme *les Châtiments*, mais prodige quatre fois plus étendu, et qui, à lui seul, est un fait de génie.

On épilogua beaucoup sur ce splendide pêle-mêle. C'est incomplet, a-t-on dit, mal composé, erroné, plein de lacunes. Ce beau désordre m'apparaît au contraire un effet de l'art ; et je ne sais si devant un rangement pompeux par siècles, sans un trou, sans une bosse, on n'eût pas éprouvé, précisément, comme on l'éprouve au contact de Klopstock ou de Milton, le vague accablement qu'engendrent les ordonnances impeccables. Je n'aimerais pas un Massif Central fait de puys égaux rangés en ognons sur le plateau granitique d'où jaillit au contraire la confusion farouche et poignante des vieux cratères éteints. Je n'aimerais pas la chaîne des Alpes formée d'une kyrielle de Monts-Blancs alignés. Les chaos ont leur grandeur. Voici dans de telles régions bouleversées des neiges éternelles, des ravins, des vallons, des verdoiements, des aridités de rocs, des cirques où meurent d'anciens glaciers, des creux où se blottissent les printemps. Puissant capharnaüm et combien pittoresque ! Allez-vous l'haussmaniser pour le rendre de bon goût ? N'y mettez pas, de grâce, le cordeau et le niveau à bulle d'air !

N'oublions point pour elle notre criterium, notre mot de passe : Hugo, c'est poésie. Foin des critiqueurs fouillant le texte, trouvant des erreurs de faits, de dates, de noms. Ce n'est pas ici qu'on vient apprendre l'Histoire. Mais si je lis *Eviradnus*, d'un coup la Chevalerie m'apparaît avec son panache et son cœur ; si je lis l'*Hydre* j'évoque non un roi, mais le Roi. Si je lis les *Pauvres gens*, tout comme

si je regarde le *Pauvre pêcheur* de Puvis de Chavannes, j'ai devant les yeux toute l'épopée moderne des Humbles. Si je lis le *Lion d'Androclès*, je suis devant un Rochegrosse synthétisant la décadence romaine. Si je lis *Sultan Mourad*, je me sens transporté en plein islamisme. Si je lis *Ameryllot* ou *le Mariage d'Olivier*, je vois tous les preux de jadis. Le *Romancero du Cid*, c'est toute l'Espagne ; *Ratbert* c'est toute l'Italie, *Inscription*, c'est toute l'Antiquité. Si je lis *la Conscience*, je plonge aux premiers âges du monde, et j'ai en deux pages l'émotion que me procure tel tableau de Cormon ou tel roman de préhistoire de Rosny, et si je lis *Plein ciel* je plonge aux demains de rêve... Je n'en veux pas plus. Voilà ce qu'il me faut : des visions, une suite de visions, dont la grandeur, indépendante de la longueur ou du ramassis des pièces — il en est de vingt pages, il en est de quatre vers — me donne l'émotion de la grande Aventure Humaine. Or, qui niera qu'elle est là, cette aventure, sanglante, farouche, joyeuse, ivre, folle, énorme, fantastique, écrite sur « le mur de l'histoire, en lettres impérissables » ?

Qui donc, en ces conditions, refuserait à Victor Hugo le titre de grand historien, si l'on veut bien accepter que l'histoire peut être autre chose qu'un travail d'archives ? Collationner des documents comme Thiers, c'est bien. Les pétrir comme fit Michelet cela n'est point mal non plus. En tirer *la Légende* était d'un poète qui vaut les Thiers et les Michelet au strict point de vue de la valeur de résurrection. L'histoire n'est pas qu'un catalogue de faits. L'histoire n'est même pas qu'une suite d'exposés, d'études, de déductions. C'est aussi une leçon. Il me semble que ce devrait être surtout un enseignement pour élever

l'homme vers la sagesse. Et pour qu'elle soit telle, il faut en tirer une philosophie. Hugo fait la philosophie de l'histoire, toujours en poète, bien entendu, mais avec autant de force que Fustel de Coulange ou Lavisse. A qui réfléchit, *la Légende* fermée, il apparaît bien que l'Humanité monte un chemin de rocaille vers un sommet de lumière, et qu'elle monte, tiraillée entre deux anges, l'ange du Bien et l'ange du Mal. On l'a remarqué, tous les poèmes épiques, — Niebelungen ou Ramayana, Apocalypse ou Chansons de geste, — ont traité au fond d'une lutte du même genre. C'est que la dualité du Mal et du Bien, du Beau et du Laid, est immensément vraie. Cette dualité, c'est toute l'explication de l'antithèse chère à Hugo. C'est aussi, disons-le une fois pour toutes, ce qui fait la vérité du Romantisme.

Les poètes primitifs ont bu aux sources mêmes. Hugo est un primitif, un homéride, un apocalyptique. Il a bu, lui aussi, à même la Source. Comment ne vous en apercevez-vous pas, ô pâles suiveurs, décadentaires, sous-classiques, scoliastres d'aujourd'hui qui n'allez qu'aux robinets vous apportant l'eau des conduites !

Nul n'a senti plus fortement que Victor Hugo. Nul n'a été plus en contact direct avec la Nature. Nul n'a eu « l'horreur sacrée » comme lui, qui va jusqu'à l'emploi du merveilleux de la façon la plus naturelle du monde, jusqu'à la création de mythes. Nul n'a eu plus que lui, pour parler comme Émile Faguet, cette abondance, cette invention aisée, cette joie de créer, cette ivresse poétique qui se communique au lecteur. Et voilà bien le vrai, le grand Poète ; c'est un échanson qui nous verse l'élixir grâce auquel nous quittons la terrible vulgarité de l'existence, qui nous pique à la

morphine du rêve et par là nous donne des ailes. Mais cette morphine, cette absinthe ne sont point dangereuses. Si elles nous jettent dans un idéal peu congruent à ce monde, cet idéal n'en est pas moins la vérité, la vérité dans laquelle il faudrait vivre, et qu'à défaut de pouvoir vivre réellement, nous avons le droit de vivre au moins en pensée.

Quels fous pédagogues ont dit que la poésie épique ne pouvait exister qu'aux époques de foi ! Est-ce que ce n'est pas une foi digne de celle de nos pères, celle des poètes qui sera peut-être celle de nos fils, la foi, en dehors des religions, dans la noblesse de l'âme humaine livrée à sa forte volonté de dignité et de beauté ? D'ailleurs, qui ne voit, me disait un jour Han Ryner, qu'en un poète épique il y a deux éléments : l'élément matérialiste et l'élément symbolique, lequel constitue sa *foi*, éléments qui suivant les tempéraments prennent le pas l'un sur l'autre ? L'élément matérialiste domine chez Homère ; il s'équilibre avec l'autre chez Dante ; il est dominé par lui chez Hugo. Et c'est par là qu'il est plus littéraire. Hugo croit à la punition du Mal, d'où sa foi *morale* sinon religieuse.

X

Une foi morale, et de quelle haute moralité !

Qui lit Hugo reste stupéfait qu'on ait pu l'accuser d'immoralité. Quoi ! cet homme, ce poète, passe sa vie à chanter la sainteté de la famille, base de l'ordre social, le bonheur intérieur créé par la droiture et préférable à tous les biens matériels, le devoir, le respect de l'enfance, de la femme et du pauvre, la fraternité

des hommes, la pitié, la bonté, la justice ; il convie les rois à écouter la marée puissante des droits populaires, la foule à craindre les passions, l'individu à se libérer de ses mauvais penchants et de ses préjugés ; il dit en vers grandioses, en proses éloquentes, un peu partout, et spécialement dans *les Misérables*, et dans *la Légende* complétée par *Dieu* et par *la Fin de Satan*, la lutte des puissances de lumière et des puissances de ténèbres avec la certitude du triomphe final du Bien et du Beau ; il enseigne l'énergie, la méditation, la piété filiale, l'honneur, et en somme toutes les vertus, même les plus bourgeoises ; — il va plus loin, ô vous qui pensez nécessaire de conserver certains dogmes dont la chute vous paraîtrait la fin du monde — il croit en Dieu et il croit à la Patrie. Et malgré de telles assurances, de telles garanties, on aurait la singulière mauvaise foi de le déclarer dangereux, impie, pervertissant ! Je voudrais croire que seuls sont coupables d'une pareille malhonnêteté les irréductibles contempteurs de tout libéralisme. Hélas ! j'en ai cependant entendu d'autres élever un doute sur l'enseignement qui se dégage de cette œuvre irréprochable. Mais, comme chez tous les critiqueurs, à ces points de vue, passe le bout de l'oreille !

Je ne veux point revenir sur les flottements de la métaphysique hugolienne. J'ai déjà dit que celle-ci nous importait peu. Ce n'est point chez un poète, qu'il se nomme Hugo, Lamartine, Vigny ou Leconte de Lisle, qu'il faut aller chercher une explication rationnelle de l'Univers. D'ailleurs Hugo revendiqua-t-il jamais ce titre de doctrinaire ? Prétendit-il jamais créer une école de philosophie, avoir des disciples à la façon d'un Descartes ou d'un Comte ? Rosny aîné a écrit un livre d'une grande profondeur : *le Plura-*

lisme, où sa thèse est exposée nettement. Donc on pourra discuter Rosny philosophe. Il n'y a pas lieu de discuter Hugo philosophe, qui n'a jamais donné que des morceaux littéraires de songeur, j'ose même dire de penseur, mais sans les lier en un tout systématique.

Aussi bien, les idées morales n'importent-elles pas plus que les idées métaphysiques ? Avec celles-ci, on crée des systèmes, avec celles-là on crée une ligne de conduite. Seule la morale est vivante. Tant mieux si Victor Hugo eut surtout des idées morales. Quand il écrivit *l'Âne*, il voulut justement montrer la supériorité de la morale sur la métaphysique, toujours si aléatoire. On a souri qu'il ait pris Kant à partie. Quelle intuition ! Kant, c'est l'Allemagne. L'Allemagne s'est prétendue plus forte en philosophie que la France. Où donc sa philosophie l'a-t-elle conduite ? Hélas ! la guerre l'a montré. La France, elle, a toujours eu en effet plutôt des songeurs et des moralistes que des philosophes. Cela vaut mieux. C'est grâce à cela qu'elle a eu un grand idéal, qu'elle a toujours été un clair flambeau. Encore une raison pour dire d'Hugo qu'il est bien *français*, qu'il est bien dans notre ligne. Il a défendu dans ses livres, à la tribune, des idées morales nettement françaises. Tous ses ouvrages (sauf peut-être les *Orientales*, purement artistes) sont à tendance morale.

Aussi bien, ne comprit-il jamais la mission du poète autrement que moralisatrice, et non point doctrinale. Aussi bien encore, est-ce une vieille et fausse allégation que de prétendre que toute philosophie doive se résoudre en doctrine morale, et que toute morale doive avoir une base philosophique ou religieuse. Séailles, Guyau, d'autres, ont désormais éta-

bli la possibilité d'une morale étrangère à toute explication de l'Univers, du fait que l'intelligence moderne en creusant ce problème a bien peur de le trouver insoluble. Une morale, la morale de demain probablement, se fondera sur la simple réalisation de l'*homo sapiens* [1], sur les données de la conscience devenue de plus en plus claire quant aux devoirs qu'implique la dignité humaine.

Hugo nous a tous précédés dans cette voie, mais il tient encore — et les *tolle* bourgeois nous étonnent — à la tradition par certains côtés désuets, par des démonstrations de Dieu, du Bien, du Mal, qui seraient banales s'il ne les enveloppait toujours de la parure éclatante de son style .

Hugo, poète primitif, est encore extrêmement religieux. Je ne l'en blâme point. C'était dans son tempérament, et c'était de son temps. Vivant au nôtre, il se serait à coup sûr allégé de quelques pauvres dogmes qu'il croyait intangibles. Il n'en fourmille pas moins en aperçus profonds que de vrais philosophes comme Renouvier ont compris, et que n'ont point vus les critiques littéraires, lesquels sont en général, comme chacun sait, les pires ennemis de la littérature.

Au résumé, notre poète croit au dualisme du Bien et du Mal, base même de l'antithétisme romantique et de la propre splendeur hugolienne. Ce point de vue accepté, toute une morale en découle, fort belle. Ce ne sera peut-être pas celle de demain. Nous irons sans doute plus haut vers des sommets plus purs.

1. J'ai écrit moi-même (et j'y renvoie le lecteur) *le Temple qu'on rebâtit*, essai d'une doctrine relativiste des « réalisations harmoniques » de l'homme en dehors de toute religion.

Mais déjà, telle quelle, cette morale s'affirme fort élevée, et qui la pratiquerait resterait d'une grande noblesse d'âme. C'est tout ce que je voulais démontrer.

XI

J'en dirai autant des sommets de l'art hugolien. Je ne dis pas que cet art soit le dernier mot de l'esthétique, mais c'est à coup sûr le dernier mot d'une esthétique, celle du XIX[e] siècle littéraire français.

Ici, l'accord est fait. Les zoïles dont nous rappellerons quelques jugements, n'ont heureusement pas fait souche. Ceux qui ne voient en Victor Hugo qu'un virtuose, admirent pour le moins cet art consommé devant lequel les plus difficiles s'inclinent, devant lequel les admirateurs jouissent d'une volupté véritable.

Versificateur, le maître dépasse en effet tous ses devanciers par sa science, sa souplesse, son rythme varié, son harmonie puissante et gracieuse à son gré. Il eût charmé Racine, ravi Corneille, satisfait Malherbe, enchanté La Fontaine ; il étonnait Banville pourtant bien adroit, Gautier pourtant bien formaliste ; il ne craint personne dans le domaine de la fantaisie la plus imprévue comme dans le domaine de la pureté la plus classique. Nous tombons des nues aujourd'hui devant les fureurs qu'il déchaîna jadis chez les académiques, devant les injures qu'on lui jeta au visage, le traitant de barbare, d'écrivassier cacophonique. Ironie des évolutions ! Voici qu'aujourd'hui, Rémy de Gourmont déclare qu'il n'a rien

brisé, rien inventé, rien innové ! Il est d'ailleurs exact qu'il a surtout généralisé simplement certaines formes, qu'il n'a créé, par exemple, ni la césure mobile ni le vers ternaire. Ce qu'il a créé, pense Auguste Dorchain, c'est « la concordance différée », en opposition à la « concordance immédiate » de la versification classique où sens et rythme coïncident perpétuellement. De là un large accroissement des moyens d'expression. Mais l'harmonie n'en souffre pas. Hugo a multiplié les ressources techniques. Guyau, Souriau, Stapfer, Rigal, ont démontré par mille exemples qu'il a donné aux vers une liberté d'allure, une richesse d'effets inconnues jusqu'à lui. Là réside son mérite. Il n'est pas mince.

Enjambements, rejets, césures déplacées et le reste, Hugo en joue à loisir, plus que ses prédécesseurs, mieux que ses contemporains, et avec beaucoup plus de ménagement qu'on ne l'imaginerait en considérant quelle figure il faisait alors de casseur de vitres. Et avec une habileté certainement née du souci de ne pas s'exposer à de justes reproches. Il y ajoute une appropriation merveilleuse du son à l'idée. Sa poésie est musique perpétuelle, toujours, comme son style, étonnamment adéquate au sujet. Ici douce, calme, immense, comparable aux belles nuits astrées. Là farouche comme un ciel d'orage, une mer en tumulte, un choc d'armées, un cataclysme. Là tendre comme l'amour. Là, formidable comme la mort, l'inconnu, l'infini. Peu d'écrivains traduisirent le mystère avec des mots plus palpitants d'émotion sacrée — jamais pourtant obscurs, arcaniens. Depuis, Rodenbach, Maeterlinck ont su toucher au mystère avec des doigts hiérophantiques. Mais ils ne suppriment pas le poète aux essors

aquilins de *la Fin de Satan*, le poète qui jeta sur des feuilles volantes les pages recueillies dans le *Post-Scriptum*.

Revenons au rimeur. Hugo rime avec une dextérité sans seconde. Il jongle avec la rime comme s'il avait dans la tête un de ces dictionnaires appropriés dont tous les débutants se servent, mais décuplé par son savoir linguistique, historique, géographique, technique, et en même temps revu, échardonné des banalités courantes, enrichi jusqu'à permettre l'acrobatie. Il rime en général richement, mais alors que la rime n'était que nécessité aux classiques, elle devient chez lui créatrice. Créatrice d'images, voire de pensées. Et jamais terne, ennuyeuse, prévue. Vous attendez celle-ci, et c'est une autre qui accourt en riant. Vous vous demandez comment diable tel mot trouvera un frère, et l'homophonie vous fait sa révérence : me voilà ! C'est prodigieux de sûreté, de variété, d'abondance. Et point de chevilles, ou si peu ! Tous ces mots se groupent en vers, tous ces vers se groupent en poèmes avec une aisance qui confond, pour former des chansons gracieuses et des morceaux d'épopée, des aquarelles et des eaux-fortes, des strophes qui ont des ailes de moineau, et des strophes qui ont des ailes de gypaètes.

Une composition non moins étonnante. Parfois prolixe, car la moindre idée devient flot d'images ; car, de plus, à la relecture, outre des corrections heureuses, les additions fourmillent. Mais ce n'est pas la règle, quoi qu'on en ait dit. Hugo sait être sobre, nerveux, concis, classique en un mot, et au sens le meilleur du mot. Rarement il va, au moins pour les ensembles, à l'aventure. La charpente est en général d'un ordonné, solide et probe ouvrier. Les plans des

plus lyriques de ses poèmes sont très accusés. Les drames se divisent nettement. D'ailleurs l'antithèse devient raison commode de symétrie. Mille combinaisons sans que l'unité trebuche. Travail d'excellent architecte. Il a des crescendos et des chutes bien calculés. Il va, vient, retourne, avance, s'arrête où il veut, comme il veut, pour le plus grand intérêt de l'auditeur ou du lecteur. Il mène l'action de ses romans, de ses récits poétiques, avec une maëstria pleine d'inattendu. C'est cet inattendu qui le rend passionnant, même pour le gros public. D'où l'on a conclu un peu vite qu'il n'était que faiseur de mélos et de feuilletons. Car les artistes ont leur compte avec lui, et ne l'ont pas, que je sache, avec Émile Richebourg...

Sa langue : une golconde. Ce milliardaire du vocabulaire n'est cependant pas un néologiste effréné comme on pourrait le croire, comme on osa l'écrire. Mais il réintègre en la poésie nombre de termes roturiers, reprend des expressions jadis florissantes, surtout donne aux mots, suivant leur place, une valeur nouvelle. Au fond, c'est là son secret. C'était celui de Racine et de Pascal. Entre les mains de ce sorcier, un vocable ordinaire acquiert on ne sait quel saisissant relief qu'on ne lui avait jamais connu. Il arrête ce manant, ce quidam, l'habille et vous le fait passer pour prince. Ou bien il le prend tel quel et vous le jette en pleine lumière, de telle sorte que ce passant quelconque devient apparition, fantôme, statue.

On comparaît jadis Hugo à un satyre, violentant volontiers lois, règles et toutes formes de la langue française. Pas d'injure plus gratuite. Le Maître respecta notre langue, mais lui fit rendre tout ce qu'elle pouvait rendre. Il sut l'exploiter au maximum, tel

un bon cultivateur tire de sa terre tout ce qu'elle est capable de donner. Grammate émérite par ailleurs, il connaissait à fond le mécanisme de cette langue si souple et si riche pour qui sait la manier. Il se disait sans sourire le seul classique de son temps ([1]), entendant être par là, le seul qui eût vraiment le culte de la forme.

Forme. Style. Hugo a tous les styles à sa disposition, et le sien par surcroît. Il voit comme rarement on sait voir et rend ce qu'il voit avec une justesse, une intensité sans pareilles. Il arrive à traduire concrètement l'abstraction, et, je le disais plus haut, le mystère. On a écrit que les Symbolistes réintégrèrent en notre littérature le sens du mystère. Oui, si l'on entend par là qu'ils reprirent, par-dessus les parnassiens, la tradition d'Hugo. Des trouvailles, sans cesse. Une rénovation fabuleuse de l'image, du cliché, de la métaphore, de la comparaison. Son imagination lui sert à plume-que-veux-tu les rapprochements les plus surprenants. Il cultive l'allégorie et le symbole avant le Symbolisme, et le réalisme avant le Naturalisme, et la beauté formelle avant le Parnasse.

La forme ! N'a-t-il pas dit lui-même que distinguer la forme du fond était une hérésie, que cela se confondait fatalement chez le génie en un jaillissement de pensées apportant avec elles l'expression ? Éruption immédiate et souveraine de l'idée armée du style, telle est, suivant lui, la formule. Et ce fut sa formule. Argument de plus en faveur de ce penseur dont on voudrait faire simplement un verbal. Un verbal qui atteint à une telle splendeur de style ne

1. « Boileau et moi sommes deux vieux classiques, » assurait-il très sérieusement.

peut pas en même temps ne pas atteindre à cette autre beauté qui est la beauté des hauteurs spirituelles.

La Beauté est une. Ces deux sommets : style de génie, pensée de génie, n'en font qu'un en réalité. Mais encore une fois, une grande pensée n'est pas forcément de l'inédit absolu ; ce peut être de l'ambiance sublimisée, de la redite originale et magnifique. Molière, La Fontaine ont redit. Faire du grand art n'est pas toujours vaticiner. Le grand art peut aussi consister à répéter, mais d'une façon tellement neuve que l'on peut en recevoir cette violente et profonde joie intellectuelle à laquelle on reconnaît que celui qui la donne mérite sa place au Panthéon de nos gratitudes enivrées.

CHAPITRE IX

CRITIQUES

I

On a beaucoup écrit sur les zoïles. Hugo lui-même, avec sa verve et son éloquence de grand homme indigné — et qui se souvenait — a dénoncé les rires bas et les baves outrageantes. Il a flagellé comme il convenait les Forbes, Johnson, Rymer et autres Bentheim crachant sur Shakespeare, le Nicolardot et le Desfontaines acharnés sur Voltaire, Clément, guêpe de Diderot, Famien Strada, scorpion de Tacite, Cecchi, mouche charbonneuse voletant sur Dante. Il a cloué au pilori les Mœvins et les Lauder, « misérables mains gardant à jamais la couleur de la poignée de boue qu'elles ont jetée ». Il a passé aux verges l'Avellaneda qui cogna sur Cervantès et le Visé qui rudoya Molière. Il a mis le carcan aux Delandine, aux Auger, aux Chaudon, à ce Green qui traitait de bête féroce le statuaire d'*Hamlet*, et à cet abbé Trublet qui traitait d'inintelligent écolier le peintre du *Paradis perdu*. Les mêmes fouets dont il se servit peuvent cingler ses propres salisseurs, les Fulchiron et les Lia-

dières houspillés par Jules Janin, les Courtat, les Chêtelat, et ce Bic qui malmenait non moins grossièrement Berlioz, l'hypocrite Farcy, L.-V. Raoul et ses compagnons du pamphlet injurieux... Vous vous demandez avec moi d'où sort et qu'est cette légion de hargneux, cette tourbe d'inconnus. Hélas ! elle jaillit, en tout temps, de la médiocrité niaise, prétentieuse, jalouse et, le venin jeté, elle retourne aux ténèbres, cependant que la victime monte au-dessus des nuages, et s'auréole de clarté.

Et néanmoins, faut-il, à cause de ces sots, nier les droits imprescriptibles de la critique ? A côté des Fréron, des Scudéry, il y a les Aristarque. Il est nécessaire qu'existe le jugement, que s'expriment les réserves. Nous verrons tout à l'heure le rôle où devrait se cantonner le vrai, le bon critique. Admettons pour l'instant, navrés, qu'il y eut, qu'il y aura toujours des haines stupides, des exagérations absurdes, des railleries infâmes dans lesquelles un esprit juste et sain ne doit jamais tomber. Révoltons-nous du traitement infligé à la majorité des maîtres de la pensée et de l'art. Attristons-nous de voir exiler Eschyle à Gela, Thucydide en Thrace, Juvénal à Syène, Tacite à Méthymne, Alighieri à Vérone, Jean-Jacques à Genève, Voltaire à Ferney, Hugo aux Channels' Islands. Saluons Averroès couvert de crachats sur l'ordre d'un Almanzor, Diderot incarcéré à Vincennes, Molière sans tombeau, Racine en disgrâce... Disons-nous enfin que sans doute une croix surgit au-dessus d'eux tous, une croix où fut cloué le plus doux des rêveurs pour avoir offert un évangile aux hommes, — éternel symbole, éternelle leçon... — Mais qu'au moins cette leçon nous serve ; qu'au moins nous méprisions les insulteurs hérissés en face

de tout grand effort, de toute tête levée ; qu'au moins nous prenions la résolution de ne jamais rabaisser le légitime devoir d'exercer notre jugement à la triste liberté de nous gausser des novateurs, des chercheurs, des hauts tourmentés d'idéal et de vérité.

II

Victor Hugo fut prodigieusement bafoué, honni, vilipendé. L'animosité fut à la hauteur, pourrait-on dire, de son génie. Nulle querelle littéraire ou artistique n'atteignit en violence la tempête de colère et d'ironie qui enveloppa le Romantisme[1]. Je me souviens des luttes engagées autour du Symbolisme, autour, plus récemment, du Cubisme. Elles sont miel et sucre auprès de celles que provoqua la révolution dont Hugo fut le chef et par consé uent le point de mire pour les sarcasmes et les injures. *Vandale, aliéné, charlatan, barbare, tigre, iconoclaste* étaient alors vocables courants. Les pamphlets, en flèches empoisonnées et cruelles, pleuvaient. Des gens d'âge et de situation, des académiciens, des députés, des ministres s'en mêlaient ; et il est curieux que les rois en cette occurrence aient montré infiniment plus d'impartialité et de bons sens que leurs sujets. On alla

1. « Les critiques, éblouis comme des oiseaux nocturnes, ne comprirent rien d'abord à cette superbe explosion de printemps et de clarté. Une pareille prodigalité leur sembla de la démence... Ils eurent beau faire et beau siffler d'ailleurs, le poète n'en fut pas troublé. Chaque jour s'accusait avec plus d'indépendance, de mesure, de puissance et de majesté son génie ample, rythmique et pacificateur. » (Émile Blémont.)

jusqu'à pétitionner pour chasser le Goth détesté de l'Académie et de la Société des Gens de Lettres ! Ce fut un *tolle* inouï, une imprécation formidable... Mais le géant résista, là où le tendre Racine eût succombé. Il résista et vainquit.

Il vainquit ? Ne le croyez pas trop. Il eut de larges compensations de fortune, d'honneur et de gloire. Oui. On le cite comme un chanceux. On tire encore ses œuvres à de gros chiffres. Soit. Mais il n'est pas certain que l'admiration qui lui est due ait encore conquis l'intellectualité du monde entier. C'est à peine, bien que sa statue règne dans la cour de la Sorbonne, si l'Université le tolère ; et l'irrespect des milieux de lettres à son égard s'étend beaucoup plus qu'on ne l'imagine, j'entends l'irrespect profond, gouailleur, irréductible. Une enquête récente à ce sujet péniblement nous éclaire. Difficilement on admet Hugo parmi les très grands. Je n'ai écrit ce livre que pour affirmer le rang qu'il doit occuper.

Son œuvre, pourtant, apparaît comme un vaste bienfait. Voyons comment il en fut remercié.

Risées, brocards, mensonges, calomnies accueillirent toutes ses productions. Chaque drame en particulier engendrait une floraison de parodies, fiente d'esprit tombée sur les roses du talent. Après *Hernani* on joua *Harnali ou la contrainte par cor*, *N*, *I*, *Ni ou le Danger des Castilles*, *Le mirliton fatal*, *Fanfan le troubadour*. Après *Lucrèce Borgia*, on joua *Tigresse-mort-aux-rats* et *l'Ogresse Borgia*. Après *Marion de Lorme*, on joua *Marionnette* et *la Gothon du passage de l'Orme*, après *le Roi s'amuse* on joua *Romantorgo* « rêve en vers libres ». Après *Angelo* on édita un *Angelo, raconté par Dumanet*, et on joua un *Cornano, Tyran pas doux* (comme c'est spirituel !). Après *Marie*

Tudor voici *Marie crie fort*, et *Marie, tu dors !* Trois Ruy après Ruy-Blas : le *Ruy-Blag* de Carmouche, le *Ruy-Brac* de Rodon et le *Ruy-Black* de Gabet. Les *Burgraves* devaient naturellement provoquer un pire jet de bambochinades : *Les Barbes graves*, les *Buches graves*, les *Buses graves*, les *Hures graves*, les *Burgs infiniment trop graves*, etc. J'ai omis de nommer les Dupeuty, les Duvert et autres vaudevillistes qui commirent des inepties. Ils avaient cependant, hélas ! l'oreille d'un public toujours plus vite prêt à se tordre qu'à réfléchir.

Pour la poésie, le roman, même débauche de ridiculisation. Chêtelat écrit des *Occidentales* et Joseph Alvin des *Recontemplations*. L. Devère, chef d'escadron d'État-Major en retraite (ce n'est pas là un mince titre pour critiquer Victor Hugo) relève l'immoralité des *Chansons des rues et des bois*, dans ses *Bonds, Ruades et Chutes du cheval-prodige*, Jules Vacoutat écrit la *Quintescence des chansons de M. Vertigo*. Il n'est pas jusqu'à Monselet qui ne rédige une *Chansonnette des rues et des bois*. Mais on pardonne à Monselet, sourieur sans méchanceté, talentueux confrère. Blaguer un camarade n'est pas un crime. Ce qui en est un, c'est de le salir. Monselet, au surplus, est spirituel. Ne le sont guère le Vémar des *Travailleurs de l'amer*, le procureur Perrot de Chézelles faisant le procès de Jean Valjean, ou le Taponfougas qui rimait *les Antimisérables*.

De tous ces hugophobes, le plus cocasse, car au demeurant ils ne sont que cocasses, est le nommé Courtat, celui qui « translata de baragouin en français » l'admirable poème des *Pauvres gens*, tout comme jadis le baron de Senez « revoyait » l'Iphigénie de Racine. Il faut trouver Courtat cocasse et

néanmoins le remercier de son courage. D'autres, beaucoup d'autres se contentent de mésestimer, de hurler, de cogner, de décréter l'inanité de l'art hugolien. Courtat, lui, va démontrer combien il eût été facile à « l'inintelligent écolier » de faire du bon ouvrage au lieu de saboter son thème. Et voilà notre Courtat recommençant et réalisant à sa manière l'essai si piteusement raté du poète de *la Légende*. Il explique en quoi Victor Hugo manque d'inspiration et de grammaire. Il rectifie 158 vers sur 256, certain ainsi « d'avoir converti un poème ébauché en une œuvre littéraire ». Ces corrections, toujours pédantes, souvent grotesques, montrent indubitablement à quel degré de sottise peut arriver un plumitif qui n'a pas le sens de la beauté littéraire. En cela elles sont précieuses, parce qu'elles précisent une démonstration difficile. Exemples : Coutat ne peut souffrir ces expressions : « quelque chose qui rayonne », « pluie qui gronde », « clairon du jugement », « vent hagard ». Cela heurte son bon sens en dehors de toutes les autres prétendues erreurs prosodiques et linguistiques du cancrelas qu'il corrige.

Hélas ! nous avons entendu combien de réflexions de ce genre en la bouche des incompréhensifs à qui parfois l'on ne sait en vérité que répondre, car il est des trouvailles, je le répète, dont on sent la valeur sans pouvoir la disséquer. Est-ce qu'on peut dire pourquoi telle ligne, telle couleur vous enchantent ? Bien pis, combien de fois des professeurs en pleine chaire ont entrepris de rabaisser nos grands poètes en souriant de vers faciles à persifler ? Je me souviens d'un passage du *Moïse* de Vigny, tourné en ridicule par un pauvre bougre de grammate à l'École normale d'Auteuil, chargé d'apprendre la littéra-

ture à des jeunes gens qui devaient ensuite l'enseigner ! Les Courtat sont toujours vivants ; mais c'est une triste chose de les trouver parmi les éducateurs...

Et cependant, comment nous étonner de l'existence d'aussi miteux censeurs quand on songe que Stendhal raillait Chateaubriand d'écrire « la cime indéterminée des forêts ». Ce à quoi, beaucoup mieux doué, lui, poète, de jugement sain, Hugo répondait : « Certains critiques prennent des sens qui leur manquent pour des perfections que n'a pas autrui. L'honnête Stendhal qui préférait les mémoires du maréchal Gouvion Saint-Cyr à Molière, et lisait tous les matins une page du Code pour s'enseigner les secrets du style, n'a pas conscience que le sentiment de la nature lui fait défaut. Il ressemble à un sourd qui, voyant chanter la Malibran, s'écrierait : « Qu'est-ce que cette grimace ?... »

Comment nous étonner des appréciations extraordinairement ridicules de vulgaires détracteurs, quand de notables gens de lettres en ont émis qui ne laissent pas de nous stupéfier ? Que les Viennet, Destigny, Ledru, Alexandre Duval, Carrel, Planche divers d'Académie ou de salles de rédaction aient « éreinté » Hugo ; que M. Jay ait écrit : « Le style d'*Hernani* est une espèce de jargon bâtard qu'on ne sait comment qualifier ; » que ce serpent venimeux encore que souvent drôle et croustilleux nommé Viel-Castel ait traité en 1851 l'adversaire prochain du coup d'État du « plus misérable des drôles, orgueil d'un Satan, cœur d'un chiffonnier, au plus bas, au plus sale du ruisseau » ; qu'Edmond Duranty affirme : « Otez à Hugo trente gros adjectifs et toute sa poésie s'effondre ; » qu'A. de Lamothe estime tel ou tel recueil du poète « un choix d'inepties heureusement diffi-

ciles à comprendre tant l'auteur y maltraite la langue française » ; que Jules Laffendrey le déclare, dans son *Hugo le Petit*, « un esprit sans portée, dépourvu à un degré incroyable de tout sens esthétique, sans flamme ni lumière, la même nullité poétique pèse sur ce vaste ensemble » ; — ces énormités sont telles, sorties de si minces compétences, qu'on n'y prend pas garde. Qu'un Léon Bloy même traite Hugo de lama imbécile, décrète qu'il a déshonoré la langue française et qu'au lieu de le conduire triomphalement au Panthéon, on aurait dû le traîner dans le ruisseau jusqu'au prochain égout, nous sourions, car il est entendu qu'un pamphlétaire injurieux fait son métier de charretier des lettres, mais qu'il n'a aucune prétention à sainement juger des choses. Où l'étonnement commence c'est — bien que, peut-être, il ne s'agisse que de boutades — c'est d'entendre Taine appeler Hugo un garde national en délire et Lemaître le nommer Homais à Pathmos ; c'est de lire sous la plume de Paul Adam : « *Notre-Dame de Paris, les Châtiments*, tout son théâtre, sont dignes de la portière ; » c'est d'apprendre que Leconte de Lisle — est-ce bien sûr ? — prétendait son maître bête comme l'Hymalaya (1), et que Guizot résumait ainsi son opinion : « C'est la fécondité de l'avortement. »

Je sais bien que les grands hommes entre eux se dévorent parfois non moins que les petits. Beethoven considérait comme un fou furieux Weber qui le lui rendait en raillant la *Symphonie pastorale*. Berlioz traitait Hérold d'idiot et Bellini de polisson,

1. Il est plus que probable qu'à un imbécile disant d'Hugo qu'il était bête, Leconte de Lisle a répondu : « Bête ? Peut-être, mais alors comme l'Hymalaya. » On a saisi la nuance.

Wagner trouvait Mozart détestable, et la guerre a permis que Wagner à son tour reçût de rudes chiquenaudes de tous nos patriotiques Saint-Saëns. Je sais bien que Racine rejetait Eschyle, que Fénelon dédaignait Molière, que Voltaire se moquait de Shakespeare. Je sais bien que Gœthe trouvait dégoûtant *Notre-Dame de Paris* honni également de Ruskin, que Victor Hugo lui-même eut des antipathies étranges pour d'illustres émules. Mais, outre que les erreurs des grands hommes ne doivent pas servir d'exemple, une explication se présente ici, une excuse que n'ont point les Albert Aurier, traitant Hugo de bafouilleur : les créateurs ont une tendance, regrettable mais compréhensible, absorbés par leur effort, à grossir celui-ci au détriment des autres. Ils se bouchent l'horizon avec une conception à eux qui, pour exagérée qu'elle soit, du moins a le mérite de représenter une innovation, une valeur, un apport. Nul doute que les romantiques aient passé la mesure dans l'attaque furieuse livrée aux classiques. On leur pardonnera puisqu'à leur triomphe correspondit un enrichissement de notre patrimoine. On amnistiera Victor Hugo tout comme Gœthe et pour la même raison. Qui édifie beaucoup peut se payer le luxe de démolir un peu. Mais je demande à voir ce qu'ont donné de leur cru les Courtat. Et s'ils n'ont rien donné que de la bave, je les mets au rang des crapauds.

Cela ne veut point dire que je ne regrette pas l'injustice d'Hugo envers Gœthe ou Vigny. Je souhaiterais que le progrès perfectionnât le sens critique chez les créateurs, comme il s'est développé chez les simples mortels intelligents, puisqu'il semble qu'aujourd'hui l'on soit moins grossier qu'hier envers les

novateurs, puisqu'on n'a point tenté d'assassiner les inventeurs du vers libre comme on tenta d'assassiner Hugo pour une révolution infiniment moins grave. Encore un pas, et la sagesse peut-être s'alliera au génie qui n'en sera ainsi que plus complet et plus respectable.

Un mot encore pour en terminer avec les excès des contempteurs, surtout des outrageurs et des bafoueurs. De grâce, libérons-nous du rire bas, qui déshonore le rieur bien plus que sa victime, de la haine négative, de l'acharnement à abaisser ceux dont la pensée ne concorde pas avec la nôtre. Craignons les jugements outranciers, surtout dans la démolition, car on graciera plutôt ceux qui eurent des admirations mal placées que ceux qui dénigrèrent rageusement et injustement. Songeons, pour cela, à la mine déconfite qu'auraient aujourd'hui les gens qui huèrent les chemins de fer à leurs débuts, et Delacroix en 1824, et Manet sous le Second Empire. Nous, ne rions pas, de crainte, si nous nous trompons, de passer plus tard pour des imbéciles. Soyons indulgents, même devant les pires audaces, et en tout cas, ne faisons jamais porter le débat que sur les théories, les idées, les œuvres, et non sur les hommes. Ne prenons pas le droit de décréter un ennemi d'insincérité, car nous n'avons pour de telles assertions aucune base de certitude. J'ai, pour ma part, combattu le vers libre, mais je n'ai jamais attaqué un vers-libriste. Et sans admettre la forme d'un Verhaeren, j'ai salué la poésie dont j'ai senti que cet homme était gonflé comme un fruit mûr plein de soleil. Car être une âme de poète est quelque chose de sacré, même si la forme employée nous déroute ; et à de tels lyrismes, on ne se trompe pas. C'est même le très grave reproche que je

fais à tant de mes contemporains, de se leurrer à ce point sur l'essence, sur la valeur profonde des productions d'art ou de pensée. A qui fera-t-on croire pourtant, quelques opinions politiques, religieuses, littéraires ou artistiques que l'on puisse avoir, qu'un Bourget, qu'un Maurras, qu'un Barrès, qu'un Zola, qu'un Jaurès, qu'un Anatole France, qu'un Huysmans — et je ne suis point suspect de réactionnarisme intellectuel si je le suis de libéralisme social — sont des hommes négligeables ? qu'un Massenet ou qu'un Flameng pour peu novateurs qu'ils aient été n'ont point de talent ? qu'un Maurice Denis ou qu'un Bourdelle dont je n'aime point tant et tant d'œuvres qui blessent mon goût, ne valent que moqueries et dédain ? Un peu de compréhension large, que diable !

Et enfin, crions notre dégoût de la parodie, de la blague appliquée à des chefs-d'œuvre. Un jour, dans une matinée littéraire, j'entendis Galipaux débiter drôlatiquement *Après la bataille.* Je ne saurais dire à quel point me peina, me révolta cet accoutrement grotesque d'un des plus beaux poèmes de notre langue. Quoi ! l'émotion, la grandeur, l'enseignement évangélique de cette noble pièce aboutissait à un éclat de rire ! Que diriez-vous d'un anticlérical qui singerait la messe, même si vous tenez cette cérémonie pour puérile ? Galipaux est un artiste de talent, un comique irrésistible, et son action dans ce cas s'affirme d'autant plus néfaste. Non ! ne jetons pas la beauté en risée à la foule comme on jetait jadis un esclave aux bêtes : elle mérite mieux, la sainte, l'unique rédemptrice !

III

Mais il n'est pas que des énergumènes. A côté des jugements fantastiques notés tout à l'heure, et auxquels on pourrait joindre ceux de Heine trouvant Sand et Musset fort supérieurs à Hugo, l'un en prose et l'autre en vers, de Barbey d'Aurevilly pour qui le Maître dénué d'esprit n'est qu'un lion de pendule et n'a que le génie des mots, de Maurras affirmant que le chef du Romantisme ne représente qu'une décadence, d'Anatole France disant que ce poète, démesuré parce que non humain, n'était pas fait pour comprendre et pour aimer, et qu'il fut ivre seulement de couleurs et de sons, de Ch. Morice estimant qu'il y a en ce poète cent poètes qui à eux tous n'en font pas un, de Rémy de Gourmont qui ne voit en lui qu'un orateur, — à côté, dis-je, de ces appréciations simplices, violemment fausses, il en est de plus mesurées qui n'en deviennent que plus dures au grand écrivain.

« Il serait étrange qu'on imposât à notre âge le nom d'un poète qui certes est de premier ordre, décide Jules Lemaître, mais qui représente si imparfaitement la tradition du génie français et qui semble presque en dehors. » Faguet ne voit en Hugo qu'un habile. Fouquier prétend qu'il n'était point sensible. Brunetière, plus sévère pour Baudelaire, et tout en classant Hugo parmi les plus grands lyriques, ne le désigne à notre estime que comme un virtuose incomparable. Henri de Régnier ne croit l'édifice de cette œuvre soutenu que par la force verbale. Doumic

éreinte et Lanson multiplie les réserves. Je reviendrai sur les appréciations des manuels, qui ont une grande importance, à cause de leur immense diffusion...

Est-ce à dire que moi-même je ne hasarde aucune réserve ? J'ai le droit et le devoir d'en faire, tout en admirant le bloc. Je n'ignore nullement les faiblesses hugoliennes. A coup sûr, ce furent des petitesses d'Hugo, brouillé avec Vigny, de transporter au *Paradis perdu* les éloges décernés d'abord à *Eloa* [1] ; d'adresser des lettres admiratives à des poètes dont il n'avait même pas feuilleté les envois ; de bluffer quelquefois ses éditeurs (mais les éditeurs n'ont-ils rien à se reprocher envers les écrivains que si souvent ils exploitent, et la librairie n'a-t-elle pas en fin de compte tiré des fortunes de la vente prodigieuse des œuvres du Maître ?) ; d'avoir eu, comme Balzac d'ailleurs, l'innocente manie d'une origine aristocratique ; d'avoir soigné sa gloire et sa bourse en bourgeois rusé (mais ici le départ est bien difficile entre le légitime et l'excessif) ; d'avoir abusé de son autorité paternelle envers sa fille Adèle (jusqu'à quel point ? et peut-on raisonnablement le rendre responsable de la vésanie où sombra cette malheureuse après un mauvais mariage ?). Et s'il fut trop orgueilleux, il répondra lui-même que son orgueil faisait sa force. Et s'il manque de goût, il reste certain, je l'ai montré plus haut, que ce ne fut là qu'excès de puissance. Et s'il dédaigne de temps à autre l'exactitude historique, scientifique ou philosophique, ne le rachète-t-il pas par une haute intelligence des ensembles, un fourmillement

1. Vigny, en représailles, enleva le nom d'Hugo en tête du *Moïse*.

d'aperçus ingénieux ou profonds ? Et s'il a des défauts littéraires enfin, ceux-ci ne disparaissent-ils pas dans l'éblouissement formidable jailli de son soleil ?

IV

Généralisons un peu. Établissons enfin, et l'erreur où tombent la plupart des juges littéraires, et la manière dont il nous semble qu'ils devraient opérer. Faisons brièvement la critique de la Critique.

La critique est un droit. D'accord. Elle est même une nécessité. Sans critique, nul point de repère ; obligation d'avaler sans broncher les pires productions. Elle est un devoir, notre devoir à tous, parce que le libre exercice de notre intelligence.

Mais veuillons admettre d'abord qu'elle est inférieure à la création. La critique est aisée et l'art est difficile. Vieille vérité. Il n'est que les créateurs pour apprécier leurs pairs. La preuve en est que les vrais poètes ont en général bien jugé Hugo : Lamartine, Gautier, Baudelaire, Banville, Swinburne, Leconte de Lisle, Verhaeren. Mais la critique pourrait être créatrice, si à l'analyse, qui est son fait, elle savait joindre, ce qui n'est pas impossible, la synthèse, qui est le fait des créateurs.

Quoi qu'il en soit, et revenant sur un point exprimé plus haut, je crois qu'il y a, qu'il devrait y avoir, de sa part, des erreurs impossibles. Prendre Montépin pour un grand écrivain est une absurdité trop évidente. Prétendre que Victor Hugo n'est pas un grand écrivain en est une autre, et pire.

Ensuite, il faudrait toujours garder de la déférence

pour les *tempéraments*, quels qu'ils soient. Veuillot, que je n'aime pas, est un tempérament : je le respecte. Mallarmé, qui eut une désastreuse influence, en est un autre. Je ne lui crie point raca. Mais j'avoue ne pas bien saisir le tempérament de Delille. Même indulgent pour lui, je le mets au second plan. Hugo, Baudelaire, Verlaine, Verhaeren, voilà des tempéraments certains, n'est-il point vrai ? Inclinons-nous.

A-t-on, en un compte rendu bibliographique, à parler d'un jeune ? Chercher d'abord s'il a du tempérament, et l'encourager dans le sens de sa personnalité, voilà le devoir du critique. S'agit-il d'un aîné, d'un écrivain classé, voire célèbre ? Tâcher de reconnaître s'il a produit une réalisation, et comment il y est parvenu. Sur les élucubrations mauvaises, ou que l'on croit telles, se taire est préférable à se tromper, ou à aider à une publicité fâcheuse. Et puis, de la courtoisie, toujours et pour tous.

J'en arrive aux manuels. Question grave... Ils apportent aux jeunes gens des jugements tout faits, et la plupart de leurs lecteurs, confiants dans leur autorité, souvent trop paresseux pour les rectifier selon leur propre réflexion, gardent à jamais l'empreinte d'eux reçue. Or, comment procèdent la plupart des auteurs de ces vade-mecum répandus à des milliers d'exemplaires ? Ils commencent, en général, une fois les ensembles donnés, et en abordant les auteurs, par des sévérités, pour achever sur quelques approbations. L'on y devine presque toujours la tendance vaniteuse du pédagogue qui s'imagine se grandir, se donner de l'importance en rabaissant en premier lieu son sujet à sa propre petite hauteur pour lui décerner ensuite bienveillamment quelques

laudes. Mais admettons un instant leur sincérité excellentes leurs raisons de départager le bon grain et l'ivraie afin de rendre service aux élèves. C'est à coup sûr la méthode inverse qui siérait. Ce qu'il fau drait tout de suite apprendre à l'enfant, c'est la recon naissance qu'il doit à ces grands bienfaiteurs : nos génies. Ce qu'il faudrait, donc, c'est débuter par le motifs d'admiration, par un bref et solide exposé de splendeurs, des apports, du caractère esthétique du maître étudié. Après quoi, viendraient les réserves respectueuses, faites — et le dire — non pour démo lir, amoindrir, mais pour montrer les défauts litté raires que l'on doit éviter. Alors on passe du particu lier — l'homme à vénérer malgré tout — au général les fautes regrettables où nul ne doit tomber.

Voilà, me semble-t-il, le chemin d'un bon enseigne ment de notre littérature, ou de notre art. Chose cu rieuse : quand il s'agit d'un savant, il ne vient jamai à l'idée du pédagogue de critiquer sa vie ou son carac tère ; il s'en tient à ses travaux et découvertes. Pour quoi les malheureux créateurs de beauté n'ont-il point le même traitement, et croit-on devoir être s dur pour eux avant de leur rendre hommage ? Ah que je voudrais au contraire, le manuel fermé, qu l'enfant ouvrît son cœur, et se mît à aimer tous ceux qui nous apportèrent le divin élixir, afin d'aimer, à travers eux, la Beauté elle-même !

...Car, au demeurant, cela seul compte, et c'es parce que Victor Hugo fut un grand ouvrier d beauté, que, fermant les yeux sur de menues erreurs je le salue si bas.

CHAPITRE X

CONCLUSIONS

I

Je connais une jeune fille qui déteste Victor Hugo, ce qui ne l'empêche pas d'être charmante. Pourquoi cette hostilité ? Elle fréquente un ami du cousin du petit-fils de je ne sais quel éditeur belge que Victor Hugo aurait ruiné. Cela suffit. Elle ignore, autant que moi d'ailleurs, de quoi exactement il retourne. Aussi bien, la chute d'une maison de commerce comporte mille responsabilités. Mais il plaît à ma jolie hugophobe de n'en retenir qu'une, et de ce fait très vague d'en déduire la noirceur d'âme du poète, et de cette noirceur d'âme aussi nettement établie, d'en déduire l'insincérité, partant la pure réthorique de toute l'œuvre. De là à mépriser celle-ci il n'y a qu'un pas, et en fin de compte Hugo n'est qu'un fort petit personnage pour elle dans l'histoire des lettres françaises.

Je lui joue parfois la farce très facile de lui réciter du Maître une page d'elle inconnue — car il faut dire que détestant l'écrivain par principe, elle l'a pratiqué

fort peu, et sans lui en nommer l'auteur. Je lui analyse les beautés du morceau, et naturellement les lui fais avouer. La signature révélée, tout s'écroule, et à notre rencontre d'après, elle est hugophobe, impénitente et délicieuse, comme devant.

Ce livre, je le crains, ne convertira guère d'hugophobes et ne fortifiera qu'à peine les sentiments des hugophiles. D'abord, parce que le parti pris nous infeste. Ensuite, parce que le privilège des tempéraments très marqués est d'entraîner des irréductibilités de haine et d'affection. Se bat-on autour d'Edmond About ou d'Arvède Barine ? Enfin, parce qu'il y aura toujours deux sortes d'esprits, ceux qui n'aiment pas voir heurter la Règle, ou plutôt *leur règle*, faite d'un certain ordre, d'un certain goût, d'une certaine logique — par eux décidée bonne, et ceux qui donnent au Génie le droit de bousculer de ses ailes la Règle, voire leur règle à eux, et qui ne mésestiment pas un homme qui choque leurs propres conceptions. Je suis de ces derniers, est-il nécessaire de le dire, et sais admirer un Barrès dont je n'ai point les idées politiques, un Zola dont je n'ai point les idées littéraires, un Huysmans dont je n'ai point les idées religieuses. Oui, deux sortes d'esprits : ceux qui tendent à rejeter et ceux qui tendent à accepter, les répulsifs et les attractifs, les sympathisants et les antipathisants. Je me range parmi les sympathisants parce que je crois à la supériorité de l'amour, qui est jouissance et qui est fécondité.

II

Victor Hugo est un poète immense, à mon avis le plus grand des nôtres, à supposer même qu'il ne soit qu'un splendide aboutissement du lyrisme classique, — le mot « classique » entendu dans son sens le plus large, englobant notre poésie depuis l'époque de Malherbe jusqu'à l'époque où Jules Laforgue, Gustave Kahn et quelques autres essayèrent une essentielle transformation, où, avec le vers-librisme, une ère absolument nouvelle de la prosodie commença dont la réalisation maxima n'est pas atteinte encore, si l'on veut admettre qu'elle n'a pas avorté.

Victor Hugo est un grand dramaturge, non seulement par la magnificence de son verbe et l'originalité de sa facture, mais aussi par sa doctrine aussi impossible à rayer de notre littérature, de quelque façon qu'on le juge, que les mystères médiévaux, les tragédies cornélio-raciniennes, les pièces bourgeoises de Dumas ou d'Augier, le théâtre de Paul Hervieu, de François de Curel ou d'Henry Bataille.

Victor Hugo est un grand romancier, et qui égale les meilleurs par sa forme prestigieuse et son fond symbolique, par son imagination, sa composition, et la valeur sociale de ses livres dont on fait aujourd'hui plus grand cas que jamais.

Victor Hugo est un grand critique, non pareil sans doute à nos bibliographes de profession, à nos fabricants de manuels, mais parce qu'il a dans son *William Shakespeare*, dans maints morceaux épars (depuis *Littérature et Philosophie mêlées* jusqu'au *Post-*

Scriptum) abordé les hauts problèmes de la critique, marqué le rôle des juges littéraires, abondé en aperçus étincelants sur toute la littérature française, défendu le Romantisme avec une ardeur exempte d'injustice pour le Classissime qu'il comprit à merveille et mieux infiniment que les propres chevaliers servants de celui-ci, exploré enfin le Génie d'une plume elle-même géniale.

Victor Hugo est un grand historien quand il lui plaît d'aborder l'histoire, et des esprits avertis comme Gabriel Monod n'ont pas craint de lui faire sa place en ce temple spécial où règnent les statues des Michelet de tous les pays et de tous les temps. Sa conclusion du *Rhin*, *Napoléon le Petit*, *Histoire d'un Crime*, et tant de chapitres de ses romans, et tant de reconstitutions dramatiques, et tant de récits vivants sont des évocations et des enseignements qui honorent largement cette branche littéraire ([1]).

Victor Hugo est un épistolier délicieux, un charmant conteur, un voyageur-écrivain entre tous exquis et puissant, un orateur qu'il faut classer de pair avec les plus illustres, un mémorialiste suprêmement original.

Il est tout cela. Il l'est avec un art constant. Il l'est avec un pullulement de chefs-d'œuvre. Si cette diversité fabuleuse, presque partout le premier ordre,

1. A noter sa grande intelligence de l'histoire, qui est la marque même des Michelet, des Quinet, etc. Un seul exemple : Comme il a bien saisi les causes du grand duel entre l'Angleterre de Pitt et la France de Napoléon ! Derrière Napoléon qu'on charge des responsabilités des guerres de l'Empire, il dénonce Pitt, et avec quelle vigueur, quelle logique ! Derrière la guerre actuelle il aurait, lui aussi, trouvé les vrais coupables qui ne sont peut-être pas ceux que désignent nos simplistes...

ne suffit pas à le compter parmi les cinq ou six maréchaux des Lettres, je me demande ce qu'il faut à messieurs les difficiles.

Victor Hugo est notre Homère, notre Dante et notre Shakespeare. Il est grand par la norme de son ascension, par son unité de vie et d'œuvre, par la claire volonté qui l'enflamme. Il est grand, il est immortel parce qu'il reste étonnamment vivant parmi nous. On s'en aperçut une fois de plus au cours de cette guerre où son nom revint maintes fois sous les plumes. Musset, Vigny, Lamartine nous paraissent vénérables mais lointains déjà. Lui nous demeure proche. Et voici trente ans passés qu'il est mort. Trente ans pendant lesquels disparurent Leconte de Lisle, Verlaine, Hérédia, Sully Prud'homme, Dierx, Coppée, Mendès, Rodenbach, Samain, Moréas, Verhaeren, Rostand — auréoles qui semblent peu à peu pâlir, — très inégalement d'ailleurs — tandis que la sienne étincelle toujours pareillement. Nous avons à son endroit la sensation d'une chaleur qui a survécu au refroidissement terrible du tombeau.

C'est qu'il a touché, sans nul doute, non seulement le fond de l'âme humaine, mais, ce qui nous importe en ce moment, le fond de l'âme française. N'en déplaise à Jules Lemaître, il fait partie de notre tradition, et profondément. Un simple détail : alors que Leconte de Lisle savantifie le nom de ses héros et jongle avec les Qaïn, Hugo dans la *Légende* conserve pieusement les beaux vieux noms français. S'il n'eût été si français d'ailleurs, les Gœthe et les Heine l'eussent mieux compris, car c'est un certificat de racisme que l'intraductibilité. Immortel encore, Hugo, parce qu'il a devancé bien des mouvements, bien des idées de son temps, qui ne devaient se

développer largement que plus tard ; de sorte que si l'on peut lui contester le titre d'annonciateur, on ne peut lui contester celui de vulgarisateur, mais vulgarisateur au temps des aurores, quand il y a mérite et danger à l'être, vulgarisateur si personnel qu'on est bien tenté de lui attribuer les idées qu'il défend et pénètre tellement de son souffle ! Balzac est dans son cas, phare projetant de l'aveuglante lumière sur la société qui le devait suivre. Balzac, comme Hugo, est un de ces morts-vivants augustes devant lesquels il n'y a pas à douter qu'on se trouve en présence du génie. Je crois que Rosny connaîtra cette survivance...

Hugo ne disparaît point peu à peu comme tant d'autres astres plus ou moins justement lumineux au ciel capricieux de l'esprit public. Sa clarté ne faiblit pas, et c'est maintenant, bien plus qu'en 1885, qu'on s'aperçoit combien il est prodigieux.

III

Il m'apparaît comme le type même de l'homme de lettres. On n'a pas assez tendance à juger nos écrivains à ce point de vue, tenté qu'on est, je l'ai déjà dit, à les vouloir exceptions, phénomènes. Un écrivain est et doit rester un homme. Il faut donc le replacer parmi nous, au sein de la société qu'il coudoie, à laquelle il fournit du plaisir intellectuel, et dont il a le droit de vivre — donnant donnant — comme le député qui lui fabrique des lois, l'artiste qui lui décore ses maisons. Nous ne sommes plus au

temps où l'aveugle Homère errait sur les routes, au temps des troubadours ; — encore les troubadours étaient-ils hébergés par les châtelaines qu'ils charmaient et qui le remerciaient d'un bon souper, d'un bon gîte, et parfois du reste. Depuis Virgile (le premier « homme de lettres » travaillant sur documents dans son cabinet et répandant ses œuvres), la littérature est devenue peu à peu fonction sociale. Longtemps, trop longtemps chez nous, citoyen d'ordre inférieur, l'homme de lettres était valet des princes. Nous devons remercier Voiture d'avoir cassé de telles chaînes et mis ses confrères à leur vraie place.

Aujourd'hui, poètes, dramaturges, romanciers, publicistes, font partie de la civilisation moderne, au même titre que les architectes, les ingénieurs, les industriels. Mais ils n'ont pas su s'organiser. Ils ont dédaigné de former un sérieux syndicat comme celui des charpentiers ou celui des cheminots [1]. C'est une erreur de leur fierté mal placée qui fait que leurs jérémiades n'émeuvent pas. Seule, une catégorie d'entre eux osa le franc associationnisme, celle des journalistes. Les littérateurs n'ont que cette Société des Poètes Français que j'eus le courage (il en fallait assez en 1901) de fonder avec quelques amis, et qui vit peut-être un peu trop loin de l'éclat qu'elle devrait et pourrait avoir, ces deux sociétés de Dramaturges et cette Société des Gens de Lettres qui ne sont point encore les organes qu'il faudrait pour la défense de leurs participants. J'aime beaucoup la Société des Gens de Lettres, dont je fais partie, et qui dernièrement tentait un si sérieux ef-

1. Ils sont en train de s'y mettre.

fort d'évolution en revisant ses statuts [1]. Ce n'est pas la faute de son comité, mais celle de ses membres et de tous ceux qui n'y adhèrent point, si elle n'a pas la force qu'on lui souhaiterait. Or, elle nous garantit insuffisamment de l'exploitation, nous qui avons des patrons tout comme les ouvriers. On s'est fort moqué de moi quand j'ai uni les poètes en corporation. La chose est cependant faite et paraît maintenant naturelle. Je voudrais que devînt aussi naturel un Syndicat des Lettres si solide, si puissant (parce que groupant la quasi-totalité des producteurs) que nous puissions obtenir des prix de série comme en ont les manuels, que nos labeurs ne fussent jamais gratuits dès qu'acceptés, que des grèves — oui, je vais jusque-là — nous fussent possibles devant une mauvaise volonté évidente de nos employeurs. Au bref, je rêve une Bourse du Travail Intellectuel. Ne sommes-nous pas un prolétariat qui fait vivre un certain nombre de gens, et tout aussi utile que celui qui manie la lime ou la faux, et qui en retour a droit à la vie ?

Je connais les objections, les obstacles, et l'individualisme dressé devant toute esquisse d'enrégimentation, et l'amateurisme envahissant, et les difficultés d'évaluation. Je pose seulement ici un but, avec le vague espoir qu'on l'atteindra [2].

Revenons à Victor Hugo, qui présida la Société des Gens de Lettres, et tant d'autres groupes. Ces présidences expliquent, justifient son entente en

1. Depuis que ces pages ont été écrites, un effort de véritable syndicalisme est tenté.

2. Surtout s'il y a entente avec la Fédération du Livre, voire avec la Confédération Générale du Travail.

affaires. Et voilà une raison pour ne pas lui reprocher, nous, hommes de lettres, cette entente où il fut virtuose, comme en maintes matières. Il faut s'expliquer une fois pour toutes à ce propos. La littérature, disons-le hardiment, ne se déshonore pas, *une fois réalisée en art*, en se réalisant en affaire. Le danger, le crime, c'est de réaliser la littérature en affaire seulement, c'est-à-dire d'écrire dans un but uniquement commercial. Mais écrire dans un but d'art, et rendre *ensuite* l'œuvre productive, n'a rien qui heurte la dignité. De fait, c'est hypocrisie de la part des écrivains qui s'indignent de l'habileté d'un confrère à exploiter ses œuvres, puisque eux-mêmes, en général, manifestent le plus vif plaisir à voir le retirage de leurs livres.

L'homme qui fait profession de littérateur, qui vit de sa plume, est dans la norme. Hugo fut un maître professionnel de la plume. Il n'y a lieu ni de l'en féliciter ni de l'en blâmer. Ceci n'est plus de la littérature et ne nous regarde pas. S'il n'avait pas réussi, nous dirions tant pis, comme nous le disons pour Lamartine, Villiers de l'Isle-Adam, Verlaine. Il a réussi comme Voltaire, Daudet, Zola. Nous disons tant mieux. Sa mission est en dehors de sa réussite. Mais qui lui en voudrait d'avoir réussi sa mission ? Ce n'est point si mal, *la profession de penseur !*

Professionnel, Hugo fut très fort. Cela prouve simplement son intelligence. Au surplus, n'exagérons rien. Il connut les difficultés des débuts, la mansarde, le dîner qu'on remplace par un somme, et ce n'est, je l'ai dit, qu'assez tard qu'il gagna des écus. Il reste un exemple aux adolescents enclins à se dépiter de l'indifférence publique. Il comprenait qu'il faut donner beaucoup à la Société pour en recevoir quelque

chose. A outrance, il persévéra, força le succès. Certes, il eut des chances, ignora la tyrannie familiale d'autant plus néfaste qu'elle affecte plus de sollicitude, connut des heures, des scènes exceptionnelles, frôla, vécut parfois même les grands drames de l'histoire. Mais ces émotions, ces visions, il fallait savoir les rendre littérairement. C'est à quoi il parvint très vite, à cause de ses dons, à cause aussi, on l'avouera, de son application, de sa ténacité, de son ardeur à se perfectionner. Il n'était point de ces jeunes pontifes dont nous avons encore dans les oreilles la suffisance ridicule, déclarant à vingt ans leur évolution finie, et se retirant sous la tente à trente-cinq, amers, et au vrai « vidés », mais affichant leur désillusion vaniteuse.

Hugo n'était pas vaniteux, mais il était orgueilleux, de cet orgueil qui le fit rester toujours égal à lui-même, de cet orgueil qui l'empêcha de publier toute sa production de son vivant, ruse devant laquelle on ne peut que s'incliner. Et ce qu'il laissait en posthume n'était point fond de tiroir, râclure littéraire, mais pages qu'il savait très belles. Qu'on en évoque la moisson : vers superbes de *Toute la lyre*, relations de voyages dignes du *Rhin*, délices du *Théâtre en liberté*, splendeurs épiques de *la Fin de Satan* et de *Dieu*, souvenirs adorablement contés de *Choses vues*, sublimes rêveries du *Post-Scriptum à ma vie.* Cet homme extraordinaire voulait donner, et il y parvint, *la sensation qu'il ne déclinait pas, la sensation qu'il se voulait immortel.*

Hugo a *fait* son immortalité. Trait de génie, bien à lui, car je ne connais personne qui ait à ce point songé à se survivre, pensée suprême d'un homme de lutte et d'un homme d'art. Une pensée si constante fut

comme ces corsets que des vieillards mettent afin d'éviter aux autres le spectacle toujours triste de la déchéance. Et comme le vert vieillard qu'était le poète de *la Légende* avait peu à faire pour se tenir droit, il restera, mieux, il est resté dans nos esprits pareil à un formidable chêne, mort debout, et dont les rameaux pourtant, ô miracle ! ne périssent point...

IV

J'ai essayé l'esquisse de l'âme romantique, ou plutôt de l'âme hugolienne selon la formule romantique, si vibrante de beauté et d'une tradition si française encore que renouvelée, et d'une sincérité si violente, d'une sociabilité si émue. On a tenté d'autres formules d'âme poétique si je puis ainsi m'exprimer, et avant, et surtout depuis. Depuis, cela nous intéresse principalement. Il y eut le poète parnassien qui prétendit revenir à la pureté formelle, et je veux bien qu'il y ait eu lieu de réargir contre l'échevelé (encore, que n'a-t-on pas vu depuis trente ans en ce sens !), contre le négligé des sous-romantiques, mais je ne crois pas que le suprême artiste Hugo ait à recevoir de personne des leçons d'esthétique et de prosodie, et je souhaiterais vivement que ses successeurs eussent tous autant que lui respecté la langue et le vers français. Il y eut ensuite, à partir de 1885, des doctrines multiples dont le recensement fantastique [1] a

1. Symbolisme, Vers-librisme, Décadentisme, Magnificisme, Magisme, Romanisme, Paroxysme, Esotérisme, Naturisme, Jammisme, Synthétisme, Somptuarisme, Intégralisme, Humanisme, Néo-mallarméisme, Impulsionnisme, Néo-Roman-

formé ce volume dont j'ai parlé, qui parut en 1914, et fut encore suivi de divers manifestes comme celui du « Cérébrisme » dont je dirai tout à l'heure un mot.

Je crains bien que de tous ces mouvements il ne reste qu'un mouvement, de toutes ces innovations, une innovation : le mouvement symboliste, l'innovation vers-libriste. Au moins pour la période 1885-1914, soit trente ans d'une littérature à laquelle succédera peut-être quelque chose de nouveau, formé de la résultante des dernières agitations et de l'enseignement de la guerre.

Je crains plus : que le véritable apport du Symbolisme, comme l'a dit Gustave Kahn, se résume au vers-librisme, car le Symbolisme ne me paraît pas avoir versé dans l'esprit même des Lettres un vin vraiment nouveau. Il n'a essayé que de changer la forme du vase...

Sans reprendre de vieilles querelles, je résumerai ici ma pensée tant de fois exprimée sur la question du vers libre. A mon avis, et d'un mot, c'est un *vers anarchique*. Il a pour lui, comme l'anarchie, la logique, une logique mortelle. Allez au fond de l'anarchie. Vous ne pourrez pas la contredire, car il est très vrai que les hommes sont égaux devant la Vie et devant le Néant, qu'ils sont libres et que nul ici-bas n'a le droit de commander autrui ; il est très vrai que chacun ne relève que de sa conscience, que le roi, le maître, et le prêtre, et Dieu, sont des créations arbitraires, inventées par les uns pour mettre les autres

tisme, Unanimisme, Artistocratisme, Visionnarisme, Futurisme, Primitivisme, Sincérisme, Intensisme, Néo-Classissisme, Floralisme, Dramatisme, Simultanéisme, Impérialisme, Dynamisme, Sérénisme, etc.

en esclavage ; il est très vrai qu'il n'y a pas de code qui soit justice, de morale qui soit absolue, de droit paternel, de propriété inviolable ; il est très vrai que tous les briseurs de préjugés et de chaînes ont raison contre la coalition des fouets, des cagoules, des balances thémisiennes, des épées et des potences. Mais, retournez au fond de l'anarchie. Et avec effroi vous verrez que, niant la hiérarchie, l'obéissance, la loi, la morale, la Société enfin, elle rend cette Société même impossible, non seulement à cause de l'imperfection, voire de la méchanceté humaines, mais à cause aussi du conflit fatal de millions de libertés en présence, et dont chacune logiquement doit se vouloir sans limite.

Allez au fond du vers-librisme. Il est très vrai que rien ne nous force à suivre la tradition, même en la renouvelant, que rien ne nous oblige à admirer tel ou tel maître d'hier ou d'aujourd'hui, ni à suivre des règles prosodiques, pas plus d'ailleurs que des règles de grammaire ; il est très vrai qu'aucun juge ne peut nous dicter sa façon de voir et de sentir en littérature, que nous sommes libres de pratiquer ou non la césure, l'élision, la rime, de faire des vers de vingt-cinq syllabes, des vers blancs, des vers qui sont des proses rythmées ou simplement coupées en tronçons. Il est très vrai que nous avons le droit d'inventer des rythmes, des mots, une syntaxe, comme certains peintres nouveaux ont pris le droit de supprimer la perspective, de désarticuler les corps, ou de mettre sept pieds à une statue pour marquer mieux qu'il s'agit de représenter un coureur. Oui, tout cela est très vrai. Et Kahn, et Gourmont, et Souza ont des démonstrations irréfutables... Mais retournez au fond du vers-librisme. Et convenez que si nulle dis-

cipline n'est nécessaire, nul criterium ne demeurera, que si aucun maître n'est plus reconnu, sera maître qui voudra, que chaque fantaisie, turpitude, extravagance peut être étiquetée chef-d'œuvre, que n'importe qui pourra nous imposer n'importe quoi, qu'il nous faudra accepter toute formule comme toute tentative, et que par ainsi nous allons à une mort littéraire certaine, comme l'anarchie nous conduirait à une mort sociale inévitable.

N'arguez pas que le public jugera, que l'avenir fera le départ du mauvais et du bon, *puisque vous abolissez le principe même du choix !* Vous l'abolissez en disant que le poète doit s'exprimer selon *son* rythme, formule devenue courante au point que la contredire paraît quasi-blasphématoire. Or, s'il s'exprime selon *son* rythme, vous n'avez aucun recours contre lui. Chacun, du plus génial au plus ignare, au plus grotesque, vous dira qu'il a son rythme, à lui, et sa langue, et sa philosophie ; et vous vous enlevez le droit de le juger, de choisir entre ces mille pontifes qui chaque année se sculptent à eux-mêmes leur saint-siège. Déjà la tâche du critique, normalement contraint à lire deux ou trois mille volumes par an, était surhumaine. Elle devient maintenant impossible devant les trois mille grands hommes qu'il doit saluer successivement sans se permettre une observation sur leurs formules individuelles, chacune incontestable puisque expressive d'une « indiscutable » personnalité.

Je ne ris point. Qui s'est mêlé aux cénaculets pullulant de Montmartre à Montparnasse et de Vaugirard aux Batignolles, constatera l'insupportable vanité, résultat premier de cet état d'esprit créé par les esthètes de 1885. Mais en dehors de ce défaut

qui n'est pas un argument, l'argument se précise. Cette liberté forcenée en art (Hugo, ne l'oublions pas, n'a jamais revendiqué qu'une *liberté disciplinée*), présente les dangers mêmes de la logique poussée jusqu'à l'absolu. Au nom de cette absolue liberté, nous avons connu en art des hurlements de couleurs, des tortures de lignes, des casse-têtes chinois, des hideurs effarantes dont on nous a défendu de dire que c'était erreur, folie, insulte à la beauté, sous peine de passer pour philistins, « passéïstes » encrassés. Au nom de cette absolue liberté, nous avons connu en littérature des abracadabras, des charades, des rythmes et des vocables incompréhensibles dont on nous a défendu de prétendre que c'était antifrançais, inadmissible et ridicule, sous peine de passer pour réactionnaires infâmes et bourgeois sans culture.

Qu'y a-t-il au fond de tout cela, outre probablement bien du puffisme, et bien de l'impuissance ? Il y a la *prédominance de l'imagination.* Rien de facile comme d'imaginer une théorie, comme d'aligner des charabias, comme de fabriquer du bizarre. Quelques attitudes et quelques coups de gueule, un peu d'argent et de camaraderie de presse font passer facilement ces débauches de la Folle du Logis au plan des innovations. On trouve toujours des critiques pour expliquer, des snobs pour admirer, des sots riches pour acheter. La farce est jouée... au moins pour un temps.

J'ai dit : prédominance de l'imagination. Il faut ajouter : excès d'intellectualisme (en mettant évidemment à part les imposteurs). Cet excès, chose curieuse, est revendiqué par les signataires du dernier manifeste qu'il m'a été donné de lire avant la guerre, celui des Cérébristes, paru le 9 février 1914

dans le *Figaro*, journal si accueillant aux pires théories esthétiques d'essence anarchique, et si réfractaire au moindre libéralisme philosophique, religieux ou social. Et si je cite celui-là plutôt que les autres, c'est qu'il me semble résumer les tendances de toute une élite, englober les plus retentissants et récents efforts de rupture avec la tradition, réunir en faisceau les arguments qui fomentèrent, dans ces dernières années, le futurisme, le fauvisme, le debussysme, le cubisme, le métachorisme, pour ne citer que quelques-unes des expressions, en littérature, peinture, musique, sculpture et danse, de l'inquiétude moderne.

Or, toutes ces manifestations, pour qui les suivit de près, avaient un mot d'ordre, celui même du Cérébrisme : place à l'absurde ! « L'absurde est du réel non encore né, non encore compris... L'absurde doit devenir la directive des nouveaux efforts, tous dominés exclusivement par l'intellectualisme... L'art se cérébralise progressivement et intensément. »... Et je retiens particulièrement ce mot : « Un large fossé est désormais creusé devant romantiques, parnassiens et symbolistes dont l'art cérébral fut impur et amoindri par les visions sentimentales du passé. »

Les Cérébristes veulent intellectualiser la sensibilité et sensualiser la cérébralité. Cézanne, Van Gogh, Gauguin sont leurs maîtres en peinture, Rodin en sculpture, Debussy en musique, Rimbaud, Mallarmé en poésie. « L'œil ne voit que lorsque l'esprit le mène ! » s'écrient-ils. Ils sont, de parti pris, des *déformateurs*, et saluent de ce fait Michel-Ange comme le grand Ancêtre.

Au résumé, passer, en art, du plan sentimental au

plan cérébral, voilà le saut qu'il faut accomplir. C'est net, c'est clair. J'aime cette franchise. Je ne me trompe donc point en faisant du Symbolisme une simple évolution du Romantisme par le fond. Par la forme, quand il est vers-libriste (il ne l'est pas toujours, témoin Samain) il franchit le fossé, il rejoint nos ultras. Et ainsi rien de plus lumineux dans cette situation longtemps nébuleuse.

Nos ultras, qui pendant la guerre même ont repris la lutte, répudient donc, et non sans brutalité, d'une part la Sensibilité, de l'autre la Nature. Je ne sais si leurs chefs de file et leurs thuriféraires ont suffisamment réfléchi à ceci : rompre avec la Sensibilité, c'est rompre avec le Cœur ; et rompre avec la Nature, c'est rompre avec la seule vérité dont nous soyons sûrs. Se jeter ainsi délibérément hors du destin humain m'apparaît terriblement dangereux. Devant cette perspective, ou plutôt devant ce précipice qui m'épouvante, parce que, très gravement, et non dans la rigolade des blagues de cabaret, je mesure le péril, ils me permettront de m'arrêter court.

Pour l'esthétique, pour la morale même, une telle conception m'inquiète qui perd tout point d'appui, tout criterium, qui fait bon marché de tous les génies, de toutes les expériences du passé, qui rebâtit ou du moins prétend rebâtir tout le temple de l'Art depuis ses fondations, qui enfin détruit le vieil équilibre des trois facultés : intelligence, sensibilité, volonté, en abat une qu'il remplace par la basse poussée luxurieuse, et nous jette à la face, comme un outrage, tout ce qui mettait, par la bonté, un peu de douceur dans la farouche aventure humaine.

Et il n'y a pas à s'y tromper. Les aboiements et les coups de poing de M. Marinetti, grand apôtre de tous

les futurismes, son dédain de la femme, son amour de la guerre, ses vociférations contre la Venise de nos rêves, tout cela est bien dans cet esprit nouveau qui produit les monstres de M. Archipenko. Je me permettrai à peine de renouveler la remarque jadis faite pour les vers-libristes, à savoir que la plupart de ces novateurs ne sont pas des Français. L'accusation de météquisme m'a toujours paru de second ordre en ces matières, celle de germanophilie (uniquement esthétique, bien entendu), gratuite injure également. Néanmoins, il est bon, sans y attacher d'importance, de relever le son étranger que rendent plusieurs de ces noms qui faisaient quelque tapage en ces ans derniers. Et je reviens à ma constatation : c'est par grands coups de balancier que procède l'Esthétique comme d'ailleurs la Politique, la Religion... A l'âge classique, le coup de balancier emportait l'âme française vers la Raison. L'âge romantique la ramena vers le Sentiment. L'âge nouveau la reporte vers l'intellectualisme, et ceci correspond à notre monde industriel, pratique, égoïste, mercantile, que couronne la guerre, ce qui n'est peut-être pas la meilleure preuve de son excellence. Les Cérébristes doivent s'attendre à ce que le balancier leur brûle un jour la politesse, et rejette l'homme vers les suprématies du Sentiment.

Aussi bien, les possibilités de l'art d'hier sont-elles épuisées qu'on les veuille remplacer par celles d'un art totalement nouveau ? Beaucoup de gens protesteront avec moi. La prétendue décadence, sujet périodique pour plumes grincheuses, fait partie de l'arsenal politique du clan des éternels contempteurs de notre régime et de notre esprit libéraux, et par principe de l'arsenal argumentaire du clan des renverse-tout. A entendre les uns et les autres qui se donnent

la main contre l'évolution normale des traditions, la France se meurt, mais pour ceux-ci de timidité, pour ceux-là d'audace ! Je vois au contraire, pour ma part, et un peu partout, un noble effort de rénovation [1]. Je vois qu'il y a beaucoup encore à réaliser avant de tout remettre en question. D'ailleurs, considérez les mouvements lilliputiens qui tour à tour surgissent pour conquérir le Monde. Ils se suivent de près. L'un n'a pas fini d'esquisser son geste sur le petit bateau qu'il monte, que l'autre le jette à l'eau et fait de grands signes pontificaux ; vite un autre survient, renverse ce faux prophète et clame son rôle messianique. Hugo, géant sur son roc assis, dans un coin, regarde et sourit. Et comme il nous paraît sage, ce révolutionnaire !

Nos novateurs outranciers oublient ce que le Maître n'oublia jamais, quoi qu'on en ait pu dire : la mesure. La mesure, qualité française entre toutes, et qu'on trouve au fond des révolutions esthétiques qui se sont réellement imposées. Mesure dans le gothique au roman substitué, dans la renaissance détrônant l'ogival... Mesure dans Malherbe et dans Watteau. Mesure dans Berlioz et Delacroix malgré leur fougue, dans Carpeaux malgré son bouillonnement de vie, dans Hugo dis-je, malgré son titanisme.

Je semble avoir affirmé le contraire en mainte page précédente, et libéré le génie des chaînes de la mesure. Que non pas. Le génie sait précisément le coup d'audace qu'il faut pour révolutionner, et le coup de sagesse qu'il faut pour que cette révolution donne son rendement maximum sans tomber dans l'absurde. Il y a un point en effet où l'audace arrive au bord de

1. Affirmé dans la multitude des revues d'avant-garde.

l'absurde. Encore un pas, et c'est la chute au ridicule, plus terrible que la chute au silence. Le génie ne franchit point ce rebord extrême de la liberté.

C'est sur ce rebord qu'on voit se dresser les nobles téméraires qui s'appellent, chez nous, Verlaine, Manet, Rodin. C'est au delà de ce rebord qu'on voit Mallarmé et ses succédanés, Marinetti et ses amis « bruitistes », Archipenko, ce blasphémateur qui *invente* des formes humaines ; c'est au delà qu'on verra les Cubistes s'ils ne veulent point revenir à la vérité de la Nature, et les Cérébristes s'ils ne veulent point compter avec la vérité du Cœur. Côtoyons l'abîme. N'y tombons pas, comme certains qui ne nous donnent pas le change en appelant cet abîme un fossé...

Quant au Symbolisme, il faut en parler à ce point de vue avec circonspection. Car, au vrai, d'une part, il ajouta au triomphe de la Sensibilité déjà reconquise par les romantiques sur les classiques ; il la porta au maximum de subjectivité pour dire la saveur de l'Univers sur les lèvres du poète ; et d'autre part il permit à celui-ci de se forger, pour réaliser son dessein, une prosodie adéquate à son rêve, c'est-à-dire complètement personnelle et par là délibérément anarchisante (1). Grâce à lui, la poésie pourra désormais traduire les nuances les plus secrètes, les émois les plus cachés, les visions les plus intérieures ; mais grâce à lui le poète s'éloigna des foules et des règles, brisant tout code entre ses mains, dédaignant les grandes préoccupations sociales, creusant un lit profond entre son art et la majorité des lecteurs, et par ce divorce terrible, diminuant, jusqu'au danger

1. Mais ce n'est pas une nécessité. Un symboliste peut rester classique de forme (Moréas).

de l'éteindre, la lumineuse et féconde action de la poésie sur le monde.

Que le Symbolisme soit une réaction idéaliste contre le Parnasse et le Naturalisme, nul doute à cet égard. Par lui le poète s'intériorise dans le Réel, selon l'expression de Tancrède de Visan, ne solidifie plus la réalité mouvante, mais s'efforce de l'exprimer en fonction de son mouvement qui est le rythme même de l'âme ; il donne une *vision centrale* des objets, une réalité absolue et non analytique et relative, et par là, résultat inattendu, échapperait à ce nom même de symboliste qui ne lui convient pas, puisque le symbole n'est encore pour lui qu'une représentation extérieure de ce qui l'émeut.

Le Parnasse a succédé au Romantisme mais n'en dérive pas. Tandis qu'au contraire, je crois avec le savant et subtil auteur de l'*Attitude du Lyrisme contemporain* que le Symbolisme dérive du Romantisme et le continue, le perfectionne même dans le sens de la sincérité, de l'expression totale, de l'émotion profonde. Mais alors on peut dire qu'il n'existerait pas sans la tradition hugolienne, à laquelle il s'enchaîne par le fond. Et ce serait parfait s'il n'avait pas cru devoir rompre avec cette même tradition, totalement, par la forme. Son erreur est d'avoir bouleversé la prosodie au lieu de la faire évoluer, comme je le souhaitais au temps où je fondais avec des amis cette *Ecole française* qui luttait uniquement, flairant le danger, pour cette évolution, pour le *vers libéré*, lequel se contentait d'alléger le code prosodique de ses derniers illogismes au lieu de le casser, loi de pierre prétendue inutile, aux pieds de la Fantaisie individuelle érigée en reine.

Cette fantaisie nous valut les pires médiocrités,

gâta le génie d'un Verhaeren, faillit tuer la poésie en l'aristocratisant.

Pour moi, j'aime Hugo parce qu'il voulut demeurer à la fois *artiste* et *populaire*, parce qu'il sut que la beauté *française*, claire et accessible à tous, n'en reste pas moins beauté pour cela, parce qu'il sut fondre tradition et nouveauté dans le creuset d'une originalité sans extravagance, parce qu'il respecta la *forme.*

Non pas la fôôrme, comme ont dit en blaguant ceux qui ne voient que le côté superficiel et changeant de l'art, que les extériotirés des religions, que les convenances routinières. Mais la forme respectueuse de l'essence de l'art, de l'esprit et non de la lettre, de l'éternel et non du transitoire. En peinture, on se fait mieux comprendre à ce sujet. C'est ainsi que Delacroix, Ingres, Puvis, Manet, Signac, Van Rysselberghe, pour si différents qu'ils soient, ne heurtent pas l'œil d'un amateur d'art sans parti pris, lequel au contraire renâclera devant les charades cubistes, orphéistes et autres de la nouvelle génération. Là, en effet, on simplifie plus ou moins le dessin, on a des théories coloristes plus ou moins curieuses, mais on vénère la divine ligne, base même de tout art plastique. Ici on ose détruire la ligne, — et tout s'écroule.

La forme, en littérature, est sans doute moins précise. Car enfin, du vers libre peut être clair, et il suffit de ne pas l'appeler vers, de ne pas le disposer à la mode ordinaire, pour obtenir un morceau qui peut, après tout, plaire par ses images et son harmonie (tandis qu'on aura beau mettre certains tableaux cubistes à l'envers, ou les regarder de côté, ou de loin, l'énigme ne s'éclaircira pas). Néanmoins, il y a un minimum de règles qui font qu'un poème est ou non

écrit en vers, possède ou non cette musique spéciale qui le distingue de la prose, mérite ou non d'être classé dans la série particulière dite Poésie française. Je crois qu'on peut libérer encore le vers classico-romantique de quelques codifications peu soutenables. Ce que j'appelais, il y a vingt ans : *vers libéré*, semble d'ailleurs avoir conquis la masse des rimeurs restés dans la grande tradition. Mais encore une fois, il y a un rebord au delà duquel le vers ne peut plus se nommer vers. Hugo, certainement, se fût rendu aux raisons que nous donnions pour faire faire un pas encore à la prosodie française, sans risquer le précipice du vers libre. Mais j'en ai dit assez, car mon intention n'est point de reprendre une querelle qui nous entraînerait loin.

Je pense, pour finir, que c'est donc à la tradition romantique qu'il faut nous rattacher, sans nous immobiliser dans sa forme, mais en respectant la Forme, sans nous astreindre à sa pensée, mais en respectant la Pensée, et particulièrement la pensée française, claire, hardie, novatrice et génitrice, effroi des fantômes, flambeau des humains.

V

En vérité, oui, plus j'y songe, plus il m'apparaît que le Symbolisme a continué le Romantisme, par le fond. J'ai montré précédemment comment le sens de l'amour, de la mort, de la douleur, de la nature, de l'humanité, avaient successivement imbibé notre lyrisme, comment le Romantisme à ces éléments ajouta une certaine religiosité, un plus large

altruisme, une immense rêverie. Le Symbolisme, lui, ajouta un sens plus profond des correspondances secrètes de l'univers et de l'homme. Je l'ai dit, ne parlons pas du Parnasse. A ce point de vue il ne compte pas. Il fut un lot de post-classiques, auquel ser attachent tous les médiocres actuels rimant « selon les règles ».

Gautier est le trait d'union entre romantiques et parnassiens. Qui l'est entre les romantiques et les symbolistes ? Un seul nom possible : Verhaeren. Romantique par sa belle violence, il use sa flamme à chanter l'âme moderne, et par là noue aussi la tradition avec ceux qui, après le Symbolisme dont ils ont assimilé l'effort, mais répudiant le vers libre et les folies cérébristes, veulent dire bellement la grandeur contemporaine, ses idées, ses luttes et ses rêves. Lui mort, je cherche *le grand poète de l'heure* et ne le trouve pas. La Guerre sans doute l'engendrera.

VI

La Guerre ! Comment n'en parler point et en dernière conclusion d'un livre écrit pendant qu'elle rugit encore aux quatre coins du Monde ? Comment, d'une façon ou de l'autre, n'y rattacher point la grande ombre du Poète qui en eût compris vite l'immense leçon et dit plus magnifiquement encore qu'il ne le fit en Soixante-Dix le spectacle et l'enseignement formidables, puisqu'il eût été, comme toujours, à la hauteur de sa tâche ?

Quelle corde de sa lyre eût-il fait résonner pour transformer ce cataclysme en littérature ? Ou n'en

eût-il pas forgé une exprès qui pût à la fois célébrer les héros du conflit gigantesque, décrire les heurts surhumains des humains en délire, tonner comme les canons lourds, prendre l'essor comme les avions ailés, pleurer avec les mères, les orphelins, les veuves, les amantes, honnir tous les hideux responsables du cauchemar et tous ceux qui par la suite en profitèrent honteusement, crier en même temps l'espérance d'aujourd'hui et la rude tâche de demain ?

Je ne sais ; mais ce que je sais, c'est qu'il aurait trouvé les accents nécessaires pour largement nous émouvoir sans tomber dans les banalités dont nous abreuve le bardisme de guerre, c'est qu'il aurait été le titan verbal de cette pluie de sang, c'est qu'il aurait, j'y reviens, compris cette lutte émouvante pour le droit et pour la liberté.

Qu'on m'autorise à m'expliquer ici sur ces mots tant rebattus. Qu'on me permette de philosopher un instant selon la très probable manière dont l'eût fait le Maître, sur le sens de la crise énorme et sans précédent que traverse en ce moment l'histoire humaine.

A mon humble avis, la Guerre va révéler, décider un ordre nouveau, ou plutôt faire épanouir l'ordre en genèse dans le chaos d'hier.

Et cet ordre, sans doute, sera le triomphe définitif de la vraie Démocratie dont nous n'avons que la caricature et vers laquelle s'élevait sans cesse Hugo en esprit, du vrai Droit qui est le contraire, presque toujours, de la Loi, et pour lequel sans cesse Hugo combattit, de la vraie Liberté si rudement atteinte en ces temps rouges, mais qui explosera demain selon la vérité humaine et non selon la vérité de caste qui devant elle vit toujours Hugo se dresser.

Et cet ordre comportera sans doute la compréhen-

sion hugolienne de la Patrie, qui n'exclut pas la fraternité internationale tout en gardant l'amour sacré de la solidarité nationale, qui sait respecter toutes les civilisations tout en s'attachant au développement et au rayonnement de celle que circonscrivent pour longtemps encore nos frontières, qui salue tous les génies, parce que le génie, racique par l'expression, reste universel par la pensée.

Et cet ordre comportera le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes comme le comportera le droit des gens à s'épanouir selon leur destin dans une noble liberté individuelle, seulement limitée par la liberté des autres, le droit, dis-je, des nations à se réaliser suivant une entente de consentement et non de compression, et selon un programme général qui tiendra compte des intérêts de chacun dans une harmonie mondiale.

Et cet ordre comportera, pensons-nous, l'abolition du militarisme et de ses pratiques absurdes, mesquines ou odieuses, la haine de la guerre, de ses brutalités, de ses mensonges, de ses ruines et de ses deuils, le rejet des diplomaties secrètes, si outrageuses, si nuisibles aux principes sains des gouvernements libéraux, l'horreur de la force primant le droit, de la discipline passive, le mépris des panaches et des faux honneurs.

Et cet ordre comportera sûrement une vaste réorganisation du Travail, un effort de justice sociale, un grand pas en avant du Féminisme et du Syndicalisme, une réforme du Socialisme notamment dans le sens fédéral et professionnel.

Et cet ordre comportera une meilleure instruction pratique, une éducation plus normale et moins basée sur la crainte et la mémoire que sur l'amour et l'in-

telligence, une rupture plus complète avec les autocratismes, les dogmatismes de tous ordres, un appel suprême à la formation d'une conscience, donc d'une morale universelles dont on voit déjà s'esquisser les éléments, des essais de politique rationnelle plus conforme à une élévation du niveau des masses.

Et cet ordre comportera fatalement de grandes luttes économiques, mais, espérons-le, plus nobles que par le passé parce que régentées par des codes internationaux, luttes où, espérons-le aussi, un protectionnisme étroit fera place à des rapports commerciaux plus souples, où un maximum de rendement national sera le résultat d'un maximum de rendement provincial grâce à l'application des doctrines régionalistes enfin réalisées.

Et cet ordre comportera, souhaitons-le de tout cœur, le désarmement et la pacification du Monde venu à la sagesse, à la sainte volonté de son bonheur.

Voilà les aspirations, voilà les possibilités nées ou augmentées par la Guerre, tueuse de chair et génératrice d'esprit, ruineuse et féconde, volcan d'épouvante d'où jaillit une flamme joyeuse d'avenir, catastrophe et genèse, mais n'ayant aucun droit à notre gratitude, car si des bénédictions sortent de cette malédiction, c'est malgré elle, l'Affreuse à tête de mort.

Est-ce que tout cela, qui est la logique, se fera simplement comme j'ai l'air de l'indiquer en quelques coups de plume ? Hélas ! l'expérience nous renseigne. Le Mal est comme ces champs qu'on échardonne chaque an et que chaque an l'on retrouve infestés, mais qui, si l'on y met quelque persévérance, peu à peu se nettoient sans devenir jamais tout à fait propres.

Les chardons, les ivraies, les herbes mauvaises de toutes sortes sont bien nombreuses aux champs de l'Humanité. La Guerre par surcroît les a terriblement développés tout en faisant pousser les rouges coquelicots d'héroïsme et les jolis bleuets du dévouement.

Les vieilles causes d'inharmonie persisteront longtemps : âpres égoïsmes, mercantilismes bas, plates sottises, implacables ambitions, instincts de violence et de ruse, bluff et mensonge, et les légitimes colères avec les excès qu'elles entraînent, et les excusables rancœurs avec les vengeances qu'elles contiennent. On va se quereller ferme sur tous ces problèmes plus haut indiqués. La vie difficile va entraîner à des luttes intestines. Les perturbations seront profondes. Des enrichissements scandaleux et des appauvrissements brusques se trouveront face à face, et aussi l'esprit du Front et l'esprit de l'Arrière. Conflits partout. Il faudra que les écrivains et les orateurs d'avant-garde, si ridiculement bâillonnés par la Censure, *et qui seuls peuvent agir réellement et profondément*, multiplient leurs efforts pour l'œuvre régénératrice.

Car la France de la Révolution se doit d'être la pionnière de cette régénération universelle. Victor Hugo l'eût clamé de sa voix puissante,

Si j'ai osé m'exprimer au nom du Maître, c'est qu'en parcourant la fin du *William Shakespeare* je trouve précisément presque toutes ces choses dites plus ou moins explicitement, presque tous ces vœux exprimés, utopies et rêveries pour ses contemporains, désirs nets, encore qu'en simple espérance aujourd'hui. Relisez ces admirables pages intitulées : l'*Histoire réelle*. Qu'y trouvez-vous ? Les affirmations

suivantes que je résume pâlement alors que le Poète les jeta bouillonnantes et pleines de son resplendissement.

Les hommes de force ont fait leur temps. « Il y a déclin de la guerre, déclin du despotisme, déclin de la théocratie, déclin de l'esclavage, déclin de l'échafaud. Le glaive diminue, la tiare s'éteint, la couronne se simplifie, la bataille extravague, le panache baisse, l'usurpation se circonscrit, la chaîne s'allège, le supplice se déconcerte. » Les grands d'hier ont été glorieux, mais d'une gloire fondante. Leur majestueux tapage commence à fatiguer. Les héros — ces héros-là — coûtent trop cher. Place à de meilleurs ! Place à de plus grands ! L'Histoire marche derrière des niaiseries, quand ce n'est pas derrière des monstruosités. Il faut que cela change. Il faut que les hommes d'idée passent devant, car le sommet, c'est la tête ; où est la pensée est la puissance. Il faut que l'Humanité ne soit plus possédée, mais guidée.

Et précédemment, le Poète établissait comment il fallait guider l'Humanité : « Construire le Peuple, disait-il, le construire dans le progrès, le construire par la lumière. »

Déclamations ? Formules littéraires ? Allons donc ! Nettement, dans ce livre, dans d'autres, dans ses discours, Hugo développa un programme d'action démocratique. J'ai parlé de ce programme et n'y reviens pas, insistant seulement sur ceci qu'il n'est nullement brumeux, mais au contraire clairement républicain, souvent socialiste selon un socialisme toutefois très libéral et qu'il savait sujet à revision comme toute nouveauté qui s'essaie. Et puis, quand même Hugo n'eût fait que donner lyriquement son coup d'épaule au char en marche, c'est suffisant pour un poète. Aux

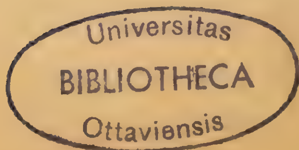
législateurs d'agir. Que dis-je ? A nous tous, hommes de bonne volonté !

A nous surtout, je le répète, hommes de lettres : « La littérature sécrète de la civilisation. » O Solitaire de Guernesey ! Montez à nouveau à votre *look-out*. Et dites-nous, grande Ombre, la parole qu'il faut pour les lendemains de la Tourmente.

Cette parole, je l'entends, assis respectueusement auprès de vous. C'est une parole de fierté française et cependant de fraternité humaine, une parole de liberté disciplinée, une parole d'orgueil noble et d'amour vaste, — tout cela contenu dans votre poésie, dans toute vraie poésie. —

Cette parole, je l'entends, mêlée à la rumeur des génies de tous les pays et de tous les temps ; et votre Ombre, je la vois parmi les ombres rayonnantes de ceux-ci, nos seuls guides, nos seuls prêtres, nos seuls dieux.

22 avril 1915 — 28 mars 1918.



TABLE

Tours. — Imp. Deslis Frères et Cie, 6, rue Gambetta. (3-19.)

A LA MEME LIBRAIRIE

OUVRAGES LITTÉRAIRES ANCIENS ET MODERNES

VOLUMES FORMAT IN-18 JÉSUS

Le volume broché, 3 fr. 50 — Relié 1/2 veau, tranches peigne, 5 fr. — Relié 1/2 chagrin, 5 fr. 50
Les ouvrages précédés d'un astérisque existent, reliés amateur, le volume, 6 fr. 50.

Les ouvrages en plusieurs volumes (à l'exception de Brizeux et de Musset) ne se vendent pa séparément reliés.

BRIZEUX (Auguste).—Œuvres. Nouv. édition illustrée, 4 vol.

CASANOVA DE SEINGALT. — Mémoires écrits par lui-même, suivis des fragments des mémoires du prince de Ligne. Nouv. édition illust. de grav. sur acier. 8 vol. en étui, 1/2 chagrin .... 48 fr.

CELLINI BENVENUTO.— Œuvres complètes traduites par Léopold LECLANCHÉ. 2 vol

CHANSONS de geste. *Roland.* — *Aimeri de Narbonne.* — *Le couronnement de Louis.* 1 vol.

***CHATEAUBRIAND.** — Mémoires d'Outre-Tombe. Nouvelle édition illustrée de gravures sur acier. 6 vol

COMMELIN (P.). — Nouvelle mythologie grecque et romaine. Edition illustrée. 1 vol.

COMTE. — Cours de philosophie positive (1re et 2e leçons). 1 vol.

DARBOY (Mgr). — Les femmes de la Bible. Nouvelle édition illustrée par STAAL. 1 vol.

DE BROSSES. — Lettres familières écrites d'Italie en 1739 et 1740. 2 vol.

GERUZEZ. — Essais de littérature francaise. 2 volumes.

GRANDVILLE. —Les fleurs animées. 52 pl. coloriées, 2 vol.

LA FONTAINE. — Fables. Edition illustrée de 250 dessins par J.-J. GRANDVILLE. 1 vol.

LA JONQUIÈRE (De) et le Canada (1749-1752). 1 volume.

LAMENNAIS. — Imitation de Jésus-Christ. 1 vol.

MAROT (Clément). — Œuvres choisies. 1 volume.

***MUSSET** (Alfred de).—Œuvres complètes. Nouv. édit. 9 vol.

NECKER DE SAUSSURE. — Éducation progressive. 2 vol.

OLLIVIER (Émile). — Marie-Magdeleine (récits de jeunesse) — La Révolution. — Michel-Ange. — Principes et conduite. 4 volumes.

PRÉVOST (L'abbé). — Histoire de Manon Lescaut et du chevalier des Grieux. 1 vol. illus.

RONSARD.— Œuvres choisies. 1 vol.

***SAINTE-BEUVE** (Œuvres de). 20 vol. — Causeries du lundi. 15 vol. — Portraits littéraires et Derniers portraits. 4 vol.
— Table générale et analytique des *Causeries du lundi*, des *Portraits littéraires* et des *Portraits de femmes.* 1 vol.
— Extraits des Causeries du lundi. par I. LANSON. 1 vol.
— Extraits des Causeries du lundi. *Portraits littéraires* et *Portraits de femmes.* 1 vol.

SAINTE BIBLE (La). Traduite en français par LEMAISTRE DE SACY. 2 vol.

SIENKIEWICZ. — Quo Vadis? 1 vol.

CHEFS-D'ŒUVRE DU ROMAN FRANÇAIS

Volumes in-8° cavalier illustres de charmantes gravures sur acier, dessins de STAAL.

Le volume broché .... 3 fr. 50

Histoire de Gil Blas de Santillane, par LE SAGE. 2 volumes.

Histoire de Guzman d'Alfarache, par LE SAGE. 1 volume

Le Diable boiteux, suivi de *Estévanille Gonzalès*, par LE SAGE. 1 volume.

Œuvres de Mme Elie de Beaumont, de Mme Genlis de Fiévée, de Mme de Duras. 1 volume.

Œuvres de Mmes de Fontanes et de Tencin. 1 volume.

Œuvres de Mme Souza. 1 vol.

73629-P — Paris. — Imp. Desfossés. — 3-19

